

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ POLYMATHIQUE
DU
MORBIHAN.

ANNÉE 1892.

VANNES

IMPRIMERIE GALLES, RUE DE L'HOTEL-DE-VILLE.

1892.

LE

MARÉCHAL DE CAMP BARON DE WARREN

(Par M. Léon LALLEMENT).

AVANT-PROPOS

‘Parfois n’arrive-t-il pas au pionnier, si entreprenant qu’il puisse être, d’éprouver de cruelles déceptions, quand, malgré de patientes recherches, il ne découvre pas les richesses qu’il espérait atteindre ? Mais, en revanche, sa joie n’est-elle, pas grande le jour où il parvient enfin au but de ses désirs ?

Telle a été, en raccourci, ma situation, lors de l’une de mes nombreuses recherches aux archives départementales du Morbihan. Après avoir secoué beaucoup de poussière, couvrant des papiers sans intérêt, je finis par ouvrir une liasse portant cette suscription : « *Famille de Warren.* » Au premier moment, je fus assez effrayé de la quantité de dossiers à feuilleter et aussi du grand nombre de pièces écrites en langue anglaise que j’y apercevais. Toutefois, je ne perdis pas courage et je fus récompensé de ma persévérance, car, à mesure que j’avançais dans le dépouillement de ce fonds, la personnalité d’un nommé Richard Warren présentait un intérêt toujours croissant. Après avoir constaté qu’il avait fait la guerre d’Écosse sous les ordres du Prétendant Charles-Édouard, je le retrouvai en France, d’abord aide-de-camp du Maréchal de Saxe, puis chargé de la défense des côtes méridionales de Bretagne pendant une des phases de la guerre de sept ans ; enfin, poursuivant mon examen, je reconnus qu’il avait eu des attaches

profondes dans le Morbihan, puisque, commandant à Belle-Ile, sous les rois Louis XV et Louis XVI, il était décédé à Palais en 1775.

Je n'ai pas la prétention de faire la biographie du baron de Warren, encore moins d'entreprendre un travail historique sur les événements qui se sont succédé pendant sa vie militaire. Mon but est beaucoup plus modeste. J'ai fait un choix des correspondances et des documents les plus intéressants que j'ai eu la bonne fortune de trouver en parcourant ces papiers, qui constituent de véritables annales. Après les avoir classés, je viens simplement les présenter, mais en les encadrant, quelquefois même un peu largement, afin de les faire mieux ressortir et d'en rendre la lecture moins aride.

Le hasard, en me mettant sous les yeux tous ces écrits, je dirai plus, tous ces souvenirs, jadis collectionnés avec tant de soin, et qui sont comme le reflet de toute une vie, m'a constitué en quelque sorte, le confident du baron de Warren. A ce titre, j'ai la pensée de remplir un devoir de justice, en faisant sortir de l'ombre où des raisons d'État semblent l'avoir dissimulé si longtemps, la figure de ce personnage dont la carrière présenta cette singularité que, presque simultanément, tandis qu'un Prétendant au trône d'Angleterre lui accordait les titres de colonel, chevalier baronnet, brigadier et major général des troupes anglaises, le roi de France le faisait colonel, chevalier de Saint-Louis, brigadier d'infanterie et enfin maréchal de camp de ses armées.

Bien que les renseignements contenus dans les papiers du baron de Warren paraissent avoir le caractère de la vérité et être de nature à éclairer quelques points historiques, je n'entends nullement me porter garant de l'exactitude de tous les faits qui y sont relatés, de même que je me borne à livrer au jugement de chacun les appréciations qu'ils renferment.

LE

MARÉCHAL DE CAMP BARON DE WARREN

CORRESPONDANCES ET NOTES (DE 1740 A 1775).

LIVRE PREMIER.

WARREN ET LE PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.

I.

Le 21 juin 1775, le Gouverneur de Belle-Ile-en-mer décédait, à Palais, dans une maison située rue des Ormeaux. Ses funérailles eurent lieu le lendemain, et aussitôt le curé, Jean-Baptiste Mugny, dressa l'acte suivant sur le registre des sépultures de la paroisse :

« Le 22 juin 1775 a été inhumé, dans le cimetière, le corps de messire Richard-Auguste de Warren, baron de Corduff et autres lieux, Chevalier Barronnet de la grande Bretagne, Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, Maréchal des camps et armées du roi, et commandant à Belle-Ile, âgé d'environ 70 ans, mort d'hier après avoir reçu les sacrements. Ont assisté à l'enterrement ; M^{rs} Laveau, major de la place, de Lamy, aide-major de la place, de la Tour, major du régiment de Condé-infanterie, et autres qui signent. »

Quelques jours après la mort du Gouverneur, en ouvrant son

secrétaire pour rechercher les papiers qui pouvaient intéresser l'État, on découvrit un testament olographe fait en faveur d'un de ses protégés, le jeune Mac-Carthy. Dès qu'il fut informé de la disposition dont il était l'objet, le légataire se mit en route pour Belle-Ile. Mais arrivé au terme de son voyage, sa désillusion dut être complète, s'il avait déjà fait des rêves de fortune, car, à peine débarqué, il se vit assailli par les nombreux créanciers de son bienfaiteur. D'après les renseignements qu'on lui donna, il comprit bientôt que le meilleur parti qu'il avait à prendre était de renoncer au bénéfice de la libéralité que le baron de Warren avait eu, sans doute, l'intention de lui faire, mais qui se réduisait à moins que rien. A la suite de cette déception, les héritiers naturels, bien entendu, ne donnèrent pas signe de vie, de sorte que la succession tomba en déshérence, ou plutôt, selon la formule du temps, fut *dévolue au Roy*. Les créanciers se payèrent, comme ils purent, sur le prix de vente du mobilier et de quelques biens immeubles que le Gouverneur possédait dans l'île. Quant à ses papiers, qu'ils dédaignèrent, ils devinrent la propriété du Roi. Longtemps perdus dans les greniers de la sénéchaussée de Belle-Ile, ils sont actuellement déposés aux archives départementales du Morbihan, et constituent certainement, comme on le verra, la plus belle part de l'héritage du baron de Warren.

Qu'on se figure, en effet, un homme intelligent, aventureux, diplomate habile et prudent à l'occasion, ne manquant pas d'ambition, maniant facilement la plume et l'épée, mêlé au siècle dernier à des événements importants, entretenant, avec de nombreux personnages haut placés, une vaste correspondance, et, chose trop peu commune aujourd'hui, conservant précieusement l'original de presque toutes les lettres qu'il adresse, faisant de même collection de celles qu'il reçoit ; et l'on aura ainsi une idée, de l'abondante moisson de renseignements curieux qu'il a laissés, au

point de vue de l'histoire, du style, des mœurs et des usages de son temps !

Warren, Richard-Auguste, fils de John, seigneur de Corduff, naquit en Irlande vers 1705. La famille se composait de sept enfants : cinq garçons et deux filles. L'aîné, dont le nom de baptême était Thomas, héritier présomptif, resta seul en Irlande. Les autres vinrent successivement, sans qu'on puisse en préciser l'époque, se fixer en France. Mais un fait certain, c'est qu'alors que l'une de ses sœurs, sous le nom de Warren de Sainte-Agathe, entra dans un couvent à Montreuil, qu'un de ses frères, Jacques, se destinait à l'état ecclésiastique, et que les deux autres, William et John, s'engageaient dans un régiment étranger au service de la France, Richard-Auguste, le futur maréchal de camp, débutait simplement en se livrant à Marseille à des opérations commerciales.

Toutefois, au milieu de ses occupations et dans les nombreux voyages que nécessitait son négoce, Richard Warren était homme trop avisé pour se borner à placer sa marchandise. La réussite de ses affaires ne l'absorbait pas au point de lui faire perdre le désir et la volonté de s'instruire (1). Tout en s'occupant de commerce, il

(1) Pendant son séjour à Marseille, il reçut la note suivante en réponse à une question de linguistique qu'il avait posée à un de ses compatriotes :

« A l'égard de l'Isle d'Albion, ou Grande Bretagne, où la langue cambrienne ou cymraocanne, communément appelée Welsh par les Anglais et bretonne par les Français, c'est, sans contredit, la langue maternelle et naturelle de cette Isle. Les quatre conquêtes même n'ont jamais pu l'abolir, savoir celle des Romains, Saxons, Danois et Normands, et elle est encore aujourd'hui dans sa pureté. Il y a une grammaire, etc., et pour la prose et pour la poésie. Les annalistes les plus authentiques nous assurent que les vieux Gaulois (maintenant Français) et les bretons s'entendaient, car ils venaient souvent pour être instruits par les druides de la Bretagne anglaise qui étaient les philosophes et

parcourait le pays en vrai touriste, s'informant partout de ce qu'il pouvait y avoir de curieux à visiter, examinant avec soin tous les monuments remarquables et, pour ne rien omettre, ne rien oublier, il prenait continuellement des notes.

Il me semble le voir, dans les contrées qu'il traverse, son agenda et son crayon en main, inscrivant au recto de chaque feuillet les commandes qu'il a reçues et énumérant, au verso, les principaux monuments qu'il a visités ainsi que les richesses artistiques et archéologiques qui ont attiré son attention. Chaque soir, toutes ses impressions de voyage étaient condensées sur des feuilles spéciales et l'on peut dire avec raison, que le journal de sa vie était ainsi tenu en partie double. Nous avons été favorisés au point de retrouver un bon nombre de ses premiers écrits, révélant déjà l'homme ponctuel qui aimera toujours à prendre ses mesures pour être à même de faire un utile appel à ses souvenirs.

Le voilà, par exemple, à Bruges, le 3 mai 1741, il semble avoir

théologiens de ces temps-là : et ceci existait avant que la langue latine eut passé en deçà des Alpes, ou aucun livre écrit ; César lui-même en convient. Les peuples de Cornouailles (bretons français) où l'on envoya une colonie dans le-temps des Romains ; les Pictes qui habitaient les provinces de Northumberland, Cumberland et au delà du fleuve Tweed parlaient cette langue : ce furent les Écossais qui les déroutèrent et abolirent leur langue. L'Irlandais sûrement est une corruption de cette langue, car ils ont souvent été subjugués par les Bretons.

» Dans les Indes occidentales (Amérique), les mots suivants signifient la même chose qu'en breton, savoir : *Grando*, écoutez ; *Net*, le ciel ; *Lluynog*, un renard ; *Pengwin*, un oiseau à tête blanche, et ainsi de plusieurs autres mots. Dans le même endroit on trouva une épitaphe sur un prince Madock, breton, qui, quatre ans avant la conquête des Normands, étant brouillé avec son frère alors Prince de la partie du sud de Bretagne, alla chercher fortune dans ce pays-là. »

omis de noter ses commandes, mais, ce qu'il a vu d'intéressant nous allons le savoir; nous pourrons le suivre pour ainsi dire, heure par heure, voici son récit :

« Employé la matinée à voir la procession du « Saint Sang » qui fut trouvé dans un mur à Jérusalem, et qui est ici l'occasion d'une grande fête annuelle, appelée Kermesse, à laquelle assistent tous les couvents, et tous les magistrats. Me suis rendu ensuite chez un M. Beaucour, vis-à-vis de « *l'Aigle d'or* », pour voir un beau calice en or fait en Allemagne. Il est recouvert d'ivoire, on ne peut plus, délicieusement ciselé, et enrichi de diamants, d'émeraudes et de saphyrs, le tout valant au moins 300 guinées. Dans le cabinet de peinture du même amateur, remarqué *la décollation de Saint-Jean-Baptiste par l'empereur à la prière de sa maîtresse*, du peintre Rubens ; *le roi Jacques II* et le *portrait de la Reine; une bataille; une Madeleine* par Rubens, et quelques petites toiles de choix. Dîné chez M. Leys. Visité MM. Magis, Woollet et autres marchands ; puis rentré chez moi pour souper » (1).

Le 21 novembre suivant, nous le retrouvons à Middelbourg. Ici, une partie de la matinée est absorbée par ses opérations de commerce : il fait une ample provision de thé à la maison, de la Compagnie des Indes. Puis, il a l'heureuse chance de rencontrer un de ses amis, nommé Norton, avec lequel il se rend à la Bourse. Mais, dans le trajet, on se trouve en présence d'un vieil édifice. A quoi peut-il servir ? Et aussitôt après renseignements recueillis, Warren consigne la note suivante

« C'est dans un vieux couvent, à Middelbourg, que se tiennent les États. Maintenant on le nomme « la Cour. » L'édifice est médiocre, mais la place située en avant est plantée de très beaux

(1) Traduction.

arbres » (1).

Cependant, deux anglais ne sauraient se quitter sans songer à se restaurer. Ils dînent donc à l'hôtel et se promènent ensuite autour des remparts et du lac qui borde la ville. Enfin la journée se termine au café. Warren nous apprend encore, qu'en regagnant l'hôtel pour se mettre au lit, il a vidé une dernière bouteille avec Wilson.

Le 27 mai 1742, il passe la journée chez Weenix, un de ses compatriotes établi à Amsterdam. Warren note un fait curieux dont il a été témoin en visitant la ville avec son ami. « Entré, écrit-il sur son carnet, à la Maison de ville pour voir trente couples que mariaient les Échevins (2). Ils les appellent successivement tous par leurs noms et leur demandent publiquement s'ils sont satisfaits de s'unir ; ce qu'ils doivent faire connaître en prononçant le mot « oui » ; dans le cas contraire en gardant le silence. Cela se passe sous les yeux du public. Les mariés se retirent ensuite. A quelque classe et à quelque religion qu'on appartienne on doit observer la même formalité qui sert à prévenir les mariages clandestins. Deux hommes et deux femmes n'étaient ni beaux ni laids : en général, les plus jeunes étaient laids, les plus vieux épouvantables » (3).

On ne peut être plus précis, et, pendant toute la durée de son voyage, c'est toujours le même procédé. Ses moindres démarches sont relatées avec soin (4).

Toutefois, il était écrit que le négoce n'était pas le fait de Warren. Franchement il avait une autre étoffe que celle d'un

(1) Traduction.

(2) Il résulte de cette note qu'en Hollande le mariage civil existait bien avant son introduction en France.

(3) Traduction.

(4) Le journal de Warren au cours de son séjour en Hollande, est ainsi exactement tenu pendant plus d'une année.

trafiquant ; il était trop désireux de s'instruire pour se borner à apprendre la manière de placer avantageusement ses marchandises. Du reste, on ne doit pas cacher qu'un jour il constata, avec un certain effroi, que ses affaires étaient loin de lui apporter la fortune.

Déjà, en l'année 1741, il se trouvait débiteur envers un sieur Power, habitant Liège, d'une somme importante, et l'on comprend toute l'étendue de son embarras et de sa peine quand il fut obligé de s'avouer qu'il ne savait où prendre la somme nécessaire pour faire honneur à sa signature.

Le ciel, cette fois, le servit à souhait. Son créancier, ne voulant pas se montrer rigoureux envers un compatriote, lui donna quittance en ces termes :

« Comme M. Richard Warren de Marseille se *trouve* mon débiteur pour *autour* de quatre mille livres argent de France, et luy étant survenu, dans son commerce, des *malheures* imprévus, je déclare par la présente quittance lui *quitter* entièrement la dite somme. Fait à Liège ce 31^e de juillet 1741.

» J. POWER. »

Mais l'épreuve ne pouvait pas être tentée une seconde fois. Aussi, Warren se décida à liquider ses affaires commerciales, et, comprenant sa véritable vocation, il porta ses vues sur la carrière militaire. Le moment pour prendre une pareille résolution était, évidemment favorable.

II.

L'année 1743 venait de s'ouvrir et la France, engagée dans la guerre pour la succession au trône d'Autriche, voyait sa situation devenir de jour en jour plus périlleuse. Elle n'avait plus seulement à combattre en Allemagne Marie-Thérèse, fille de Charles VI,

faisant valoir, en vertu de la pragmatique sanction, ses droits à devenir impératrice; celle-ci venait de conclure une paix particulière avec la Prusse, de s'assurer la neutralité de la Saxe et d'obtenir la promesse de l'Angleterre, de la Hollande et de la Sardaigne; de se joindre à elle. Ainsi, après la perte de la bataille de Dettingen, la France restait isolée ayant affaire à quatre puissances.

Pour conjurer le danger et dans le but d'opérer une diversion utile, le Cabinet de Versailles conçut le projet de tenter une descente en Angleterre. N'était-il pas certain d'y trouver la coopération des Jacobites très irrités contre Georges II ? Enfin, si un des Stuarts, arrivant inopinément de l'autre côté de la Manche, venait se mettre à la tête de son parti, le succès de l'opération ne s'affirmerait-il pas encore davantage ?

À Rome, vivait alors, sous le nom de chevalier de Saint-Georges, le fils de l'infortuné roi Jacques II, Il avait deux enfants dont l'aîné, Charles-Édouard, était âgé de vingt-trois ans (1). Depuis 1740, des nouvelles favorables à la restauration des Stuarts arrivaient d'Angleterre. Le chevalier de Saint-Georges, d'accord avec ses partisans, qui l'appelaient le roi Jacques III, résolut d'essayer un coup de force pour reprendre le pouvoir, mais à la condition, toutefois, que la France lui promit son concours. Charles-Édouard serait alors chargé de l'entreprise. On sollicita donc l'appui de Louis XV. Après une longue attente, on ne comptait plus; à Rome sur une réponse favorable, quand, tout à coup, le Cabinet de Versailles se ravisant, fit connaître, secrètement, au prince exilé, son projet de descente en Angleterre. Les Stuarts virent, dans cette communication, la preuve des bonnes intentions de Louis XV à

(1) Charles-Édouard est désigné dans l'histoire sous les différents noms de Prince de Galles, de Comte d'Albany et de Prétendant. Son frère, Henry-Benoît, sous ceux de Duc d'York et de Cardinal Stuart.

leur égard (1). Charles-Édouard n'avait donc plus qu'à aller se concerter avec la Cour.

Au mois de janvier 1744, le jeune Prince quitte Rome, arrive en France le 23 et apprend avec joie que les troupes devant composer « *l'expédition d'Angleterre* » se concentrent à Dunkerque, sous les ordres de Maurice de Saxe. Après un court séjour à Paris, Charles-Édouard part avec Maurice pour hâter l'embarquement.

Bientôt tout était prêt, on commençait à faire voile, quand une horrible tempête éclate et disperse vaisseaux et transports, en leur occasionnant de graves avaries. Les troupes sont débarquées. Allait-on donc renoncer à tout projet de descente en Angleterre ? « Hélas ! les vents eux-mêmes ne sont pas jacobites, » disait amèrement Maurice de Saxe. Mais quelle cruelle déception pour les nombreux et ardents partisans des Stuarts, qui, s'éveillant comme d'un profond sommeil, avaient cru voir une lueur d'espoir passer devant leurs yeux. Ne s'applaudissaient-ils pas déjà, ces Jacobites, de la chute de Georges II ? Ils le voyaient regagner piteusement la Hollande et exultaient en songeant à la prise de possession du trône par le jeune et brillant Charles-Édouard.

Peu après, les troupes rejoignent leurs cantonnements et le Prince est « rappelé de la côte, » Il fallait bien, hélas ! s'avouer maintenant que tout cette mise en scène n'avait été qu'un rêve. Mais qui aurait pensé que pour des avaries occasionnées à ses vaisseaux par une tempête, une nation forte comme la France, après avoir jeté le défi, renoncerait, à venir frapper un coup décisif au cœur de l'Angleterre ?

Le Prince, désolé d'un contre-temps qui retardait déjà la réalisation de ses espérances, s'agitait vainement pour qu'on n'abandonnât pas le projet de descente, ou, au moins, qu'on mit à sa disposition un corps de troupes suffisant pour tenter une

(1) Lettre de Charles-Édouard au roi de France, du 12 juin 1745.

restauration de sa famille sur le trône de la Grande-Bretagne.

Bien que, personnellement, le Roi conservât la plus grande sympathie pour le jeune descendant des Stuarts, le Cabinet de Versailles, n'appréciant la question d'intervention qu'au point de vue des intérêts de la France, faisait la sourde oreille aux demandes de Charles-Édouard. Les puissances étrangères connaissaient maintenant les intrigues de la France et l'arrivée du Prince. La mèche était éventée ; la peur, qui était la note dominante du Cabinet, reprenait le dessus ; il ne s'occupait plus des Stuarts et songeait à d'autres expédients.

Cependant, Charles-Édouard était resté en France pour être à portée de la Cour et pressentir ses dispositions ultérieures ; en outre, il y était plus à même de se concerter avec ses amis. Toutefois, le Prince dissimulait, avec soin, sa présence, afin d'éviter toute difficulté (1).

Pendant ce temps, c'est-à-dire pendant plus d'une année, les principaux Jacobites multipliaient leurs efforts afin d'intéresser tout le monde à la cause qu'ils défendaient. Répandus dans tous les rangs de la société parisienne, ils agrégeaient ; à leurs compatriotes les nombreux admirateurs, éclatants ou obscurs, du Prince.

Parmi, les plus, zélés Stuartistes établis en France, nous ne sommes pas surpris de trouver Richard Warren. Aux premières nouvelles du débarquement de Charles-Édouard à Antibes, il s'empresse de terminer la liquidation de ses affaires, abandonnant, sans regrets, le commerce pour suivre la fortune du Prince. Beaucoup de ses compatriotes étaient en Flandre, engagés dans la Brigade Irlandaise au service de la France (deux de ses frères y avaient même le grade de capitaine) ; il ne tarda pas à aller les

(1) Il se cacha successivement à Gravelines, à Arras, à Paris, à Navarre, etc.

rejoindre, en qualité de volontaire (1), et, Jacobite ardent, « vis-à-vis d'Albion, cette terre promise, » suivant ses expressions, il n'aspirait qu'à l'instant d'en venir aux mains.

Dans les premiers mois de 1745, Warren est à Paris, correspondant à mots couverts et ayant de fréquents rendez-vous avec l'abbé Dunne (2), Lally, lord Tyrconnel, Georges Kelly (3), d'Héguerty (4), etc., tous Jacobites exaltés, qui conspirent dans l'intérêt des Stuarts. De son côté, il entre en relations avec ses nombreux amis, et a des intelligences jusque dans le château de Versailles (5), mettant ainsi toute son influence au service d'une cause qui lui est chère, et dont la Cour de France, après ses avances, semble vouloir maintenant se désintéresser.

(1) A cette époque, on nommait volontaire le soldat servant librement dans un corps de troupes, sans prendre aucune solde, sans pacte, sans rang, mais seulement pour apprendre le métier des armes. C'était une sorte de surnumérariat que faisaient ainsi les jeunes gens de famille. Suivant leurs aptitudes et leurs recommandations, après un certain temps de service ; ils étaient faits capitaines ; on pouvait même les nommer d'emblée colonels.

(2) Lettre du 5 mars 1745.

(3) Lettre du 19 mars 1745.

(4) Lettre du 18 mars 1745.

(5) « Ce 17 mars 1745, a minuit, de Versailles.

» *A Monsieur Warren,*

» Sy vous nete pas partis Monsieu, eyes la bonté dé venire me trouve à Versalle. Je me leve toujour devant dix heur et lon me voy tout jour. Vous nores qua venir ou par une des petite cour ou celles des prince et le premier porteur de chese vous ansignera lapartement au châtôt de M^{de} la princesse de Montoban, dame du pales de la rene ou je demeure.

» Partes aussitôt la presante, cest pour affere que je desire ne pas diférer.

» Je suis, Monsier, vote très humble et obéissante servente.

» Marquise de Mézières. »

Pourtant, le 14 mai 1745, l'Angleterre et aussi la maison de Hanovre qui avait supplanté les Stuarts, essayaient un grave échec. Les Anglais, sous les ordres du duc de Cumberland, étaient vaincus à Fontenoy. L'enthousiasme fut grand à la Brigade Irlandaise au service de la France, qui, ce jour-là, avait fait des prodiges à côté de nos régiments. Warren n'avait pas pris part à l'action, mais, le lendemain, il recevait une lettre de son frère William, capitaine au régiment de Lally, qui, quoique blessé, lui écrivait dans l'ivresse de la victoire :

« Les Anglais sont vaincus. Ils ont perdu 20 pièces de canon. Ils se sont battus comme des lions. Il ne s'est peut-être pas échappé 10 hommes du régiment de Ligonier... Au début de l'action, les gardes françaises se sont débandés au moment de charger. Alors leurs officiers sont partis seuls, ont continué la charge et se sont présentés à l'ennemi comme si tout le corps les suivait. Inutile de dire que presque tous ont été tués ou blessés. Les autres troupes et la maison du roi ont fait leur devoir et notre victoire est complète. Le Maréchal de Saxe voyant que le centre de l'armée lâchait pied, c'est-à-dire les gardes françaises, envoya ordre à M. de Lowendhal qui commandait la gauche de faire marcher les Irlandais au centre, et ceux-ci terrassèrent tout ce qui se présenta devant eux. M. de Lowendhal a dit : Que l'on dise ce qu'on voudra, nous devons la victoire aux Irlandais; j'ai chargé les ennemis trois fois à leur tête et je suis, en vérité, rempli d'admiration des efforts prodigieux qu'ils ont faits et de l'intrépidité avec laquelle ils ont combattu. »

Quelques jours après J. Fitz-Gérald, l'un des aides-de-camp du Maréchal de Saxe, donnait à Warren les renseignements suivants sur cette même affaire :

« Vous avez déjà, sans doute, le détail circonstancié de la bataille. Je ne puis donc qu'y ajouter que nous n'en devons le gain qu'à Dieu. Car, malgré les bonnes dispositions du Maréchal, j'ai vu

le moment où nous aurions tous été noyés dans l'Escaut, quand par un heureux changement, sur les ordres du Maréchal, la Brigade Irlandaise chargea avec un bonheur inespéré, ce qui nous fit gagner en un quart d'heure le terrain que nous avions perdu pendant près de trois heures. Le Roy et le Maréchal sont très contents de nous. Nous y avons acquis de la gloire, mais elle nous a coûté le plus précieux de notre sang. Les ennemis mêmes calculent leur perte à 9 ou 10 mille hommes : la nôtre est aux environs de 3 à 4. Ce sont les Anglais qui ont été les seuls maltraités. »

»Vous me demandez une liste des officiers de la Brigade tués, je puis vous dire à peu près le nombre de chaque régiment. — Bulkeley très peu : Clare aux environs d'une vingtaine tant tués que blessés ; Dillon en a 16 ou 17 : Roth 7 ou 8 : Fitz-James une vingtaine. *Voilà à peu près le nombre ;* enfin, nous comptons que tant tués que blessés, il y en aura bien une centaine. *Entre, nous, je puis vous dire que je considère les troupes anglaises comme étant beaucoup au-dessus des françaises. Le Maréchal maintenant est convaincu de la bonté des unes et de la mauvaise qualité des autres, ce qui me fait croire qu'il évitera une seconde action s'il le peut* (1). Enfin, mon cher Dick (2), tout était f.... sans nous et les carabiniers. La maison du roy même a tourné le dos. Le Maréchal, et Lowendhal qui a chargé à notre tête ont été les seuls qui nous aient rendu justice. Ils se sont écriés que la victoire n'était due qu'aux Irlandais et aux carabiniers et l'ont même dit au Roy en notre présence (3). Vous, vous imaginerez peut-être que cela devrait nous procurer de grands

(1) Cette partie de la lettre est écrite en anglais.

(2) C'est le nom d'amitié que Fitz-Gérald donne à Warren dans plusieurs, de ses lettres.

(3) Il est bien entendu que, comme on le dit dans l'Avant-Propos, nous laissons aux auteurs des lettres la responsabilité de leurs appréciations et, ici notamment, à l'Irlandais M. Fitz-Gérald.

avantages et à moi particulièrement. Jugez si cela est puisque notre pauvre maréchal est le premier que le ministre cherche à contrecarrer au sujet du commandement de l'Alsace que le Roy lui a donné, mais n'en parlez pas au moins. Non, mon cher Dick, où il y a tant de j... f..., il est impossible que les braves gens soient récompensés. Je ne serais nullement surpris de lire dans la gazette anglaise que leurs anglais furent battus seulement par leurs concitoyens, et comme tout le monde dit, par eux-mêmes.....

» Quant au brevet de colonel, je suis certain que mon maréchal fera ce qu'il pourra pour me l'obtenir. Mais ce n'est pas à dire que je l'aurai (1). »

Charles-Edouard, en apprenant la victoire de Fontenoy, put

(1) Il l'obtint peu de temps après, ainsi que le constate la lettre suivante, qui contient aussi des renseignements sur la prise de Gand.

« *Au camp de Bost, 12 Juillet 1745.*

» Gand a été enlevé d'assaut, je veux dire par escalade, le 11, à deux heures du matin, par M. de Lowendal et six mille hommes. J'y étais. M. le Maréchal m'avait donné ordre, la veille, de passer l'Escaut et de porter des ordres à M^r de Lowendal que je trouverais à Deinse, ce que j'ai fait. Mais j'ai été obligé d'aller de l'Escaut à Deinse à pied, ne pouvant pas faire passer mes chevaux. En y arrivant, j'ai trouvé M. de Lowendal qui se mettait en marche pour Gand de sorte que j'ai marché à pied pendant 13 ou 14 heures sans discontinuer. L'action s'est bien passée, n'y ayant perdu qu'on seul officier et point de soldats tués, mais quelques uns de noyés. Trois heures après y être entrés, Monsieur de Lowendal me donna une lettre pour mon Maréchal. Je le trouvai chez le Roi en arrivant. Il donna la lettre à lire à Sa Majesté. Sur quoi, le Roy m'ayant fait appeler me nomma par mon nom, en me disant qu'il me faisait colonel. Vous y prenez part mon cher Dick, c'est ce qui fait que j'ai tant d'impatience à vous le mander.

» J. FITZ-GÉRALD. »

penser que pour rendre son triomphe plus décisif, la France tiendrait à rendre l'Angleterre à son souverain légitime et remplirait ainsi la promesse qu'elle lui avait faite, quand un an auparavant elle l'engageait à venir prendre part à l'expédition d'Angleterre. Le moment n'était-il pas favorable en présence du désarroi dans lequel une gravé défaite jette toujours un État quelque puissant qu'il soit ? Le Cabinet de Versailles fut donc, avec de pressantes instances, sollicité de nouveau. Mais on se heurta encore contre une résistance invincible. La France se contentait d'avoir abattu l'arrogance d'une nation rivale ! D'ailleurs, depuis Fontenoy toute crainte à son égard avait complètement disparu ; alors pourquoi porter la guerre en Angleterre ? Pourquoi s'inquiéter de la question dynastique ?

L'infortuné Charles-Édouard s'aperçut donc bientôt qu'il n'avait plus à compter sur la coopération, ouvertement déclarée, de la France. Mais ce qui le caractérisait, c'était un esprit chevaleresque et intrépide, ne tenant compte, ni des difficultés, ni du nombre, prêt à risquer sa vie pour réussir, et, par-dessus tout, ambitieux et désirant recouvrer une couronne que son grand-père s'était vu enlever.

Dans de telles dispositions, l'abstention de la Cour ne le découragea pas, et partir seul à la conquête de l'Angleterre, avec quelques-uns de ses compatriotes attachés à sa fortune, telle fut sa résolution désormais irrévocablement prisé. Tant d'audace déciderait, peut-être, Louis XV à ne pas lui marchander plus longtemps le concours qu'il lui demandait en vain depuis l'insuccès de l'expédition préparée à Dunkerque. Restait néanmoins une difficulté. Où trouver les navires nécessaires pour la traversée de France en Angleterre ?

A cette époque, résidait à Nantes une famille d'origine irlandaise dont le chef était armateur. Il se nommait Walsh. Jacobite éprouvé,

il adhéra sans hésitation à toutes les propositions du Prince, et mit à sa disposition deux navires : le vaisseau *L'Élisabeth*, appartenant à M. Rutledge (1), dont le commandement fut confié à M. d'O. et la frégate *La Doutelle* à bord de laquelle monterait Charles-Édouard et que Walsh, le propriétaire, devait se charger de diriger (2).

Avant de partir, Charles-Édouard écrivit deux lettres qui ne devaient parvenir à destination qu'une fois qu'il serait en mer. L'une était pour Louis XV, l'autre pour M. O'Brien, le chargé d'affaires de Jacques III près le Cabinet de Versailles. Dans ces deux lettres, le Prince, en annonçant sa détermination, ne cachait pas l'espoir qu'il conservait d'obtenir la participation de la France à l'accomplissement de son projet, et il terminait celle à M. O'Brien par ces mots significatifs : « Dans l'état où je me trouve, les partis les plus hardis sont les plus sages. »

Désormais les événements allaient décider de son sort !

Le 14 juillet 1745 (3), accompagné de plusieurs de ses partisans, avec quelques centaines de fusils et de sabres, le Prince appareillait de Saint-Nazaire sur Loire. Le parti qu'il avait choisi était bien, comme il le disait, des plus hardis. Sans parler, des difficultés sur lesquelles il devait compter pour réunir ses partisans les Jacobites, s'il arrivait à débarquer en Angleterre, restait encore l'infortune possible de rencontrer les croisières anglaises qui se trouvaient dans la Manche et le long des côtes de Bretagne, principalement aux

(1) M. Rutledge était un banquier de Dunkerque, correspondant de Walsh.

(2) Il semble résulter d'une lettre du 2 août 1746, adressée, de Paris, à Warren, par Francis Gough, dont il sera parlé plus loin, que l'argent pour l'armement de la frégate, les *provisions* et *munitions*, était sorti du Trésor royal.

(3) *Note écrite par Warren, ayant pour titre : Dates des principaux événements de l'expédition du Prince en Écosse. — Traduction.*

environs de Belle-Ile. Du jour, en effet, où la marine anglaise s'est crue prépondérante par rapport à celle de la France, les côtes du Morbihan semblent avoir eu le privilège de l'attirer. Ainsi, chaque fois que la guerre a éclaté entre la France et l'Angleterre, les Anglais se sont trouvés aussitôt à nos portes entravant le commerce, stationnant à l'entrée de toutes nos rivières, mettant l'embargo partout. A Vannes même, on était obligé de se tenir toujours sur ses gardes (1).

(1) Nous avons trouvé dans le fonds de l'amirauté de Vannes (archives départementales), le document suivant écrit *deux mois seulement avant le départ du Prince de Saint-Nazaire*.

« *Aux Juges de l'Amirauté de Vannes.*

« Supplient humblement les négociants de cette ville de Vannes.

» Disant que depuis longtemps un petit corsaire anglais rôde sans cesse à l'entrée de cette rivière, ce qui cause un préjudice considérable aux habitants de cette ville, aucun bâtiment ne pouvant sortir et entrer dans la rivière sans être exposé à ses irruptions. Comme tous les maîtres et matelots de l'île d'Arz et autres lieux voisins veulent bien prêter la main pour l'en chasser, ils demandent à cet effet deux bateaux ou chasse-marée sur chacun desquels ils s'embarqueront 40 ou 50 bien armés.

» Les suppliants, pour faciliter le commerce, ont proposé aux nommés Jacques Maubré et François Fardel, maîtres des chasse-marée le « *Saint-Goustan* » de Rhuys et la « *Marie-Joseph* » de Quiberon, de louer par jour leurs chaloupes au prix raisonnable ou, en tous cas, à dire de gens dont les parties conviendraient, offrant même en cas d'accident, de les indemniser de la valeur de leurs dits bateaux, ce qu'ayant refusé, les suppliants sont obligés d'avoir recours à votre justice pour requérir ce considéré :

» Qu'il vous plaise permettre auxdits négociants de prendre les bateaux des dits Maubré et Fardel et de s'en servir pour l'expédition cy-dessus à leurs risques, périls et fortunes, et ferez bien.

Ce 12 mai 1745.

LA RIVE-GRAVÉ, DUBODAN, GILLOT, cadet,

Bien que le départ du Prince eût eu lieu dans le plus grand secret, néanmoins quelques Jacobites en France en furent bientôt informés. De ce nombre était Warren qui, continuant toujours ses démarches, avait parcouru plusieurs villes du nord de la France et, revenu à Paris (1), venait d'apprendre la décision du Prince. Aussitôt, il retourne à son régiment (2), persuadé que la Brigade Irlandaise ne tarderait pas à aller rejoindre Charles-Édouard en Angleterre et, à partir du milieu du mois de juillet 1745, une intéressante correspondance, d'abord à mots couverts, ensuite plus explicité, s'échange entre lui et Francis Gough, un compatriote, qui, par prudence, ne signe que de la simple lettre F. Francis Gough écrira à son ami tout ce qu'il apprendra, mais en revanche que Warren lui donne des nouvelles : « Ce serait gagner indulgence plénière que de lui en faire part ; — adios, dom Ricardo, je suis dans la joye, je pétille et j'enrage d'être malingre dans cette occasion et hors d'état de suivre mon penchant. »

Enfin le 6 août, le jour même où Louis XV partait, avec le Dauphin, pour se mettre à la tête de l'armée de Flandre, Warren recevait au camp d'Alost la lettre suivante de son correspondant.

DORÉ,	VIEL,	LE CROISIER,
DES RUISSEAUX,	DAVIERS,	BILLY LE JEUNE,
FRESNEAU,	TREYVÉ,	B. COLAS.
DUPUECH,	J. CLÉMENT,	

(1) Warren profite de son séjour à Paris pour renouveler sa garde-robe. Il achète, notamment chez un nommé Halo, une perruque qu'il paie 30 livres ; et, chez Bellano une tabatière d'écaille à gorge d'or de 248 livres 10 sous.

(2) Il était au régiment de Lally.

« Paris, 2 Août 1745.

« La dernière lettre que je vous ai adressée était du 27 juillet. Elle renfermait pour mon bon ami un billet lui donnant comme certain le départ du Pr. de Belle-Isle, le 14. Je reçois la vôtre du 30 juillet en même temps que je vous envoie celle-ci qui, je l'espère, vous parviendra heureusement.

» Je n'ai pas maintenant le temps de répondre aussi complètement que je le désirerais à votre *lettre* du 30. Je vous dirai seulement que les vents du nord contrariaient la marche de la frégate sur laquelle *Il* était monté, qu'elle n'était escortée que de l'*Élisabeth* portant 60 canons et 200 hommes d'équipage. Ils n'étaient qu'à 50 lieues de l'entrée de la Manche quand ils rencontrèrent 3 vaisseaux de guerre anglais convoyant 45 navires marchands allant en Portugal. Le *Yarmouth* (1) armé de 74 canons quitta le convoi et s'avança pour donner la chasse à l'*Élisabeth*, que montaient les capitaines d'O et Bart, pensant, je crois, que l'*Élisabeth* était un vaisseau français de la Compagnie des Indes. Mais il allait trouver un adversaire redoutable, car l'*Élisabeth* voyant son poursuivant hors de vue de tout autre navire s'arrêta court bien préparée à faire une chaude réception au *Yarmouth*. Ils s'arrêtèrent à une portée de mousquet l'un de l'autre et combattirent de quatre heures à onze heures du soir avec une grande bravoure et des pertes sensibles de part et d'autre. D'O fut tué au commencement de l'action qui fut continuée sous le commandement de Bart. Il était sur le point de monter à l'abordage quand un boulet cassa les attaches du gouvernail. Après quoi le *Yarmouth*, qui avait bon vent,

(1) Des notes de Warren, intitulées : *Dates des principaux événements de l'expédition du Prince en Écosse*, il résulte que le vaisseau anglais qui livra bataille à l'*Élisabeth* se nommait *le Lion* et que le combat eut lieu le 20 juillet.

éteignit ses feux et s'en alla très maltraité et ayant perdu de sa fière allure. Ses pertes en hommes sont inconnues. Les Français perdirent 57 tués et 115 blessés : le capitaine Conway, du régiment de Clare, était à bord ainsi qu'un neveu de Sir Thomas Shéridan gravement blessé au visage. *L'Élisabeth* arriva à Brest également en très mauvais état le 27.

» Ce qu'il y a de plus grave dans cette aventure, c'est qu'on raconta à MM. de Maurepas, de Saint-Florentin et aux autres ministres, que le Prince était à bord de *l'Élisabeth*, qu'il avait touché Brest, et qu'en conséquence, l'entreprise était manquée. Quelques-uns pourtant conservèrent des doutes parce que la frégate de vingt canons se tint durant l'action à une certaine distance et assez loin pour ne pas être exposée à la portée supérieure des canons du *Yarmouth*, à moins d'absolue nécessité.

» Autre circonstance. Après l'engagement, *L'Élisabeth* approcha et demanda à la frégate *La Doutelle*. quarante hommes pour aider à réparer les manœuvres et autres avaries. Cela fut refusé après un conseil, et, quelques temps après, la frégate s'éloigna pour se rendre, à sa destination, comme quelques-uns le pensent, car si elle était revenue en arrière, nous en aurions eu quelques nouvelles. Que Dieu préserve et fasse réussir nos amis ! L'anxiété sera grande jusqu'à ce que nous apprenions quelque chose de certain. A l'exception des oiseaux noirs de Genève, on prendrait tous les Parisiens pour des Irlandais en voyant leur zèle et leur ardeur dans cette affaire. Ce qu'il faut faire croire maintenant c'est que le Prince était sur *l'Élisabeth* et a débarqué à Brest.

» Ce que je vous écris est imparfait et fait à la hâte, dès que j'apprendrai quelque chose, je vous en informerai. Agissez de même de votre côté ⁽¹⁾.

» F. »

¹ Traduction.

Cette lettre, outre les détails intéressants qu'elle donne sur les débuts de la traversée du Prince, nous montre le soin que prennent les amis de Warren de l'informer promptement des incidents relatifs aux affaires d'Écosse. Du reste, ami intime de Walsh, il usa nécessairement de son crédit près du négociant de Nantes, pour obtenir les deux navires mis à la disposition de Charles-Édouard.

Quinze jours après le départ du Prince, de Saint-Nazaire, on ignorait encore de l'autre côté de la Manche et son embarquement et ses projets.

« Les dernières lettres de Londres du 30 juillet, écrivait le 10 août Francis Gough à son ami, sont encore muettes sur le départ de notre cher Prince. C'est pour le mieux ; pas de nouvelles, sur ce sujet, bonnes nouvelles. Je suis assuré qu'il est en route pour Inverness... Toutefois, mon inquiétude sera extrême, jusqu'au moment où j'apprendrai qu'il a débarqué sain et sauf. Jusqu'alors, je crois qu'il serait imprudent pour quelques amis de bouger. »

Plusieurs autres correspondants de Warren lui faisaient également part de leurs impressions. Perville-Salles, négociant à Dunkerque, lui écrivait le 5 août 1745 : « Le vaisseau de Rutledge est rentré à Brest..... Voyez si ce navire a pu être du convoi, comme on l'a prétendu. Pour moi, je ne conçois rien à tout cela, mais j'ajoute aveuglément foi à ce que vous me dites. Le ciel soit favorable et protège l'entreprise du Prince ! »

Puis le 8 : « Il n'y a aujourd'hui aucune nouvelle d'Angleterre. L'impatience où je suis d'apprendre le débarquement du Prince me met dans des transes qui me rendent fâcheux à tout le monde. Cet objet mérite bien toute l'attention des personnes qui pensent comme vous. Il est digne des plus belles âmes et la postérité la plus reculée enverra le bonheur de ceux qui auront contribué à l'exécution d'un projet aussi noble et aussi grand. Celui qui l'a conçu est digne d'admiration. Le ciel nous soit propice ! Si je puis

vous servir, parlez; tout ce que je possède vous est acquis. »

Jacob Weenix écrivait de son côté le 7 août : « Je souhaite de bon cœur que certain cavalier qui s'est livré à Neptune eut le sort de Gygès et qu'il réussit dans son entreprise (1). »

Enfin, Francis Gough annonçait à Warren qu'une barque partie d'Angleterre le 13 et arrivée à minuit à Boulogne assurait que le Prince était débarqué sain et sauf en Écosse et que la nouvelle en avait été transmise au Roi.

(1) La lettre de Weenix fait en outre part de ses impressions en arrivant à Paris (août 1715) :

« Votre présence ici m'eut fait trouver cette grande ville infiniment plus belle que je ne la trouve présentement. Il y a du grand, du beau, mais beaucoup d'irrégulier, de mal entretenu qui tombe en ruines par négligence et beaucoup de saleté que l'on ne rencontre pas tant chez nous, soit en Hollande du en Angleterre. Des dames en peinture, fanfreluchées depuis la tête jusqu'au pied, enfin des beautés composées et très peu qui sont belles par nature ; elles se donnent pourtant bien des peines et contorsions pour le paraître..... Les Tuileries et principalement le Palais-Royal paraît un marché de femmes ou pour mieux dire de gorges : jusques aux plus ridées en font parade. Laissons là le reste et je vous prie bien instamment de me garder le secret de mon tableau, car si je revenais jamais à Paris, comme cela se pourrait, je ne serais pas bon à jeter aux chiens, et elles seraient capables de m'arracher les yeux. Les spectacles sont passables. *L'Opéra* pour la musique et la danse ; mais c'est de la musique française, encore s'il n'y avait pas de cors ! mais quand cela commence, il faut se boucher les oreilles. La *Comédie Française* est assez de mon goût, mais *l'Italienne* en tirant les yeux d'artifice ne vaut pas le diable. *Arlequin* est passable, mais il n'y a pas tant à claquer comme on fait. »

Jacob WEENIX.

En effet, le 26 juillet 1745 (1), le Prince était arrivé en Écosse, à la côte de Lôchaber. A cette nouvelle inattendue, le cabinet de Saint-James dut trembler à son tour. L'Angleterre, engagée dans une guerre malheureuse sur le continent, allait-elle donc devenir le théâtre d'une guerre civile ? Déjà, le Prince avait réuni quelques partisans. Chaque jour sa petite, armée se renforçait de nouveaux clans qui, sous la conduite de leurs chefs, venaient se ranger près de lui. Charles-Édouard, sans perdre un moment, organisait les nouvelles bandes, aussitôt leur arrivée, et distribuait des grades. Lord Georges Murray, plein d'activité, de courage et de talent, était fait lieutenant-général.

Le Prince, avançant dans les terres, arborait le 30 août l'Étendard royal au château de Lochiel ; le 14 septembre, il passait à Dunkeld et le lendemain il arrivait à Perth. Le 28, Charles-Édouard prenait possession d'Édimbourg et proclamait son père roi d'Angleterre. Le 2 octobre, un samedi, au point du jour, il gagnait la bataille de Gladmure ou de Preston-Pans, contre le général Cope. Enfin, le 6 (2), il retournait à Édimbourg, d'où il expédiait à Louis XV un émissaire pour annoncer sa victoire de Preston-Pans et, dans cette situation favorable, solliciter de nouveau des secours.

En France, pendant cette première partie de l'expédition, les Jacobites n'étaient pas restés inactifs. Warren, nommé récemment capitaine au régiment d'infanterie Irlandaise de Rothe (3), avait,

(1) *Papiers de Warren, note intitulée* : Dates des principaux événements de l'expédition du Prince en Écosse. (Traduction.)

(2) Toutes ces dates sont prises dans la note de Warren, intitulée : « *Dates des principaux événements, etc.* (Traduction.)

(3) La nomination de Warren comme capitaine réformé, sans appointements, est datée du 10 août 1745 et signée par le roi qui était au camp d'Alost.

dans les derniers jours de septembre, quitté le camp d'Âlost et s'était rendu à Dunkerque, attendant avec impatience une occasion de se rendre en Écosse.

« Je serais parti, dès le commencement du mois, écrivait-il le 30 septembre, à Lord Maréchal, si des personnes de distinction ne m'avaient retenu, dans l'espérance qu'on donnerait un corps de troupes. Mais voyant que cela traîne en longueur, je suis venu ici dans le dessein de m'embarquer, et si le ministre veut donner des armes, je pourrai engager, un corsaire de ce port qui les prendrait et me débarquerait avec quelques Officiers en Écosse. »

Ses deux frères, aussi capitaines dans le régiment de Rothe, sollicitaient, de leur côté, un congé pour rejoindre le Prince Édouard. Un ami informe Warren de l'insuccès de leurs démarches et lui annonce qu'ils, ont fait un coup de tête.

« M. de Rothe a envoyé un ordre au major de la brigade pour interdire à vos frères de quitter l'armée. Cependant, ils sont partis hier au soir. Cet ordre a été sûrement envoyé par milord Clare qui, peut-être, a des instructions du Ministre pour empêcher les officiers de s'embarquer. Il aurait été inutile de songer à conseiller vos frères de rester, car ils m'ont paru déterminés. Si vous n'avez pas leurs congés, de la façon que j'entends parler milord Clare, vos frères courent risque de perdre leur emploi.

» Adieu, mon cher, portez-vous bien, je souhaiterais beaucoup pouvoir vous, accompagner, je serai toute ma vie à vous. »

FITZ-GÉRALD.

Toutefois, à la nouvelle des premiers combats heureux livrés par

Nota. Les capitaines dits réformés servaient de capitaines en second; ils aidaient l'officier en pied en conservant leur qualité et ancienneté de services.

le Prince, le Cabinet, de Versailles sembla vouloir enfin prendre un parti. Des Irlandais au service de la France furent autorisés à s'embarquer, et le marquis d'Éguilles fut envoyé en qualité d'Agent accrédité de Sa Majesté le roi de France près du Prince Charles-Édouard. Mais sa mission devait demeurer secrète, de façon à ne jamais engager la France ouvertement, afin qu'à un moment donné, on put nier tout concours. Il lui était recommandé néanmoins de faire connaître au Prince les vœux que le roi formait pour la réussite de ses projets et même de lui *promettre* l'assistance de la France.

Ces bonnes dispositions ne devaient se traduire tout au plus, que par l'envoi échelonné de secours insuffisants.

Quelques jours après le départ du marquis d'Éguilles, on équipait à Dunkerque deux bâtiments chargés d'armes et de munitions destinés au Prétendant. En effet, Warren écrivait de Dunkerque le 9 octobre à Milord Thomond :

» En arrivant ici à la fin du mois passé, j'ai appris que la Cour avait fait arrêter deux corsaires de ce port pour passer des armes avec quelques officiers en Écosse. MM. Browne, de Lally, Drumont de royal Écossais et Shéridan, du combat de l'*Élisabeth*, sont du nombre de ceux qui sont embarqués dans le premier sous la direction d'une autre personne, celle du second bâtiment m'a été donnée. Rien ne paraît destiné pour l'Écosse, les dépêches étant prises pour l'Amérique. On fait courir le bruit que ce sont des armes que le roi envoie dans ses colonies. Je suis vêtu en matelot et dans un équipage à faire rire. »

En outre le bruit courait que la France se décidait à envoyer toute la brigade Irlandaise puisque, avant son départ, Warren recevait du capitaine Patrick Nugent, du Royal-Écossais, l'avis suivant :

« Toute la brigade et notre régiment ont eu l'ordre d'acheter des tentes et de compléter les compagnies en hommes et en armes. Je

vous souhaite beaucoup de bonheur. Puisque je suis assez malheureux pour ne pas avoir le plaisir de vous voir à présent, j'espère du moins que nous nous rencontrerons dans peu. »

Warren était parti pour l'Écosse vers le milieu d'octobre, et avait pris terre à Stonehaven. Aussitôt qu'il fut arrivé à Perth, lord Georges Murray lui confia le soin d'établir des batteries de chaque côté du Forth pour éloigner les petits navires de guerre qui venaient empêcher le passage des partisans arrivant du Nord. Sa mission terminée, il joignit le Prince à Édimbourg, et lord Georges Murray le prit en qualité d'aide-de-camp. Peu après, le 12 novembre, il fut fait colonel et le brevet qui lui confère ce grade mérite d'être cité; au commencement et à la fin figure la signature du Prince Édouard ;

CHARLES P. R.

» Charles, prince de Galles etc., Régent d'Angleterre, d'Écosse, de France et d'Irlande et des territoires qui en dépendent, à notre fidèle et bien-aimé Richard Warren, écuyer. Salut. Ayant une confiance particulière dans votre courage, fidélité et bonne conduite, Nous vous nommons et établissons, par ces présentes, colonel des troupes de Sa Majesté, et prendrez votre rang dans l'armée en cette qualité à partir de cette date. En conséquence, vous êtes tenu d'accomplir, avec exactitude et diligence, le devoir et la charge de colonel, en faisant et exécutant toutes les choses qui se rapportent à ce grade. Et, par ces présentes, Nous exigeons de tous, et de chacun des officiers et soldats des troupes de Sa Majesté, de vous regarder comme un colonel et de vous obéir, et nous requérons de vous-même, que vous observiez et suiviez toutes et chacune des règles, des ordres et des instructions qui vous seraient donnés par Nous commandant en chef pour le moment, ou quelque autre officier supérieur, conformément aux règles et

disciplines de la guerre, et conformément à ces présentes qui vous sont accordées.

» Donné   Bramptown, le 12 novembre 1745 (1). »

C. P. R.

Le nouveau colonel prit alors part aux différentes actions qui eurent lieu pendant la marche du Prince Edouard sur Londres, et assista notamment au siège de Carlisle. Quand, plus tard, l'armée jacobite se vit contrainte de battre en retraite, on le dépêcha   Perth pour hâter l'envoi de troupes vers le gros de l'armée alors établi devant Stirling. C'est ainsi que le Régiment Royal-Ecossais et les piquets Irlandais venant de Perth y arrivèrent le 21 janvier 1746 (2). Quelque temps après, Warren était encore envoyé dans le duché d'Atholl pour opérer des levées. C'est qu'en effet, l'étoile du Prince p  lissait. Son armée, composée en grande partie de montagnards, peu aguerris pour la plupart, avait montré des qualités remarquables tant qu'il s'était agi de combattre dans les clairières de l'Écosse, mais une fois descendue en Angleterre, quand il fallut lutter en rase campagne, elle fit assez piteuse mine devant des troupes disciplin  es, et le Prince prit le parti, malgré ses brillants succès antérieurs, de ne pas hasarder une bataille, décisive et de regagner les montagnes. D'ailleurs, une armée de partisans n'a de cohésion que tant que dure le succès; au moindre semblant de revers elle fond comme une boule de neige au soleil. Le Prince en faisait alors la triste expérience. Au début, les Jacobites accouraient en foule se ranger sous sa banniere ; mais la guerre semblait traîner en longueur ; la maison de Hanovre ne paraissait pas plus ébranlée que le premier jour ; la pointe qu'on avait faite sur Londres n'avait pas réussi, les approvisionnements étaient épuisés et par dessus tout

(1) Traduction

(2) Papiers de Warren. — Dates, etc.

on manquait d'argent; aussi, le Prince était actuellement de retour en Écosse; pressé par les troupes ennemies ; on commençait à lui reprocher même ses galanteries, et le dégoût de la guerre civile semblait s'emparer des Clans ; des désertions se faisaient plus nombreuses chaque jour, et on ne s'enrôlait plus, alors que jamais le Prince n'avait eu tant besoin d'hommes.

Ce fut dans ces douloureuses circonstances que Warren fut chargé d'opérer des levées notamment dans le duché d'Atholl. L'ordre du duc, du 7 février 1746, si l'on veut lire entre les lignes, indique assez quelle était déjà à cette date, la situation très grave des affaires de Charles-Édouard.

« William duc d'Atholl, etc.

» Sous le Prince Régent commandant en chef des forces de Sa Majesté.

» Ces présentes sont pour vous donner le pouvoir et vous requérir de lever sur le champ tous les hommes propres à porter les armes, entre l'âge de seize et de soixante ans, dans le pays et le voisinage d'Atholl, et si quelques-uns sont, encore réfractaires malgré des avertissements, vous êtes par ces présentes, en pouvoir de les exécuter sur leurs personnes et biens, et même si vous trouvez cela nécessaire, de brûler leurs demeures, s'ils n'obéissent pas à l'ordre que je donne et que je signe de ma propre main. En outre, Son Altesse Royale recommande expressément que personne ne soit épargné sur de frivoles ou insignifiants prétextes. Tout cela vous devez le faire avec le plus de soins et de diligence possible, sous votre responsabilité. Pour l'accomplissement de ces ordres, la présente sera pour vous et tout ce qui vous concerne une garantie suffisante.

» Donné à notre château de Blair, le 7 février 1746.

» Au colonel Richard Warren (1).

ATHOLL.

Toutes ces mesures ne produisirent aucun résultat. Une fois rentré dans sa chaumière, le montagnard n'en voulait plus sortir. De ce côté, il n'y avait désormais rien à espérer ; et l'horizon s'assombrissait de plus en plus.

Il ne restait donc qu'une unique ressource : un dernier appel à faire au roi Louis XV ou tout au moins à ses ministres. Ce fut Warren qui, vers le milieu du mois de mars 1746, fut chargé de cette délicate ambassade. Mais il ne suffisait pas de dire : « Vous allez partir pour la France, » pour qu'aussitôt il pût se mettre en route. En effet, une déception l'attendait tout d'abord. Le navire hollandais, qui devait l'embarquer à Portsay, avait déjà mis à la voile ; il fallait donc prendre le temps de se procurer un autre moyen de transport. La traversée, en outre, n'était pas facile : tous les ports de l'Écosse étaient bloqués par des navires de guerre anglais, et, pour tromper leur surveillance, des précautions minutieuses devaient être prises.

En attendant une occasion favorable, Warren, qui connaissait le prix du temps, voulut l'employer à régler d'avance ce qu'il aurait à dire et à faire, une fois rendu à Versailles. En conséquence, il s'adressa, entre autres, au docteur Colwill, qui suivait Charles-Édouard, pour avoir certains renseignements qu'il considérait comme devant être utiles à l'accomplissement de sa mission. Ce fut lord Mungo Murray, le secrétaire du Prince, qui lui répondit : « Le docteur Colwil encore en danger de mort, n'est par conséquent pas en état de vous envoyer quoi que ce soit de son journal que vous lui demandez. Mais milord Duke (2), qui veut que je vous adresse ses

(1) Traduction.

(2) Le duc d'Atholl.

meilleurs et affectionnés hommages, vous envoie, ci-inclus, une copie du journal de M. Dumont depuis que nous avons quitté Édimbourg, afin que vous puissiez y trouver certaines dates et noms de places..... Moi et vos amis qui sont parmi nous, désirent pour vous tous les succès dans l'*expédition que vous allez entreprendre*..... Je suppléerai au docteur Colwil pour dire de votre part les plus belles choses possibles à l'estimable lady Mac-Intosh (1). »

Malgré la prise récente d'Inverness et du fort Auguste par le Prince, la situation s'aggravait chaque jour. Or, quelle figure ferait Warren devant les ministres français, si, leur demandant du secours, il était forcé d'avouer la pénurie dans laquelle se trouvait Charles-Édouard et la dispersion presque totale de l'armée jacobite ?

Une idée, que l'on crut heureuse, traversa alors l'esprit, soit du marquis d'Éguilles, soit de Warren lui-même. Il fut décidé que, pour donner plus de poids à la démarche que ce dernier était chargé de faire, on lui confierait un certain nombre de prisonniers à conduire, en France. De cette façon on masquerait la situation, et on la laisserait paraître même assez florissante.

Cependant Warren avait trouvé à Findhorn un petit brick qu'il arma le mieux possible. Parmi les lettres adressées au moment de son départ, à Warren, par le marquis d'Éguilles, qui, entre parenthèse, prend le titre d'ambassadeur de France, et lui donne, par contre, celui d'aide-de-camp de Sa Majesté, celle-ci est à noter :

« J'ai reçu, mon cher Warren, votre lettre d'hier. Je ne sais si vous savez que votre vaisseau doit porter autant de prisonniers qu'il en pourra contenir à fond de cale ; de peur de vous embarrasser, on ne vous donnera pas d'officiers : ils pourraient se mutiner, vu le

¹ Traduction.

petit nombre de votre équipage, au lieu que les soldats qu'on peut tenir à fond de cale et lever l'échelle ne seront point à appréhender.

» Les provisions ne seront pas difficiles à faire ; il ne faut pour ces gens-là que de la farine qu'on leur fera bouillir. On enverra de ceux de Falkirk (1). Il faudra, pour la forme, que milord Jean, pour sa part, et moi pour la mienne, nous vous donnions des commissions..... Mes paquets seront prêts demain, et j'irai vous joindre après-demain pour tout concerter. »

Enfin, lord Shéridan traçait à Warren une ligne de conduite à suivre lors de son arrivée en France. « Si vous trouvez Monseigneur le duc (2) sur la côte, rendez-vous d'abord auprès de lui et priez-le d'ouvrir les paquets adressés à M. O'Brien (3) et à M. Kelly (4) et ensuite rendez-vous au plus vite à Paris avec ces mêmes lettres et autres contenues dans ce paquet. Vous êtes assez en état de répondre à toutes les questions qu'on s'avisera de vous faire. »

Warren n'avait plus qu'à attendre l'arrivée des prisonniers, et que les vents devinssent propices ; mais ils ne semblaient pas disposés à favoriser ses projets, comme en fait foi la lettre suivante qui lui était adressée par Anguier, le capitaine du brick :

« *A Findhorn*, le 12 avril 1746.

» MONSIEUR,

» J'ai l'honneur de vous donner avis que les vents sont changés et tout opposés à la route que nous devons faire. Ainsi, c'est à vous de voir ce que vous voulez faire dans cette occurrence ; si absolument vous souhaitez partir sans avoir égard aux vents, vous aurez la bonté de faire venir les prisonniers, sinon j'attendrai vos ordres. »

¹ Le 28 janvier 1746, le Prince avait gagné la bataille de Falkirk. (Papiers de Warren. — *Dates des principaux événements*, etc.)

² Le duc d'Yorck, frère de Charles-Édouard.

³ Ambassadeur de Jacques III près de Louis XV.

⁴ Déjà en France où il était venu annoncer la victoire de Preston.

Le 16, le capitaine Anguier lui écrivait encore que, non seulement le vent n'avait pas changé, mais que, de plus, un vaisseau anglais barrait l'entrée du port et ne cessait de tirer. Le 17, heureusement, le vaisseau partit, le vent changea, et le lendemain, le capitaine Anguier, Warren, et les prisonniers à qui, par prudence, on avait préalablement fait prêter serment écrit et. signé de ne pas se mutiner, quittaient les rivages d'Écosse, et, après une traversée qui ne fut pas sans dangers, abordaient à Dunkerque.

III.

A peine débarqué sur la terre de France, Warren se mit en route, afin de s'acquitter, d'abord, de la mission spéciale qui lui était confiée, et ensuite d'exciter le zèle de tous ceux qui avaient à cœur la cause de Charles-Édouard ; car, dans le cas où la Cour viendrait à se désintéresser complètement de l'expédition du Prince, il fallait trouver dans les rangs de la société française assez de générosité pour lui prêter un concours efficace.

Warren rendait ainsi compte au marquis d'Éguilles de ses premières démarches :

« 3 Mai 1746.

» Je profite, mon cher marquis, de la première occasion pour vous donner de mes nouvelles. Je suis parti, comme vous le savez, le 18 de Findhorn et je suis arrivé le 28 à Dunkerque, après avoir évité deux fois d'être pris, avantage que je n'ambitionnais pas, quoiqu'il eut été infiniment agréable à ces quarante-quatre camarades de voyage que l'on m'avait donnés et à leur suite.

» En arrivant à Dunkerque, le jeudi 28 avril, j'appris que le roi partirait pour la Flandre le dimanche d'après le 1^{er} mai. Cela me fit

faire toute diligence. Ne m'étant arrêté que deux heures avec M. le duc d'Yorck, j'arrivai samedi 30, veille du départ, à Versailles. *Mon* Excellence eut son audience du roi le lendemain, étant introduite par le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères (1).

» La bonté avec laquelle S. M. me reçut me rassura et me mit en état de lui rendre compte de l'objet de ma mission. Je fus charmé de toutes les questions obligeantes qu'elle me fit au sujet de S. A. R. M. le Prince de Galles, et de l'estime et de l'affection qu'elle m'a paru avoir pour sa personne. Je n'ai pas été longtemps à m'apercevoir de l'avantage qu'il y a d'être envoyé par un héros, et d'être porteur des paquets d'un ministre accrédité (2), qui, dans sa gloire, veut bien se souvenir de l'ancienne amitié qui a toujours existé entre lui et le plus affectionné de ses serviteurs. J'ai été fait colonel et chevalier de Saint-Louis (3).

» Je pourrais, devenu Excellence, avoir appris au moins à dissimuler et vous cacher certains petits déplaisirs que s j'ai ressentis depuis que je suis ici comme citoyen, malgré la satisfaction que m'a donnée ma double promotion. Certains particuliers ont voulu me faire entendre qu'il n'est plus question ici d'une descente en Angleterre, ni d'aucune entreprise directe sur ce royaume : qu'il ne faut pas s'attendre à ce que l'on donne même pour l'Écosse de ces puissants secours qui mettent en état d'entreprendre de grandes choses, de faire marcher à pas de géant et de finir bientôt la besogne. Voilà ce que l'on a voulu me persuader, en convenant cependant que l'on continuerait, sans

(1) Le Voyer (René-Louis), marquis d'Argenson, frère de Le Voyer (Marc-Pierre), comte d'Argenson, ministre de la guerre.

(2) Boyer, marquis d'Éguilles.

(3) Le brevet de colonel est daté du 30 avril 1746. Quant à la nomination de chevalier de Saint-Louis elle dut être ajournée parce que Warren n'avait pas l'ancienneté de grade exigée par les statuts de l'ordre.

interruption, les petits secours, que l'huile ne manquerait pas à la lampe ; voilà, dis-je, ce que je n'ai pas voulu vous cacher. Dans les places telles que la vôtre, on veut savoir tout ce qui se dit. S. A. R. le duc (1) est charmé d'avoir la permission de servir dans l'armée du roi. S'il n'était pas persuadé que l'on destine toujours la brigade Irlandaise pour l'Écosse ou pour l'Angleterre, il ne serait pas content je m'imagine de la voir dans l'inaction où elle est, et il aurait souhaité la voir employée dans la même armée que lui.

» En arrivant à Dunkerque, je dis au comte d'Aunay l'embarras dans lequel on était ; il n'avait pas un sol dans la caisse ; mais il me promit de trouver 2,000 louis d'or dans la bourse de ses amis et de les envoyer au plus tôt, ce qu'il a exécuté ; et, M. de Séchelles promit aussi que, quelques jours après, partirait avec la même diligence un autre envoi.

» Comme le roi m'a ordonné de le suivre en Flandre, je compte partir d'ici lundi 9.....

» Ici j'ai beaucoup vu les ministres et favoris qui sont restés ; là-bas je verrai beaucoup ceux qui ont suivi. Vous sentez bien que c'est pour tirer tous les secours que je pourrai, sans me laisser décourager par des bruits auxquels il ne faut pas ajouter foi plus que de raison.

» Que je serai ravi, mon cher marquis, de vous revoir, de vous embrasser et de vous renouveler les assurances du tendre attachement que je vous ai voué. »

Comme on le voit, l'entreprise du Prince avait de nombreux détracteurs, et le succès de la mission de Warren à la Cour de France semblait déjà très douteux; aussi, s'empressa-t-il de remplir la deuxième partie de son programme. Il profita donc de son séjour à Paris pour réchauffer les bonnes dispositions de tous ceux qui s'intéressaient au sort de Charles-Édouard. Ce qui, de ce côté, facilita la mission de Warren, ce fut la sympathie générale qu'avait

(1) Le duc d'York.

toujours rencontrée dans la société parisienne le jeune et intéressant Prince à la poursuite du trône perdu de ses ancêtres. Son caractère chevaleresque, ses malheurs et aussi, il faut bien l'avouer, ses habitudes galantes excitaient l'intérêt en sa faveur. Pour se rendre un compte exact de cette impression dans le monde élégant de Paris, nous soumettons la lettre suivante qu'un gentilhomme du nom de Morsan, évidemment affilié à une association, sans doute à la maçonnerie Jacobite, avait confiée à Warren pour remettre à un officier de l'armée de Charles-Édouard nommé Macdonald (1).

« A Paris, ce 10 mai 1746.

» MONSIEUR ET TRÈS CHER *Frère*,

« C'est à vous que je dois la connaissance du grand Prince que vous avez le bonheur de servir. Mon zèle me rend chaque jour plus digne de ses bonnes grâces et de votre estime. Je vous conjure, illustre ami, de faire toujours ma cour à son Altesse Royale et de choisir l'instant favorable pour lui présenter ma lettre. Je travaille, nuit et jour, pour le succès des armes de votre jeune héros. Tous les Écossais ou Irlandais qui ont eu envie de se ranger sous ses drapeaux et que j'ai pu connaître, m'ont pris pour un de leurs compatriotes, à mon zèle pour leur prince et à mon amitié pour eux. Un gentilhomme Irlandais, entre autres, nommé Barry est mon intime ami. Son père était riche à plusieurs millions qu'il sacrifia pour le service des Stuarts. C'est cet ami dont l'éloquence et l'industrie m'a procuré les moyens de devenir utile au Prince le plus magnanime.

» Cent trois cordonniers travaillent sur mes engagements à douze mille paires de souliers, à tant de bottes et bottines. Nous

(1) Cette lettre existe parmi les papiers de Warren, sans doute parce qu'il ne trouva pas l'occasion de la remettre au destinataire.

sommes occupés à trouver une compagnie de tailleurs pour une grande fourniture d'habits. Nous comptons vous envoyer de la poudre à canon, des armes blanches, des grains, des troupes réglées et environ cent mille écus tous les mois. Le projet est noble et hardi ; il sera beau de réussir et jamais honteux d'échouer. Nous croyons avoir trouvé un expédient pour faire parvenir en Écosse tous ces secours sans risque. Mon cher Barry m'a procuré la connaissance de M. le chevalier de Wogan : c'est notre conseil et notre oracle. M^{me} la Marquise de Mézières nous aide de son crédit à la Cour (1) et nous anime par son exemple à redoubler nos efforts pour surmonter les obstacles. Dans peu, mon ami Barry ira vous joindre et présentera à son Altesse Royale, de ma part, une housse de cheval que l'on brode pour Elle. Nous aurons aussi une cuirasse légère et impénétrable à lui offrir. Un poète a dit :

« Le zèle est pour les Dieux le plus cher des honneurs. »

» Nous ne parlons de nos projets à personne qu'à ceux qui sont intéressés dans le succès. Je vous demande en grâce, mon très aimable et généreux *frère*, d'embrasser pour » moi le *frère* Buchanan (2) et tous ceux qui m'honorent de leur amitié à votre exemple et à votre considération. J'ai » été trouver l'heureux M. de Warren qui a bien voulu se » charger de vous remettre ces nouvelles assurances de » l'amitié tendre et respectueuse avec laquelle je vivrai et » mourrai, Monsieur et très cher *Frère* (3), votre très humble et très

(1) Voir la lettre de M^{me} de Mézières, page 142, en note.

(2) Buchanan, l'un des sept partisans du Prince qui s'étaient embarqués avec lui à Saint-Nazaire.

(3) Il est à remarquer que le mot *frère* que se donnent entre eux les membres des *associations* est plusieurs fois répété dans cette lettre.

En 1725, lord Dervent Waters, M. d'Éguerty et quelques autres jacobites marquants établirent à Paris, afin de grouper leurs compatriotes réfugiés en France, et en général toutes les personnes qui s'intéressaient à

obéissant serviteur. »

DE MORSAN.

Malgré l'empressement que mettait Warren à faire ses démarches, il ne pouvait parvenir à voir tout le monde en même temps et s'attirait les reproches de ses amis. Ainsi le général de Rothe lui écrivait le vendredi soir, 7 mai :

« J'ai vu ce matin la duchesse de Montalègre, et j'ai été contrarié d'apprendre d'elle que vous n'aviez pas encore été la voir : toutes les personnes qui ont été envoyées ici de la part du Prince ont été la voir et lui ont dit qu'elles étaient chargées de sa part de lui adresser ses compliments. Aussi je pense que vous feriez bien de faire usage de la même étiquette : le plus tôt sera le mieux.

la cause des Stuarts, une association du genre de celle existant alors en Angleterre et connue sous le nom de franc-maçonnerie.

Dix ans plus tard, lorsque Derwent Waters, qui avait toujours été nommé chef, ou grand maître de cette société, retourna dans son pays, elle contenait déjà cinq ou six cents membres, répartis en quatre subdivisions ou loges.

En 1738, après la publication de la bulle de Clément XII. condamnant la franc-maçonnerie, Louis XV interdit l'élection du grand maître. Néanmoins, le duc d'Antin fut nommé, et la société ne fut plus inquiétée. Le nombre des adhérents crut même rapidement. En effet, en 1741, il y avait 22 loges ouvertes à Paris.

Le comte de Clermont-Tonnerre fut élu grand maître perpétuel par une assemblée de 16 maîtres, en 1743. Le Prince de Conti et le Maréchal de Saxe eurent plusieurs voix dans cette élection.

A cette époque, dit le Dictionnaire Encyclopédique, les gens les plus distingués de la Cour et de la ville s'agrégèrent à la maçonnerie.

Comme on le voit par la lettre de Morsan, les *frères*, puisque c'est ainsi que les membres de cette société s'appelaient entre eux, tentaient en 1746 un effort suprême pour assurer le succès de l'entreprise de Charles-Édouard.

» Si vous n'avez pas encore vu lord Sempill, ne l'oubliez pas; il sera chez lui demain l'après-midi, je m'y rendrai et, si vous voulez je vous montrerai le chemin. Je vous rencontrerais demain entre six et sept heures à l'endroit qu'il vous plairait.

» Je souhaite bonne nuit à votre Excellence (1). »

Quoi qu'il en soit, toutes ces protestations de services et de dévouement, toutes ces visites intéressées ne faisaient pas changer les événements. Les mauvaises nouvelles arrivent toujours assez vite et bientôt on apprit en France le désastre complet de l'armée Jacobite à Culloden arrivé le 27 avril 1746 (2). C'était en vain que Warren essayait d'atténuer la portée de la fâcheuse nouvelle et annonçait, le départ de deux frégates chargées d'armes et de munitions.

Le 17 mai, il écrivait de Malines, où il était à la suite du roi, à madame O'Brien.

« Permettez-moi, Madame, de vous plaindre et de me plaindre avec vous de la nouvelle affligeante qui nous arrive. Je sens trop, par ma propre douleur, ce que vous devez souffrir, aux avis de l'échec que notre cher Prince vient de recevoir. Vive et jalouse comme je vous connais sur sa gloire et son succès, quelles sont les inquiétudes qui ne vous agitent pas? Ah! Madame, quelque sensible que j'y sois moi-même, je voudrais calmer les vôtres. Le devoir et le cœur, tout à la fois, m'y engagent et les bontés dont vous voulez bien m'honorer me persuadent que je dois être empressé à vous assurer que les choses ne doivent pas être au point que prétendent les anglais hanovriens.

» On en paraît fort touché ici, mais, je voudrais que ce fût au point de se résoudre tout de suite à faire un effort pour lui donner

(1) Traduction.

(2) Papiers de Warren. — *Dates des principaux événements*, etc. — Traduction.

le moyen de réparer ce coup. L'armée que S. A. R. aura eu à opposer aux anglais, n'aura été en grande partie composée que des gens du plat pays qui sont ordinairement d'assez mauvais soldats. Dispersée comme était notre armée à diverses entreprises, elle n'aura pas eu le temps de se rassembler comme on le proposait à mon départ, quand elle aura été forcée à un combat par un nombre infiniment supérieur. Je suppose aussi que le manque d'argent aura beaucoup ralenti l'ardeur des montagnards qui, ayant su la prise du vaisseau le *Prince Charles*, se sont imaginés que tous les secours qu'ils devaient attendre depuis quelque temps s'y trouvaient, et dans cette idée ne se seront pas empressés de joindre l'armée.

» Le cœur en vérité me saigne de nouveau toutes les fois que j'y pense. Enfin, mon unique espérance est qu'ils ne se seront pas tous dispersés, mais que le Prince se sera retiré avec un petit corps au moins, dans les montagnes, et que les deux frégates de Nantes lui arrivant à bien, il pourra aisément engager les chefs à faire reprendre de nouveau les armes à leurs vassaux et faire de bonne besogne, en attendant ce qu'on peut espérer d'ici. »

— « Je veux bien croire, lui répondait M. O'Brien, que le gouvernement aura un peu exagéré dans la relation qu'il donne de la malheureuse affaire arrivée en Écosse, mais, ce qui paraît certain, c'est que nous y avons été battus et que je ne vois de retraite pour S. A. R. que vers Lochaber où il ne pourrait faire subsister un corps de troupes assemblé, sans beaucoup d'argent et même de farine. Si ces deux frégates arrivaient à bon port, on pourrait encore faire peut-être une guerre défensive dans les montagnes. Je ne sais quelles instructions vous donner dans cette position singulière. Demandez à M. le comte d'Albany ses ordres, mais, je sens bien que jusqu'à ce que cette affaire soit éclaircie, la Cour ne pourra se décider sur rien.

» Je vous prie de vouloir bien m'écrire régulièrement tout ce que

vous apprendrez, quelque fâcheuses que puissent être les nouvelles, il faut en être instruit pour pouvoir y porter remède. »

La situation devenait de plus en plus sombre et Warren, en présence des renseignements nouveaux venus d'Écosse, ne tarda pas à avoir besoin d'être rassuré et même consolé plus que tout autre.

Le 6 juin, il recevait de Walsh, l'armateur de Nantes, qui, on s'en souvient, avait mis deux frégates à la disposition de Charles-Édouard, lors de son départ pour l'Écosse, la lettre suivante, qui est fort intéressante à bien des points de vue.

« J'attendais, mon cher Warren, à avoir de vos nouvelles afin de savoir où vous donner des miennes. *Si vous êtes inquiet*, je ne le suis pas moins que vous. Cependant j'augure bien de ce que nous n'avons point de nouvelles de nos frégates ; (1) je regarde comme

(1) Les frégates dont il est question dans cette lettre et les précédentes, parvinrent à forcer le blocus et à atteindre les rivages d'Écosse. Mais les secours tardifs et relativement faibles qu'elles apportaient ne firent pas changer la face des événements. Toutefois ces navires purent ramener en France quelques Jacobites, dispersés depuis la bataille de Culloden, et, entre autres, John Warren qui le jour de son arrivée à Nantes écrivait à son frère Richard :

Nantes, 8 juin 1746.

« Je pense que vous avez actuellement des nouvelles de la malheureuse bataille de Culloden, livrée le 16 avril. Quand tout le monde fut dispersé, je quittai les marais avec le duc de Perth et nous nous dirigeâmes vers les propriétés de lady Mac-Intosh où l'on nous procura des chevaux. Nous arrivâmes ainsi dans les hautes terres à la maison du D' Cameron, à 17 milles du fort William. Le duc de Perth était alors très malade. Lord John Drumond se rendit dans le pays de Clanranalds afin de chercher un navire pour transporter le duc et lui. Il y avait justement à cette époque deux

certain qu'il faut que le duc de Cumberland ne soit pas entièrement le maître de toute l'Écosse et que le Prince ait enlevé un grand parti au Nord-Ouest de l'Écosse, puisque la nouvelle de l'arrivée de nos deux frégates n'est pas parvenue au duc de Cumberland.

» Mais, enfin, de quelle ressource seront au Prince ces deux frégates, si elles ne sont pas suivies par de plus puissants secours. Je ne doute point que le Prince ne fasse encore des efforts pour se remonter, mais, je regarderais désormais tous ces efforts comme inutiles, si on ne le seconde pas mieux qu'on ne l'a fait. Dites-moi, pourquoi le duc d'York ne sollicite pas vivement le Roy ou ï les ministres ? Pourquoi n'envoie-t-on pas des vaisseaux chercher le Prince ? Si l'on désespère de la réussite, je suis tout prêt à partir ; le

navires arrivés de Nantes avec 40,000 liv. sterling, des munitions et des armes, que sir Thomas Shéridan fit mettre à terre. Le duc de Perth étant arrivé, s'embarqua à bord d'un des navires avec John Drumond, lord Elcho, Lockart, Mackivel et moi ; dans l'autre montèrent les deux messieurs Shéridans..... Nous n'avons quitté la place qu'après avoir vu le Prince s'embarquer pour les îles Orcknies. »— Traduction.

NOTA. — On remarquera sans doute que Richard et John Warren n'assignent pas la même date à la bataille de Culloden. Celui-ci la fixe au 16 avril et son frère au 27 comme on l'a vu page 165. Disons que des écarts semblables se retrouvent dans les ouvrages anciens traitant de l'histoire d'Angleterre, suivant que les dates sont citées par des auteurs anglais ou français. Cela tient à ce que la réforme du calendrier (réforme Grégorienne), adoptée en France en 1582, ne fut mise en vigueur, en Angleterre qu'en 1752. Or, en 1745, la différence entre *l'année Julienne* et *l'année Grégorienne* était de onze jours de sorte que la bataille de Culloden, par exemple, eut lieu pour les Anglais le 16 avril (*année Julienne*), et pour les Français le 27 avril (*calendrier Grégorien*).

Ministre n'a qu'à me donner les moyens de partir demain, s'il le faut. Rien ne peut me retenir sitôt qu'il s'agit de servir un aussi brave prince. Mais, mon cher, il n'est plus temps d'aller avec une petite embarcation le chercher : il y aurait plus que de la témérité, mais de la folie à risquer le Prince dans une pareille aventure. De deux choses l'une, il vaut mieux, qu'il demeure dans les montagnes d'Écosse que de s'exposer dans quelque mauvaise petite embarcation que je pourrais lui mener. J'attendrai avec beaucoup d'impatience l'ordre du Ministre pour l'aller chercher. Je suis toujours prêt et rien ne me retiendra. Le Ministre sait ma façon de penser là-dessus.

» Sollicitez de votre côté et qu'on me laisse agir du mieux pour cette opération.

» Vous me mettez dans votre lettre deux à trois mots d'anglais que je n'entends pas et que je ne veux me faire expliquer par personne, et c'est justement à l'occasion des intelligences que nous devons avoir au cas d'aller à la côte d'Écosse chercher le Prince. Dites-moi quels sont les endroits et à qui l'on doit s'adresser.

» Encore une fois, parlez haut, puisque vous êtes à portée, et ne craignez, pas d'avancer que je suis homme à entreprendre tout ce qu'il y aura de plus téméraire dès lors qu'il faudra aller au secours de notre Prince.

» Dites-moi ce qu'est devenu notre ministre M. O'Brien ? et M. Lally, et M. Clankarty ? Que font donc ces messieurs ? Laissera-t-on le Prince à l'abandon ? N'a-t-il des amis que lorsqu'on le voit en bon chemin ?..... »

Un point spécial à retenir dans cette correspondance, c'est qu'on y voit percer, pour la première fois, la crainte que la partie engagée par Charles-Édouard ne fut perdue à un point tel que la fuite dans les montagnes de l'Écosse soit désormais son unique ressource.

Le capitaine Dumont venait d'arriver à Ostende après avoir

battu toutes les mers d'Écosse jusqu'à l'île de Sky sans pouvoir rencontrer le Prince ou même avoir de ses nouvelles (1).

« Laisserait-on Charles-Édouard à l'abandon ? » comme le disait le loyal Nantais. Telle était la question qu'avait à résoudre maintenant le Cabinet de Versailles.

Chaque jour arrivaient de Londres à Paris les rapports les plus alarmants sur la situation du Prince. On savait notamment qu'après Culloden, la grande majorité de ses partisans qui avaient échappé à la défaite, s'étaient enfuis dans différentes directions en l'abandonnant, et qu'il errait accompagné seulement de quelques-uns de ses fidèles dans les montagnes d'Écosse, au risque, à tout instant, de tomber aux mains du duc de Cumberland, qui le poursuivait à outrance. Mais la France qui, dans son intérêt, l'avait fait venir de Rome, et, au début, l'avait engagé à tenter l'expédition d'Écosse, pouvait-elle maintenant le *lâcher* dans son malheur ? La diplomatie sans doute le voulait. On était alors en train de négocier un projet de paix avec les puissances. Dans les « *Études diplomatiques* du duc de Broglie, — *Fin du ministère du marquis d'Argenson*, » (2) nous relevons ce passage. — « Une clause du traité d'Utrecht interdisait le séjour de France au chef de la famille déchue des Stuarts. Cette clause devait être non seulement rétablie (dans le prochain traité de paix, qui fut signé plus tard à Aix-la-Chapelle), mais étendue au *Prétendant* lui-même et à toute sa postérité, afin de bien constater que le prince Edouard était abandonné à son mauvais sort. (Négociations de 1746. Proposition de Wassenaër envoyé Hollandais.)

Fort heureusement pour le Prince, l'honneur l'emporta sur la diplomatie. Sans doute, il n'était pas prudent, au point de vue des

(1) Lettre de Perville-Salles à Warren. — De Dunkerque, 31 mai 1746.

(2) Revue des Deux-Mondes.

négociations futures, de prendre ouvertement parti pour Charles-Édouard et d'aller l'arracher aux mains du duc de Cumberland, en criant sur tous les tons que c'était la France qui allait tenter cet enlèvement, mais en s'y prenant habilement, on pouvait arriver au même résultat, sans que l'Europe sut jamais, d'une façon certaine, quelle part les ministres français avaient prise à sa délivrance.

Dès le 29 juillet, Warren, qui n'avait pas cessé depuis son retour en France, de faire des démarches pour qu'on s'occupât de Charles-Édouard fut mis au courant des intentions de la Cour qui prenait la résolution de l'envoyer à la recherche du Prince, et reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre au Port-Louis.

Aussitôt investi de cette nouvelle mission, dont il acceptait toute la responsabilité, Warren ne se fit aucune illusion sur les dangers de toute nature qu'il allait courir, et comprit notamment que s'il venait à tomber aux mains des Anglais, étant né en Angleterre et resté sujet de cette nation, il serait, traité comme *rebelle* et passé par les armes. Si, au contraire, il parvenait à se procurer un acte de naissance constatant qu'il était né en France, puisque ce pays était alors en guerre, avec l'Angleterre, à tout événement on le traiterait comme prisonnier français. Et comme son naturel comportait à la fois la bravoure et la prudence, dès le 4 août il écrivait à Madame Warren de Bruslé, une de ses parentes, habitant Nancy :

« Je ne doute pas, ma chère cousine, que vous ne vous soyez véritablement intéressée à notre aventure d'Écosse. Nous n'avons échoué que faute d'argent; dix mille louis d'or auraient fait réussir l'entreprise et changé la face des choses. Nous avons été six semaines sans avoir assez d'argent pour payer les montagnards qui, à la fin, se débandèrent. On n'en put rassembler que cinq mille, et, avec ce petit nombre, on attaqua quatorze mille Anglais. Mais il était bien difficile que l'événement répondit à la grandeur de l'entreprise et au courage héroïque du Prince. Enfin, je ne sais ce

que la Providence nous destine ; mais, ceci soit dit entre nous, je vais repartir avec une petite escadre sous mes ordres, pour chercher mon héros et rétablir sa fortune, s'il est possible. Vous êtes bien persuadée, Madame, que j'y travaillerai de mon mieux; mon inclination, mon devoir, ma gloire et celle de mon nom m'y engagent. J'ai une grande espérance de réussir ; cependant *il est de la prudence de prendre des mesures pour tout événement*. C'est ce qui m'a fait venir dans l'esprit une pensée que je vais vous dire avec toute la confiance que vous savez que j'ai pour vous. S'il arrivait que je fusse fait prisonnier, je *me dirais né en Lorraine et officier français*, ce dernier je le suis effectivement. Ainsi, je voudrais que vous ayez un extrait baptistère tout prêt pour moi et de l'âge de quelqu'un de vos frères. Cet extrait baptistère me servirait comme le mien et me ferait *d'abord échanger comme Français*. Seulement, je voudrais que vous disiez au curé que Monsieur votre frère a eu le nom de Richard à la Confirmation et qu'il voulut bien ajouter ce nom à l'extrait baptistère. Je vous aurai bien de l'obligation, ma chère cousine, si cela se peut ; cependant je souhaité bien fort de n'être pas dans le cas d'en avoir besoin, et que le Seigneur favorise la bonne cause. Je compte beaucoup sur votre discrétion dans tout ceci. ».....

En somme, que désirait Warren ? Que le curé chargé de délivrer l'extrait baptistaire ajoutât au nom de Thomas, qui était le prénom de son cousin, celui de Richard, afin que cet extrait pût être considéré comme étant bien le sien. Mais, en définitive, c'était demander au curé de-faire un faux. Or, malgré les plus pressantes instances, M. Chassel, un des prêtres de la paroisse Saint-Sébastien de Nancy, ne voulut pas s'y prêter. Il consentit seulement à écrire au bas de l'acte, sans signer cette déclaration, que, d'après les affirmations de Madame Warren, l'enfant avait gardé le nom de

Richard qu'il reçut au sacrement de confirmation (1).

« De Nancy, le 8 Août 1746.

» Voilà, mon cher cousin, un extrait baptistère du seul garçon que ma mère ait eu dans ce pays. J'ai fait ce que j'ai pu, d'abord sans affectation, pour engager le prêtre qui me l'a transcrit à insérer le nom de Richard à la suite de Thomas, mais il n'y a jamais eu moyen de lui persuader de faire cette addition, quoiqu'à la fin j'aie insisté avec le plus d'instance en lui faisant entendre que tout le reste était de la plus grande exactitude, et que cet enfant n'aurait pris le nom de Richard, sous lequel il avait toujours paru, que pour éviter la confusion dans sa famille. Je n'ai jamais pu le convertir là-dessus, et tout ce que j'en ai pu tirer, c'est l'apostille qu'il a mise sur l'autre page, qu'il n'a pas voulu signer, quoiqu'il ne fût engagé de nulle façon et que j'ai pourtant prise de son écriture à son grand regret. Quoique tout cela ne puisse faire de preuve, je désire de tout

(1) Extrait des registres de baptême de la paroisse de Saint-Sébastien de Nancy.

« Thomas, fils légitime du sieur Édouard Warren, lieutenant de l'artillerie de S. A. R., Irlandais de nation, et de demoiselle Anne Speight son épouse, est né le 30 juillet 1702 et a été baptisé le 3 août de la même année. A eu pour parrain M. Thomas Houard, duc de Norfolek en Angleterre, représenté par le sieur Nicolas Bayard, marchand, et pour marraine demoiselle Elisabeth Bruce, anglaise de nation, aussi représentée par Honorée Filz-Gérald. »

« Je certifie que le présent extrait est conforme à son original et que soi doit y être ajoutée. »

« A Nancy, le 8 août 1746. »

CHASSEL.

« N. B. — *L'enfant dont il est question dans l'extrait ci-joint a toujours retenu le nom de Richard qu'il reçut au sacrement de confirmation, selon que l'a assuré dame Marie-Anne Warren sa sœur. L'enfant prit le nom de Richard pour se distinguer de ses autres frères.* »

mon cœur que le tout ne vous soit, pas nécessaire ou qu'il puisse vous servir, si le cas malheureux y échoit. Si j'avais besoin du curé de ma paroisse pour cette expédition, c'est un homme de beaucoup d'esprit et qui n'aurait pas résisté ; au pis aller, je lui aurais confié le fait, mais le curé de Saint-Sébastien et toute sa bande me sont absolument étrangers depuis que mon père habite dans un autre quartier de la ville qui n'est plus de son district. ».....

Pourtant la cousine de Warren ne se tint pas pour battue. Elle renouvela sa démarche et eut la bonne fortune, cette fois, de rencontrer le curé même de Saint-Sébastien qui, chaud partisan de Charles-Édouard, se laissa faire une douce violence. Dès le 11 août, Madame Warren annonçait ainsi à son cousin, en lui adressant l'acte faux, le succès qu'elle venait d'obtenir :

« J'ai pris le parti de m'ouvrir au curé de Saint-Sébastien pour avoir votre extrait baptistère, mon cher cousin ; il est aussi intéressé que vous au secret sur cette affaire, puisqu'il serait de la dernière conséquence d'avoir à craindre le reproche d'avoir fait un acte faux. Voilà cet extrait tel que vous pouvez le désirer et qui pourra, je crois, vous servir comme le vôtre » (1).

On a laissé entrevoir que le physique agréable et le caractère aventureux de Charles-Édouard lui avaient attiré la bienveillance des grandes dames de la Cour de France, et l'on comprend que lorsqu'elles apprirent que Warren allait se dévouer pour lui, leur reconnaissance envers ce *sauveur* ne tarda pas à se manifester. Toutes voulurent le voir et lui parler. Voici, entre autres, une invitation qu'il reçut, le 1^{er} août 1746, à l'hôtel d'Entraques.

« M. le chevalier de Maulévrier, mande à M. de Warren, que Mesdames les princesses de Guémené et de Montbazou sont à Paris et seront charmées de le voir. Elles seront chez elles jusqu'à six heures du soir, même jusqu'à sept. »

(1) Nous n'avons pas retrouvé cet acte parmi les papiers de Warren.

Warren était homme du monde et d'humeur galante ; aussi, malgré ses préoccupations et le peu d'instant de liberté dont il disposait, il ne pouvait manquer de se rendre à de si charmants appels.

Il n'oubliait pas non plus de répondre à ses aimables correspondantes, comme en fait foi la lettre suivante qu'il écrivait à M^{me} Morehead :

« Paris, 6 août 1746.

» Je suis extrêmement fâché, Madame, d'apprendre que votre santé est toujours mauvaise, mais j'espère que les eaux de Barèges la rétabliront. Aux eaux il faudrait ajouter six mois à Paris. Je compte que vous m'enverrez un ordre pour prendre un hôtel, vers la Toussaint, et que vous serez exacte à exécuter tout ce que je vous prescrirai. Point de meilleur médecin que moi pour une jolie femme, j'ai fait des cures admirables. Vous me demandez l'état de nos affaires. Faute d'argent, le Prince n'a pu rassembler qu'un tiers de son monde et il a succombé où Alexandre n'aurait pas réussi. Il est réservé par le Ciel pour d'autres circonstances plus favorables. Si je n'ai pas eu, Madame, l'honneur de vous écrire plus souvent, c'est que j'ai toujours été par voies et par chemins, et actuellement je pars pour une expédition dont je suis chargé en chef. Un de mes frères est revenu en France dans le même vaisseau que le duc de Perth, l'autre a trouvé le moyen de passer en Irlande, d'où il doit se rendre en Hollande et de là en France. Vous voyez, Madame, que l'amour de la gloire et de la patrie nous a rendus tous les trois aventuriers. La part que vous voulez bien prendre à notre sort nous adoucira les peines qui accompagnent toujours les belles entreprises. Je vous supplie d'être toujours bien persuadée du respectueux attachement avec lequel etc. »

Enfin, songeant aussi à ses intérêts, il informait lord Dumbar, l'ancien précepteur du Prince, qui était resté à Rome, près de

Jacques III, de la mission dont il était chargé par le Gouvernement français et le pria d'intercéder, en sa faveur, près de son Roi, afin qu'on voulut bien lui accorder le titre de baron, s'il réussissait à sauver Charles-Édouard.

Warren partit enfin pour le Port-Louis, où l'attendait, comme on va le voir, une désillusion qu'il s'empressa de confier à M. de Maurepas, Ministre de la marine.

« Port-Louis, 15 août 1746.

« En conséquence des ordres que le roi m'a donnés d'être ici le 12, j'y suis arrivé ledit jour. Je comptais y trouver vos dernières instructions et deux frégates pour me mener à ma destination ; mais j'ai le regret de me trouver encore privé de l'un et de l'autre.

» Il n'y a ici que la seule frégate *Dursley-Galley*, de 24 canons, que M. de Ravenel fera partir après-demain pour aller croiser sur la côte, à moins que vos ordres, dans l'intervalle, ne l'arrêtent.

» J'ose vous rappeler, Monsieur, combien la chose presse et de quelle conséquence est que je parte bientôt.

» Si vous me destinez *la Sirène*, qui est à Brest, ou quelque autre frégate de force sur la côte, je m'y rendrai avec grand plaisir. J'espère que vous voudrez bien ordonner qu'on remette aux capitaines des journaux et des cartes d'Écosse, et qu'on demande à Nantes quelques personnes qui aient servi sur le *Mars* et la *Bellone*, si l'on n'a pas de pilote.

» J'ai l'honneur etc. »

Il y avait eu malentendu ou plutôt surcroît de précautions de la part du Cabinet de Versailles. En effet, une lettre datée du 6 août, du Ministre de la marine, et adressée à Warren avait été envoyée à M. Butler, à Saint-Malo, pour qu'il la fit parvenir au destinataire. L'inquiétude de Warren ne fut donc pas de longue durée, car il reçut la lettre suivante de M. Butler, avec la dépêche du Ministre

qui l'informait des nouvelles dispositions prises par la Cour.

« Saint-Malo, 12 août 1746.

» Ci-inclus, vous recevrez la lettre du Ministre qui vous informe de ses instructions. Je pense qu'il sera nécessaire à vous et à M. O'Beirne d'être à Saint-Servan le 20 de ce mois, et que vous ferez bien de déguiser vos noms, et de dire que vous êtes des marchands flamands ayant l'intention d'acheter quelques cargaisons provenant de prises. Vous ferez bien, pareillement, de loger à l'auberge du *Pélican*, vis à vis les Capucins. Je me rendrai à leur chapelle le même jour, dans l'après-midi. Vous me reconnaîtrez à mon costurtie qui consistera en un pardessus rouge avec un gilet jaune, brodé d'argent, un grand chapeau avec un galon d'or et des bas blancs. A la suite d'un moment d'entrevue, nous prendrons nos mesures pour nos façons d'agir ultérieures. Je donne un autre rendez-vous aux deux autres gentilshommes (1), parce qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour de semblables affaires, qui sont fort sujettes à manquer si elles sont connues du public. J'espère que toutes les choses répondront à vos désirs, et suis très heureux que cette occasion me procure l'honneur de faire votre connaissance (2). Je suis, etc.

» BUTLER, de Saint-Malo » (3).

La dépêche du Ministre était ainsi conçue :

« *A M. Warren, colonel à la suite du régiment Irlandais de Rothe, au Port-Louis.*

« A Versailles, le 6 août 1746.

(1)MM. Shéridan et Lynch.

(2)Traduction.

(3)M. Butler était le beau-frère de M. Walsh de Nantes.

» La frégate sur laquelle vous devez vous embarquer, Monsieur, sera au cap Fréhel lorsque M. Butler de S.-Malo, à qui j'adresse cette lettre, vous la fera remettre. Comme il est important de cacher autant qu'il sera possible votre marche et votre embarquement, je ne doute pas que vous ne vous serviez des moyens nécessaires pour cela. Mais M. Butler étant à portée de vous en indiquer, je suis persuadé que vous ne trouverez point de difficulté à vous conformer à ce qu'il vous mandera à cet égard. Vous trouverez à bord de la frégate les mémoires et instructions qui vous seront nécessaires.

» Je suis, Monsieur, etc. »

MAUREPAS. »

Warren était au comble de la joie. Ses vœux les plus chers se réalisaient. Il informa de suite M. Walsh de son prochain départ et en reçut aussitôt une lettre de félicitations et de recommandations.

« Je suis bien charmé, mon cher Warren, que vous soyez : satisfait et que ce soit Butler qui se mêle de l'affaire, elle n'en sera que mieux.

» Revenez, s'il vous est possible par le canal de Bristol; vous serez plus à portée d'entrer à Brest. Au reste les vents vous doivent gouverner plus que toute autre chose.....

» WALSH. »

Cependant, Warren, avec la plus grande activité, continuait ses préparatifs de départ, mais toujours dans le plus grand secret, en prenant de minutieuses précautions pour ne pas être reconnu et pour que ses allées et venues ne donnassent pas l'éveil. Il avait aussi bien soin de tenir au courant de toutes ses démarches M. O'Brien, le chargé d'affaires de Jacques III près le Cabinet de Versailles. Le 22 août, il lui écrivait de Saint-Servan :

« Vous aurez vu par ma lettre du 17, de Port-Louis, que je venais de recevoir là, l'ordre de M. de Maurepas pour me rendre dans ce voisinage. Je m'y suis conformé avec grand plaisir. Je suis

descendu à un petit cabaret ici, à Saint-Servan, vis-à-vis de Saint-Malo, en qualité de négociant flamand, sous le nom de M. Van Merxem. M. Butler s'est rendu à l'endroit indiqué entre nous. J'ai eu deux heures de conférence avec lui, dans lesquelles nous avons arrangé nos opérations ; mais, comme il attend encore les derniers ordres du Ministre et que les vaisseaux ne seront rendus dans la baie d'où nous devons partir que dans trois ou quatre jours, ce sera sûrement la fin de la semaine avant que nous puissions mettre à la voile, et, encore, il faut que le vent et le temps aussi le permettent. C'est pourquoi je vais me tirer d'ici pour m'en aller à Lamballe (sous prétexte que je vais à Brest acheter des marchandises d'épices) et y attendre le moment du départ, parce que la rade d'où nous devons partir n'en est éloignée que de trois petites lieues. Je ferai semblant, cette après-midi, en y arrivant, d'avoir une attaque de goutte au pied, afin qu'on ne puisse se douter de rien; ni se formaliser de notre séjour dans ce trou.

» Les frégates paraissent être fins voiliers et seront bien armées. Elles sont de 30 et 36 canons. Je ne sais pas encore sur laquelle je m'embarquerai. Je suis bien impatient d'arriver à ce moment-là, d'autant plus que j'ai grande confiance, s'il plaît à Dieu, que je réussirai. Chaque jour me paraît un mois.

» Si vous aviez, Monsieur, quelque chose à me mander, vous n'avez qu'à m'écrire, adressant à *M. Van Merxem, négociant flamand de passage à Lamballe, en Bretagne*, sans la signer.....

» Lynch et Shéridan sont à Jugon. Nous nous joindrons tous à Matignon le jour du départ.....

» Bien des respects à Madame O'Brien, sans m'oublier auprès du petit Roi (1) et de M. d'Alais.

» J'ai l'honneur, etc. »

(1) Le jeune O'Brien. Les O'Brien prétendaient descendre des anciens rois d'Irlande.

Le 26 août, M. Butler écrivait de nouveau à Warren :

« A Monsieur Van Merxem, négociant, logé à la maison qui tient la poste à Lamballe.

» Saint-Malo, le 26 août 1746.

» MONSIEUR,

» Je suis contrarié d'être si longtemps sans avoir l'honneur de vous revoir, mais j'espère, sous peu, avoir ce plaisir. Tout va selon vos désirs, et les précautions nécessaires ont été prises pour la réussite. Je vous prie de vouloir bien vous trouver à Matignon dimanche prochain, au soir, à huit ou neuf heures, dans une auberge à main droite quand vous allez à ce bourg, et vous prie d'éviter les personnes de connaissance que vous pourriez rencontrer jusqu'à ce que j'aie l'honneur de vous voir ou de vous écrire, ce qui aura lieu le jour de votre arrivée, si c'est possible et commode (1).....

» BUTLER, de Saint-Malo. »

Ces lettres se croisaient avec les derniers ordres du comte d'Argenson, le ministre de la guerre, qui, le 20 août, écrivait :

« A Monsieur Richard Warren, colonel à la suite du régiment de Rothe : chez M. Butler à Saint-Malo.

» A Versailles, le 20 août 1746.

» Je vous ai prévenu, Monsieur, des intentions du Roi en vous remettant l'ordre de Sa Majesté, du 29 juillet dernier, par lequel elle vous a enjoint de vous rendre au Port-Louis. Elle me charge aujourd'hui de vous marquer qu'elle vous ordonne de vous embarquer sur une des deux frégates qu'elle a fait préparer pour passer en Écosse, et y exécuter tout ce que vous croirez devoir entreprendre pour la réussite de son projet, et qu'elle vous autorise

¹ Traduction.

à requérir tous les officiers étant à son service, on à celui des princes ses alliés, d'y concourir en ce qui pourra dépendre d'eux.

» Je suis, etc.

» D'ARGENSON. »

Le soin avec lequel MM. de Maurepas et d'Argenson évitent, dans leurs dépêches, de préciser la mission confiée à Warren est à remarquer. Il était certainement indispensable, pour tous les intéressés, de prendre des précautions afin que l'expédition projetée ne fut pas ébruitée; mais, encore une fois, le Cabinet de Versailles voulait surtout que le concours *in extremis*, que la France prêtait au Prince, restât ignoré des chancelleries étrangères. N'est-ce pas à ce côté mystérieux du retour de Charles-Édouard en France qu'il faut attribuer le silence qui se fit autour du nom de Warren, quoiqu'il eut, comme on va le voir, très habilement mené à bien l'entreprise dont le roi de France l'avait chargé.

Tout étant ainsi réglé, Warren n'avait plus qu'à partir. Le 31 août 1746, la flottille mettait à la voile. Voici, écrite par lui, la relation de son voyage.

IV.

JOURNAL DE MON VOYAGE EN ÉCOSSE ET DE MON RETOUR EN FRANCE AVEC SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE DE GALLES.

« Je suivis le roi, à son retour de Flandre, jusqu'à Versailles, dans l'espoir d'obtenir enfin de S. M. les navires nécessaires pour aller à la recherche du prince Edouard. A la suite d'une conférence longue et secrète, les Ministres me firent savoir que quatre frégates seraient destinées à cette expédition, dont deux iraient de Port-Louis à la côte Ouest de l'Écosse, tandis que deux autres, partant de Morlaix, gagneraient la côte Est.

» Dans cet état de choses, je partis de Paris le 6 août pour Port-

Louis, avec M. O'Beirne, lieutenant au régiment Irlandais au service de l'Espagne. Le jour suivant, M. Shéridan, accompagné du capitaine Lynch, partait de son côté pour Morlaix. Les uns et les autres, nous arrivâmes, sans encombre, le 12, à nos ports respectifs. Mais, notre surprise fut grande de ne trouver, à notre arrivée, ni ordres, ni vaisseaux. J'en réfèrai immédiatement au Ministre (1), et le 16 nous avions les lettres de M. de Maurepas (2), nous informant que M. Butler, de Saint-Malo, avait reçu de lui les ordres nécessaires pour l'exécution de notre voyage. M. Butler écrivit, en effet, à MM. Lynch et Shéridan de se rendre de Morlaix à un village nommé Jugon, peu éloigné de Saint-Malo : d'autre part, il me donnait rendez-vous, avec le lieutenant O'Beirne, à l'église des Capucins de Saint-Servan, nous dépeignant les vêtements qu'il porterait, afin que nous puissions facilement le reconnaître (3). Le 20, on se rencontra, en effet, dans les conditions souhaitées. M. Butler nous ayant informés que les vaisseaux mis à notre disposition ne pourraient être prêts avant huit jours, nous convînmes, afin de prévenir les soupçons, d'aller à Lamballe et de nous y faire passer pour des marchands flamands se rendant à Brest, dans le but d'acheter des marchandises provenant de prises. Pour expliquer notre séjour prolongé à Lamballe, je prétextai une attaque subite de goutte. J'enveloppai, en conséquence, une de mes jambes et feignis d'être souffrant et boiteux.

» Le 28, M. Butler nous écrivit que tout était prêt, et nous donna rendez-vous à Matignon (4) où nous nous transportâmes tous les quatre. Nous apprîmes alors que nous n'aurions que deux

(1) Lettre de Warren, page 175.

(2) Dépêche de M. de Maurepas, page 176.

(3) Lettre de M. Butler, page 176.

(4) Lettre de M. Butler, page 178.

frégates (1), et M. Butler nous dit que ce que nous avons de mieux à faire, c'était de voyager de conserve, en côtoyant d'abord l'Irlande et, de là, d'atteindre la côte Ouest de l'Écosse.

» En conséquence, nous nous embarquâmes, le 31 août 1746, au cap Fréhel, moi et le lieutenant O'Beirne sur la frégate *L'Heureux*, de 36 canons, capitaine Tréhouard de Beaulieu, et sur le *Prince de Conti*, de 24 canons, capitaine Marion de Fresne, montèrent M. Shéridan et le capitaine Lynch.

» On mit à la voile le soir même, par une belle brise et un beau temps. Nous fûmes chassés pendant trois ou quatre jours par des navires de guerre anglais qui nous obligèrent trois ou quatre fois aussi à changer notre route à la nuit et, une fois entre autres, à jeter l'ancre dans la baie de Morlaix. Quelques jours avant d'arriver en vue des îles d'Écosse, une très grosse mer et de forts coups de vent nous obligèrent à naviguer avec une voile d'avant seulement et trois ris dans la voile de hune.

» Le 15 septembre, le temps devint beau avec bonne brise, et à neuf heures on aperçût le cap Bara. Nous longeâmes les îles jusqu'au soir, mais craignant d'être surpris pendant l'obscurité par un coup de vent, on jeta l'ancre, dans une sorte de baie qui nous était inconnue, à 25 brasses d'eau, dans l'île de South-West. Immédiatement nos canots montés par quinze hommes armés, fournis par chaque frégate, furent mis dehors et envoyés à terre pour aller aux informations. Mais, comme il était tard et qu'après des incursions de près de deux milles, nous n'avions découvert homme, bête ni cottage, on revint à bord où, d'un commun accord, il fut décidé que le lendemain matin, M. Shéridan et moi nous aborderions au rivage avec trente hommes d'escorte pour prendre des renseignements. Nous espérions rencontrer quelques officiers ayant servi dans l'armée du Prince. En conséquence, remontant un

¹ C'étaient simplement des navires de commerce armés en guerre.

bras de mer situé en face de nos vaisseaux et, à environ un mille du rivage, nous découvrîmes le cottage du berger de Clanranald. Pour me déguiser, j'avais pris un uniforme anglais, afin de passer pour un capitaine de vaisseau de guerre, et ma frégate avait arboré les couleurs et les flammes anglaises.

» Le berger nous dit que le précepteur de Clanranald et tous les membres de la famille avaient été mis en prison, à l'exception des deux jeunes filles qui étaient encore à Kilbred. Nous le priâmes de nous y conduire, mais à peine étions-nous en route que nous rencontrâmes deux enfants descendant une colline. Les ayant interrogés, ils nous dirent qu'ils venaient de Kilbred. Comme ils étaient plus capables de marcher que le vieux berger, après l'avoir remercié, nous les prîmes pour guides.

» Nous n'avions pas fait la moitié du chemin que les enfants nous informèrent qu'il y avait trois compagnies indépendantes dispersées dans l'île. Il fallait donc être sur nos gardes; mais, reconnaissant que Kilbred était le seul endroit où nous pourrions obtenir des nouvelles du Prince, nous résolûmes de pousser en avant, sachant que nos volontaires étaient de solides gaillards sur lesquels on pouvait sûrement compter.

» Au moment où nous approchions de Kilbred, les enfants nous prévinrent qu'il y avait là quelques officiers anglais. Sur ce propos, craignant qu'ils n'eussent le dessein de nous faire tomber dans une embuscade, nous leur déclarâmes que s'ils nous trompaient nous les tuerions avant qu'aucun mal ne put nous atteindre, et qu'au contraire, s'ils ne nous trahissaient pas, ils seraient récompensés.

» En arrivant à l'entrée du village, ayant derrière nous nos volontaires marchant en bon ordre, nous aperçûmes dans la cour du château trois soldais anglais, le mousquet à la main. Il fut convenu que j'irais leur donner le change, pendant que M. Shéridan, sous prétexte de demander à boire, entrerait dans le château et se

renseignerait près des deux jeunes filles après leur avoir fait connaître qui nous étions.

» J'appelai donc, en élégant anglais, un des officiers, lui donnant ordre, s'il était commandant, de procurer immédiatement, pour le service de mes vaisseaux, une douzaine de têtes de bétail et une vingtaine de moutons. Il parut hésiter et me posa différentes questions. Je lui racontai que mon navire s'appelait le « *Marymaid* » et l'autre « le *Lion* », que je me nommais Hammon, que nous revenions de Terre-Neuve et allions à Portsmouth, notre port d'attache. A l'objection qu'il me fit qu'on ne pourrait pas se procurer si facilement du bétail, je lui répondis de prendre celui des rebelles et de nous le donner. Alors il me dit qu'on ne leur en avait pas laissé et sembla tirer vanité de la manière rigoureuse dont ils avaient été traités. Comme conclusion, il ajouta qu'il avait envoyé trois estafettes au commandant de l'île, officier ayant longtemps servi dans les régiments Écossais en Hollande, qui devait être informé de tout ce qui se passait et ne tarderait pas à arriver.

» Pendant cet entretien, nos volontaires se tenaient toujours à une certaine distance afin de ne pas être reconnus du château. De son côté, M. Shéridan avait obtenu des jeunes filles les renseignements qu'il désirait. Elles lui avaient assuré que le Prince ne se trouvait dans aucune des îles de l'Ouest, et qu'il était certainement sur le continent. Mais où? — C'est ce qu'elles ne pouvaient dire.

» Nous nous séparâmes alors des officiers, leur disant que nos vaisseaux ne se trouvant pas sur un bon fond d'ancrage, nous allions prendre un peu le large et que, pendant ce temps, ils auraient à se procurer le bétail et à nous le faire conduire au rivage où nos chaloupes viendraient le chercher avec l'argent pour le payer.

» En revenant, on put abrégé la route d'environ deux milles, grâce à la basse mer, mais toutefois en traversant un peu d'eau.

Aussitôt après notre départ, les troupes ennemies se mirent en mouvement. Mais, comme nous l'avons appris plus tard, elles battirent précipitamment en retraite vers l'intérieur de l'île, sur le faux rapport que j'avais fait faire à un paysan par un de nos volontaires nommé de Valois, que nous étions des vaisseaux de guerre de 40 canons, avec mille hommes d'infanterie à bord, et que nous avions placé quatre-vingt-dix hommes en embuscade sur une éminence, avec ordre de surprendre les troupes qui se trouvaient dans l'île.

» Pendant notre voyage pour rejoindre nos navires, l'officier à qui j'avais parlé, escorté d'un de ses hommes, nous suivit, sous le fallacieux prétexte de nous conduire à nos embarcations, mais en réalité dans l'espoir d'être rejoint, pendant le trajet, par le reste de sa troupe qui se porterait à notre rencontre.

» En avançant, nous arrê tâmes dans la route un passant que M. Shéridan interrogea pendant que je continuais à marcher avec l'officier. Il déclara que, bien que tailleur de son état, il avait été un de ceux qui avaient conduit, à la rame, le Prince sur le continent.

» Arrivés près de nos embarcations, changeant d'attitude vis-à-vis de l'officier et de l'homme qui l'accompagnait, nous leur déclarâmes qu'ils étaient nos prisonniers. Ils furent donc aussitôt désarmés et transportés à bord. En notre absence, on avait appris que l'endroit où nos vaisseaux étaient ancrés s'appelait la baie Harstera, lieu peu sûr, où ils auraient pu être perdus. Aussi, le lendemain matin, ayant reconnu à l'aide de nos embarcations, un bras de mer du côté opposé, appelé baie Beeosdale, il fut décidé qu'on y conduirait les vaisseaux. C'était une excellente place d'ancrage.

» Aussitôt à bord, on fit boire l'officier qui, laissant sa raison au fond des verres, nous apprit tout ce qu'il savait. Nous ne manquâmes pas de faire notre profit de ses révélations.

» De son côté, le tailleur nous proposa de se rendre à terre pour chercher un jeune homme qui avait été longtemps batelier du Prince et nous servirait de pilote jusqu'à Loughnonova, où l'on nous procurerait certainement des renseignements sur son Altesse Royale. Il fut immédiatement descendu au rivage. Après avoir voyagé toute la nuit, il trouva le pilote qu'il cherchait et, au point du jour, revint avec lui à nos vaisseaux.

» Aussitôt qu'ils furent à bord, ayant levé nos ancres, nous mîmes à la voile pour Loughnonova où nous arrivions le soir même, après avoir eu une grosse mer, mais un vent favorable. Dans la baie se trouvait à l'ancre un navire anglais d'assez faible tonnage, sur lequel le capitaine du vaisseau que je montais fit tirer un coup de canon à blanc, en arborant les couleurs anglaises. C'était un signal pour l'obliger à envoyer son canot à bord. Mais l'état de la mer ne lui permit pas d'exécuter cet ordre. Alors notre chaloupe fut envoyée avec douze hommes armés à une petite île située non loin du navire, afin de le reconnaître. Voyant qu'il n'avait aucun moyen de défense, les nôtres s'en rendirent maîtres et emmenèrent à notre bord le négociant, le capitaine et l'équipage. Ils étaient de Glasgow où je me souvenais avoir vu le négociant lors de mon retour d'Angleterre. L'ayant appelé à l'écart, je lui demandai quelles nouvelles il pouvait nous donner. Il me dit qu'il ne savait rien au sujet du Prince, mais que quelques officiers de notre armée, entre autres, Angus Macdonald et ses fils, ainsi que Glennalodin, étaient cachés dans la montagne.

» Le capitaine Lynch et le lieutenant O'Beyrne se rendirent donc à terre avec une escorte convenable afin de se procurer de nouvelles indications ; mais ils s'aperçurent immédiatement que les gens du pays, presque tous Jacobites, se méfiaient de nous à cause de nos drapeaux anglais et aussi du coup de canon que nous avions tiré, qui nous faisaient prendre pour des vaisseaux de Georges II.

De plus, comme ces deux officiers n'avaient jamais vu le Prince et que ni l'un ni l'autre n'avait servi dans notre armée, les habitants éprouvaient de la répugnance à leur donner des renseignements, et leur disaient même, en insistant pour voir quelque personnage connu d'eux, qu'ils n'avaient pas confiance dans leurs lettres de crédit.

» Voyant cela, le capitaine Lynch retourna à bord de sa frégate et engagea M. Shéridan, qui tout dernièrement encore avait résidé en cet endroit, à se rendre à terre.

» Dès qu'ils le virent, tous les habitants étant bien persuadés alors que nous étions des amis, firent prévenir Glennalodin qui parut bientôt, et dit à Shéridan qu'il allait partir à la recherche du Prince et ferait en sorte de l'avertir, de façon à ce qu'il pût être avec nous dans quatre ou cinq jours. Craignant que le fait de sa rencontre avec nos officiers n'éveillât des soupçons et n'occasionnât la découverte du projet, Glennalodin les pria de vouloir bien retourner à leur bord, de nouveau. C'est ce qu'ils firent le surlendemain. Trois jours après, Glennalodin revint nous dire qu'il n'avait pas trouvé le Prince où il l'avait cherché, car il s'était rendu à Ranagh, à quatre journées de marche dans les terres ; qu'en conséquence, il se passerait au moins huit jours avant que nous ayons chance de le voir. Il ajouta qu'il avait rencontré le fils de Clune, que le Prince avait laissé derrière lui en observation afin de signaler tout navire venant de France, et qu'il l'avait dépêché à son Altesse Royale pour annoncer notre présence et lui faire connaître l'endroit où nous l'attendions.

» La nouvelle de ce retard nous consterna. Nous craignons, en effet, que des troupes ne vinssent du fort Augustus pour intercepter la marche du Prince vers la côte, ou que nous ne fussions nous-mêmes attaqués par des vaisseaux de guerre dans notre station, n'étant pas certains qu'il n'y en eût pas quelques-uns dans la baie de

Tobormorry, dans l'île de Mull et à Loughbreyn sur le continent où, nous avait-on dit, ils devaient se réunir.

» Néanmoins, étant fermement résolu à rester dans ces parages, on tint conseil et il fut décidé que le meilleur parti à prendre, pour dépister les ennemis, serait de faire semblant, la nuit suivante, de prendre le Prince à bord, près d'une pointe de rocher, et alors de se diriger vers l'île de Canna où nous jeterions l'ancre pendant trois ou quatre jours. Grâce à cet artifice, nous pouvions espérer que si l'on avait commandé à des troupes de se diriger vers la côte pour arrêter le Prince, elles retourneraient à leurs quartiers dès qu'elles entendraient dire que nous étions partis, emmenant Son Altesse ; que, de même, les navires de guerre penseraient qu'il était trop tard pour courir à notre recherche.

» Le lendemain soir, nous nous rendîmes donc tous à terre, eu répandant le bruit que nous avions la certitude que le Prince arriverait pendant la nuit. Pour donner plus d'illusion, on prit à bord le frère de Glennalodin, le faisant passer pour Charles-Edouard, et le lendemain on fit voile dans la direction de la France.

» Le vent ayant changé, nous tournâmes à la nuit au même ancrage, mais toujours en ayant l'air de ne différer notre départ que parce que nous attendions un vent favorable. On continua la même manœuvre pendant trois ou quatre jours.

» Alors que nous étions ainsi en panne, le jeune fils de Clanranald, qui s'était caché dans l'île d'Egg, vint au continent et se présenta à bord de la frégate « *Le Prince de Conti* ». Le même jour, Barristal et son fils étaient au rivage arrivant de l'intérieur du pays, et montèrent sur le même navire. Quel était l'intention de Barristal ? Lui seul le savait bien. Au moment où j'allais voir Clanranald sur *le Conti*, j'aperçus Barristal se préparant à retourner à terre sous prétexte de régler quelques affaires de famille avant de partir avec nous. Je fis aussitôt connaître à M. Shéridan que je

n'étais pas d'avis de le laisser ainsi quitter le bord, parce que je me souvenais avoir lu dans un journal, avant de quitter la France, que Barristal s'était engagé à trahir le Prince. Je fis immédiatement la même confidence à Clanranald qui la reporta au fils de Scott. Ce gentilhomme proposa d'accompagner Barristal, gageant sa vie qu'il ne le quitterait pas un seul instant, et se portant garant de son retour à bord le jour suivant. Il remplit exactement sa mission comme il l'avait promis. Néanmoins, je donnai l'ordre formel d'empêcher dorénavant toute personne de l'un ou de l'autre vaisseau d'aller à terre.

» Le lendemain, nous invitâmes Barristal à dîner à bord de notre vaisseau et, dans l'après-midi, je le conduisis dans la chambre basse pour bien lui montrer que le Prince n'était pas à bord, comme le prétendaient les rapports qu'on avait faits à ce sujet. Il m'assura que son intention n'avait jamais été de toucher à la personne du Prince; que ce qu'il avait pu dire ou promettre n'avait eu d'autre but que de sauver, sa vie et sa fortune.

» Pendant notre séjour prolongé dans la baie, on fit de l'eau fraîche et on acheta quelques bestiaux pour ravitailler les vaisseaux.

» Enfin, arriva le jour si longtemps désiré! Le Prince n'était plus loin de nous. MM. Shéridan et O'Beyrne se rendirent à terre le matin. Je préparai tout ce qui était nécessaire pour recevoir Son Altesse à bord de notre frégate « *L'Heureux* ». Assez tard dans la soirée, ayant été informé que le Prince se rapprochait, j'allai à terre avec le capitaine Lynch. Après avoir fait environ deux petits milles, j'eus l'inexprimable joie de rencontrer Son Altesse Royale accompagnée du D^r Cammeron, de MM. Loughgeary, John Roy Stuard; de M. de Lansay, un français, et environ de huit gentilshommes des hautes terres. Loughkeil, à cause de sa claudication provenant de la blessure qu'il avait reçue, ne pouvait marcher aussi vite que les autres, mais il suivait à trois milles de

distance.

» Nos embarcations conduisirent Son Altesse et les gentils-hommes qui l'accompagnaient à bord de notre frégate « *l'Heureux*, » C'était le 30 de septembre ! Au rivage, le canot du « *Prince de Conti* » fut réservé afin d'attendre Loughkeil et embarquer MM. Shéridan et O'Beyrne qui avaient suivi une fausse route pour aller au-devant du Prince, mais ne devaient se trouver qu'à une petite distance. Dès que Loughkeil et ces deux messieurs furent arrivés, ils se dirigèrent également vers notre bord. Après souper, on fit les préparatifs de départ. Pendant ce temps, le vent ayant tourné de l'Ouest à l'Est nous devint complètement favorable. Nous levâmes donc en même temps nos ancres et nos voiles le samedi, 1^{er} octobre, à trois heures du matin, et, avant la nuit, nous voguions en plein Océan, ayant dépassé sans encombre les îles de l'Ouest ainsi, que les rochers de l'Écosse. Après une très belle traversée, troublée seulement par quelques coups de mer, le 10 octobre, à deux heures de l'après-midi, nous abordions à Roscoff, en Basse-Bretagne, où nous prîmes des chevaux de poste pour nous rendre à Morlaix, d'où Son Altesse royale me dépêcha à la Cour.

» Avant de terminer ce récit, je tiens à constater la marque visible de la continuité des bienfaits de la Providence envers Son Altesse Royale.

» A quatre heures du matin, le jour de notre débarquement, le vent était on ne peut plus favorable pour nous rendre à Brest, port que nous avions d'abord choisi pour aborder, et le capitaine nous assurait que nous y serions à sept heures. Mais, une heure plus tard, le vent changea,, bout pour bout, nous chassant de la côte et s'opposant complètement à notre entrée à Brest. S'approchant alors de la terre aussi près que possible, à midi environ, nous eûmes la bonne fortune d'atteindre Roscoff et d'y débarquer à deux heures

de l'après-midi. Or, les premières nouvelles que nous y reçûmes nous firent connaître que sept navires de guerre anglais étaient devant le port de Brest pour le bloquer; de sorte que, si le vent n'avait pas changé, nous tombions au milieu d'une flotte ennemie, et si nous étions arrivés un jour plus tôt, nous rencontrions sur notre route deux vaisseaux anglais, l'un de 50 et l'autre de 60 canons (1). »

V.

Combien dut être vive la joie de Charles-Édouard et de Warren, en mettant le pied sur la terre hospitalière de France! Plus on a couru de dangers, plus on apprécie le bonheur d'y avoir échappé. Le Prince était jeune et pouvait encore compter sur l'avenir. Quant à Warren, son zèle et son dévouement pour les Stuarts venaient de s'affirmer une fois de plus.

Aussitôt débarqué, Charles-Édouard avec sa suite se dirigea vers la ville de Morlaix. Là, il chargea Warren de se rendre en toute hâte à la Cour de France pour annoncer son arrivée. Lui-même ne devait pas tarder à le suivre.

Dès que la nouvelle du débarquement se répandit sur la côte, des gentilshommes bretons vinrent se mettre à la disposition du Prince (2) et lui fournirent, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnaient, tout ce

(1) Traduction.

(2) De ce nombre était le Comte du Dresnay que le Prince avait rencontré au moment de son débarquement, et qu'il avait chargé de commissions pour les capitaines de l'*Heureux* et du *Prince de Conti* laissés à Roscoff, ainsi que le prouve la lettre suivante adressée à Warren :

« Monsieur, dans l'instant que S. A. R. partit de Morlaix, je me rendis, sans perdre un moment, pour exécuter les ordres qu'Elle m'avait fait l'honneur de me donner, mais je trouvai les deux frégates parties.

qui pouvait leur être nécessaire. Peu de jours après, plusieurs de ses distingués partisans, tant d'Écosse que de France, se portèrent à sa rencontre avant son arrivée à Paris. Enfin, le Roi le reçut cordialement, lui faisant même entrevoir des jours meilleurs ; chacun, à la cour, voulut le féliciter; et le peuple même, par son empressement à le voir, lui prouva qu'il était le bienvenu en France.

Pendant la traversée, le Prince, à diverses reprises, avait raconté ses aventures depuis Culloden jusqu'au jour de sa délivrance; et une lettre très intéressante écrite par Warren au marquis de l'Hospital, ambassadeur près du Roi des Deux-Siciles, pour lui faire connaître les incidents de son voyage et ses résultats, donne un aperçu des récits de Charles-Édouard.

» MONSIEUR,

» J'ai eu l'honneur de vous marquer mon départ pour l'Écosse et j'aurais eu celui de vous annoncer mon retour plus tôt, sans une maladie violente qu'il m'a fallu essayer et qui a été la suite d'une chute de cheval (1) que j'ai faite à mon retour avant que d'arriver à

Elles avaient appareillé avant le jour, d'un vent frais et bon pour la route qu'elles avaient à tenir et qui dut les rendre dans la journée, de bonne heure, à Saint-Malo.

DU DRESNAY.

» A Saint-Paul-de-Léon, en Basse-Bretagne, le 14 octobre 1746. »

(1) C'était en réalité un accident d'une autre nature. Voici, en effet, ce qu'écrivait Warren à M. Butler, quelques temps après.

Paris, 31 octobre 1746.

» Vous m'accusez peut-être, Monsieur, dans ce moment, de paresse et vous avez tort. Il y a huit jours que je garde le lit et je dois le garder encore huit autres, pour une tumeur sous le nombril, causée par deux coups de pommeau de selle que je reçus, monté sur un cheval rétif, avant que d'arriver à Rennes, où je trouvai heureusement une chaise. Je

Rennes.....

» Votre excellence peut bien juger quelle a été ma joie quand j'ai vu le Prince sur la terre de France. De Morlaix S. A. R. me dépêcha au Roi.

» Sa Majesté me donna une audience d'une heure et demie, m'ordonnant d'entrer dans les plus grands détails, tant de mon voyage que de ce que je pouvais savoir des aventures du Prince depuis la bataille de Culloden, et me disant qu'il me donnait tout le temps que je voulais pour narrer. Comme le Prince nous avait conté à bord tout ce qui lui était arrivé depuis cette époque, je racontai le tout de mon mieux. Quand je lui représentai ce Prince caché dans les cavernes, errant de roc en roc, manquant souvent du nécessaire, exposé aux injures du temps, reconnu par des scélérats avides de gagner les trente mille livres sterling promises ; obligé, dans la dernière extrémité de se rendre deux fois, une fois à un des ennemis, l'autre a quatre personnes inconnues, mais, respecté, secouru et mis en lieu de sûreté par ces hommes qui furent frappés de respect et de la plus grande vénération pour ce héros ; quand je dis, Monsieur, que je développai au Roi toute cette triste scène, je vis le meilleur aussi bien que le plus grand des rois touché, pénétré

négligeai cet accident, je n'avais pas le temps d'être malade. Il fallait porter au Roi la nouvelle de l'arrivée du Prince qui m'avait expédié pour cela de Morlaix, rendre compte à S. M. de mon voyage, voir à plusieurs reprises les Ministres, pour négocier avec eux ce qui concernait la réception de S. A. R. Aller de Fontainebleau à Clichy rendre compte au Prince de ma mission, le suivre à Fontainebleau, tout cela m'a tellement occupé que je n'ai pas eu le moment de vous écrire, encore moins quand il a fallu succomber sous le mal qui m'accablait et quitter le Prince pour me mettre au lit où j'ai souffert tout ce que l'on peut souffrir d'un anthrax. Je souffre encore beaucoup, mais on me flatte que j'en guérirai sans essayer une opération, et je vous aime assez, mon cher Butler, pour prendre la plume et vous écrire au milieu des douleurs les plus vives !... »

au vif de l'infortune d'un Prince si digne d'un meilleur sort.

» Quand j'eus négocié avec le Ministre ce qui concernait sa réception, je me rendis à Paris où était arrivé le Prince et lui rendis compte de ma mission (1). De là, j'eus l'honneur de l'accompagner à Fontainebleau, où j'ai été témoin que l'on a fait tout ce qui était possible pour lui marquer qu'il était le bienvenu. Puis, je me suis rendu avec lui à Clichy, mais je n'ai pu y rester. Mon mal que je m'étais dissimulé empirait et je retournai à Paris. Je garde encore le lit, mais dès qu'il m'a été possible de prendre la plume pour rendre à votre Excellence ce que je lui dois, je l'ai fait avec plaisir. Elle peut être persuadée, qu'à bord, je n'ai pas oublié ce dont elle m'avait chargé. J'ai marqué, Monsieur, au Prince quel était votre zèle pour son service et combien vous auriez été charmé de le suivre et de lui prouver que vous étiez digne de l'honneur que vous aviez de lui appartenir. Il m'a répondu là-dessus tout ce que l'estime et la reconnaissance pouvaient lui inspirer.... »

L'ambassadeur ne pouvait laisser sans réponse une pareille communication, et, pour prouver qu'il en était vivement touché, il écrivait à Warren :

(1) Lettre de M. O'Brien à Warren :

» Fontainebleau. — Ce dimanche, à 11 heures du soir.

» Je vous ai attendu, Monsieur, jusqu'à ce moment. Si vous avez fini toutes vos affaires, je compte que vous partirez pour Paris tant le plus matin que vous le pourrez pour rendre compte à leurs AA. RR. de ce que vous avez fait. Je vous prie de leur dire que je serai à Paris demain à deux heures où j'attendrai leurs ordres chez moi, ayant aussi à leur rendre compte de quelques particularités dont les Ministres m'ont chargé. Il y en a un que je dois voir encore demain à 7 heures du matin, c'est ce qui fait que je ne pourrai pas arriver à Paris, aussitôt .que vous, supposant toujours que vos affaires ont été toutes terminées ce soir.

» O'Brien. »

Charles-Édouard et le duc d'York.

« Naples, 19 décembre 1746.

» J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19 du mois dernier. Si j'avais su où vous adresser mes lettres, je vous aurais prévenu dès l'instant que j'appris que vous aviez rendu S. A. R. en France.

» Les actions héroïques de ce grand Prince auront infailliblement leur effet, et nous ne sommes peut-être pas éloignés du moment où S. A. R. aura encore besoin de vos bons services. J'ai lu au Roi des Deux-Siciles le détail des malheurs de notre grand Prince, et il en a été aussi attendri que le Roi de France ; et, quelqu'éloigné que je sois du Cabinet de S. M., je suis certain qu'elle est occupée de S. A. R....

» Je vous rends grâce d'avoir bien voulu être l'interprète des mouvements de mon cœur pour S. A. R., et je vous assure que vous pouviez en répondre comme des vôtres. Je l'aime, je l'admire autant que je le respecte. Vous ne pouvez, Monsieur, me faire un plus grand plaisir que celui de me mander quelquefois des nouvelles de notre Prince et des espérances que nous pouvons conserver. Si vous voyez parfois M^{me} la duchesse de Salas, assurez-la, je vous prie, de mes respects, et, qu'en quelque lieu du monde que ma destinée me relègue, que je suis et serai toujours son chevalier et son zélé serviteur. C'est chez elle que j'ai eu l'honneur de vous connaître, et c'est une obligation de plus pour moi de vous être attaché et de vous prier de recevoir les sincères assurances du désir que j'aurai toujours de mériter votre amitié, et de vous convaincre du très parfait attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» L'HOSPITAL. »

En France, les Jacobites, qui avaient été un moment très inquiets du sort réservé au Prétendant, apprirent avec joie sa

délivrance, et c'était partout un concert d'éloges à l'égard de Warren qui l'avait ramené sain et sauf.

« Il est donc bien vrai, mon cher Warren, écrivait l'armateur Walsh, l'ami des temps malheureux comme des temps heureux, que c'est vous qui nous rendez notre digne héros. C'est un coup de la fortune qui vous était réservé. Vous en êtes digne et je vous en fait mon compliment de toute mon âme..... Je serai toujours tout prêt lorsqu'il s'agira d'entreprendre les choses les plus hardies pour le service du Prince ; ne lui laissez donc pas ignorer mes sentiments puisqu'ils vous sont connus, c'est la grâce que je vous demande. »

« Bonjour, mon cher Monsieur, » marquait de son côté Guldiman, « je vous embrasse mille fois. Enfin, voilà le Prince sauvé, grâce à Dieu et à vous ! Je vais le mettre au pied de vingt lettres, surtout pour la Hollande et Londres. »

Le négociant Perville-Salles faisait aussi part, dans un style dithyrambique, des différentes impressions qu'il éprouvait.

« Dunkerque, 17 octobre 1746,

» L'heureux succès de l'entreprise dans laquelle vous avez si bien réussi, vous donne les suffrages de tous les hommes de bien et annonce qu'un semblable bonheur vous était sans doute réservé. Quoi de plus noble, de plus beau et de plus magnanime que d'affronter un nombre d'éminents dangers, au travers d'une foule d'ennemis meurtriers, pour voler au secours d'une tête qui vous est chère et d'un jeune héros qui fait l'admiration de tout l'univers. Parmi les grands et glorieux événements dont nous avons reçu les nouvelles presque toutes ensemble, celle-ci, je vous assure, Monsieur, a augmenté notre joie. Au reçu de la lettre dont vous m'avez honoré, j'en ai fait part à MM. le comte d'Aunay, le chev^r Bart..... »

Tout aussi satisfait était l'aide-de-camp du Maréchal de Saxe,

Fitz-Gérald :

« Au camp de Tongres, le 18 octobre 1746.

» Si vous saviez, mon cher Dick, combien je vous aime, vous m'aimeriez comme on n'aime point, car je vous connais un excellent cœur. Vous ne sauriez concevoir quel part je prends à votre heureux retour, non seulement pour celui que vous nous avez ramené, mais pour vous-même. Que vous êtes heureux, mon cher Dick, profitez-en et ne négligez rien pour vous en faire un avantage réel.

» Il faut demander, crier, ne se point rebuter. Sans quoi vous n'aurez rien... »

Que l'ami Fitz-Gérald se rassure! Le cabinet de Versailles n'oublie pas les services rendus. Voilà d'abord le chef de l'expédition, Warren, doté par le roi d'une pension de douze cents livres. Mais, comme il est difficile de satisfaire tout le monde, les critiques vont commencer. On trouve généralement que la Cour de France s'est montrée peu généreuse envers le *sauveur* de Charles-Édouard.

« Paris, 7 novembre 1746.— Lundi au soir.

» MONSIEUR,

» J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une lettre de M. le comte d'Argenson, qui vous apprend que le roy vous a accordé 1200 livres de pension. S. A. R., qui en est informée, aurait bien désiré que ce fût davantage. C'est ce qu'elle m'a chargé de vous mander.

» J'ai l'honneur d'être...

» O'Brien. »

Après la lettre officielle, la note particulière :

« Paris, 9 novembre 1746. — Ce mercredi.

» Je ne vous fais pas mon compliment, mon cher Monsieur, des 1200 livres de pension que la cour vous a accordées. Je m'attendais à mieux, etc.

» O'Brien. »

Quant aux commandants des navires de l'expédition, MM. Marion de Fresne et Tréhouard de Beaulieu, qui sont nommés lieutenants des frégates du Roi, ils ne semblent guère satisfaits du grade qu'on leur a donné, à en juger par cette lettre de M. Butler adressée à Warren :

« Saint-Malo, le 28 octobre 1746.

» MONSIEUR,

» Je profite de l'occasion de vos deux capitaines pour vous remettre votre montre et votre relique de cheveux, car, j'ai peur qu'on ne vous reproche de n'avoir pas cette dernière sur vous. Ces Messieurs vous diront que le Roy les a honorés de deux brevets de lieutenants de frégates, et en même temps, que ce poste ne peut être compatible, d'une certaine façon, avec le service dans la marine marchande par les raisons qu'ils vous expliqueront; ils préféreraient obtenir, par l'entremise de notre cher Prince, deux brevets de capitaines au service de la compagnie des Indes. Son Éminence, Monsieur le Cardinal de Tencin, pourra avec facilité faire cette affaire, car c'est donner deux bons sujets à cette Compagnie et en même temps gratifier deux honnêtes gens qui ont eu le bonheur de contribuer à sauver un Prince qui doit être cher à toute l'Europe.

» Je suis persuadé, Monsieur, que vous y contribuerez en tout ce que vous pourrez, car cela regarde la grandeur de notre Prince et servira d'exemple à ceux qui le serviront dans la suite des temps..... »

Enfin, dans la distribution des récompenses, quelqu'un fut oublié. L'aumônier de la frégate qui avait ramené le Prince, était le

frère Joseph-Charles Janneaux, religieux cordelier. On ne peut lui reprocher la fierté, assurément légitime, qu'il éprouvait d'avoir fait partie de l'expédition, mais il était aussi un peu ambitieux et espérait profiter du hasard qui l'avait fait se rencontrer avec le Prince pour obtenir quelque distinction honorifique. A cet effet, dès le 27 octobre, le frère Janneaux écrit de Fougères à Warren :

« Je m'acquittai hier, Monsieur, d'un vœu secret que j'avais fait à bord pour la conservation du Prince et dis la sainte messe, en action de grâce, à une chapelle de cette ville, nommée Notre-Dame du Marais, qui est en très grande vénération dans le pays et dans les provinces voisines. J'ai été reçu, en ce pays, avec une joie égale à celle que les Malouins firent éclater à notre arrivée. On ne peut rien s'imaginer de plus touchant. La joie qui se mêlait à la douleur au récit des aventures du Prince, nous firent combler de bénédictions et envier notre bonheur de l'avoir heureusement débarqué. *Tous mes amis, d'avance, me préconisent comme évêque in partibus, ignorant les conventions faites entre nous. C'est un titre qui n'intéresserait personne, mais qui honorerait infiniment celui qui en serait pourvu.*

» Je remplis tous les jours la promesse que j'ai faite au Prince en priant le Seigneur pour sa conservation et celle de ses fidèles serviteurs dont je serai toute ma vie du nombre. Tous mes amis m'ont blâmé de ne l'avoir pas suivi à Paris. Je leur ai dit mes raisons qu'ils n'ont pas désapprouvées. Connaissant votre générosité, j'ai toujours ici une grande espérance en votre puissante protection. *Personne ne peut m'ôter le titre glorieux d'aumônier et de confesseur du Prince...*

» Les bontés dont vous m'avez honoré vous sont un sûr garant de l'étendue de ma reconnaissance et du profond respect avec lequel je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» F. Joseph-Charles JANNEAUX,

» *Cordelier de la grande Province de Touraine, natif d'Angers.*

Mon auberge est aux Pères Récollets à Saint-Malo.

» Faites-moi l'honneur de me faire savoir l'usage que je dois faire de la Chapelle dont le petit calice fait le tout. »

Solliciteur infatigable, le 6 novembre, le frère Janneaux reprend la plume :

« Vous avez dû recevoir une de mes lettres, datée de Fougères, où j'étais allé accomplir un vœu secret que j'avais fait pour la conservation du Prince. Votre crédit m'est connu et me fait tout espérer de votre générosité. Tout Saint-Malo retentit des louanges et des bénédictions que l'on donne au Prince, du gracieux accueil qu'il a fait à nos deux capitaines. . . . »

« Le brevet d'aumônier que j'avais lieu d'espérer m'était et serait encore d'une conséquence infinie. . . . »

» F. J. C. JANNEAUX, .

» *aumônier de « l'Heureux. »*

On le voit, le frère Janneaux qui, au premier moment, espérait devenir évêque *in partibus*, s'était rabattu sur une position plus humble. Mais, hélas! bientôt il n'a même plus aucun espoir d'obtenir le simple titre d'aumônier. Raisons politiques, lui répondait Warren !

« A l'égard d'être admis à suivre S. A. R., Elle n'est pas trop libre de faire là-dessus ce qu'Elle souhaiterait. Le Prince sera toujours décidé sur la religion, et sera inviolablement attaché à celle qui est catholique, apostolique et romaine ; mais la prudence exige qu'il ait les ménagements permis pour les anglicans, et lui suggère de ne point s'attacher nommément quelqu'un de l'état ecclésiastique, que dans le cas de nécessité, et ce cas ne peut pas se rencontrer dans un pays où sa religion est la dominante et même la

seule permise, et où il trouve dans chaque église des ministres des sacrements.

» Vous voyez par là, mon R. Père, combien les plus grands sont les moins libres de faire ce qu'ils veulent à bien des égards.

» Quant à la Chapelle écossaise, il n'y a qu'à la déposer chez M. Butler, pour être envoyée par lui au Collège écossais, rue des Fossés-Saint-Victor, à Paris »

Il faut pourtant reconnaître que les motifs politiques, invoqués pour refuser au frère Janneaux la petite satisfaction à laquelle il croyait avoir droit, avaient, à première vue, peu de raison d'être. En effet, nous savons que lorsque Warren partit à la recherche de Charles-Édouard, il demanda à lord Dumbar de vouloir bien, s'il réussissait à ramener le Prince en France, user de son crédit près de Jacques III, pour qu'on lui accordât un titre de noblesse. Or, bien que la politique exigeât qu'on ne sût pas en Europe ce que le Cabinet de Versailles avait fait pour la délivrance de Charles-Édouard, Jacques III, cependant, tint sa promesse : voici, en effet, le brevet, daté du 9 novembre 1746, créant Warren Chevalier Baronnet.

JACQUES R.

« Attendu que nous sommes pleinement satisfait de la loyauté et de la fidélité de notre fidèle et bien-aimé colonel Richard Warren, écuyer, dont il nous a donné des preuves convaincantes par son empressement à aller rejoindre notre très cher fils Charles, prince de Galles dans sa dernière expédition en Écosse, d'où il fut envoyé par lui avec des messages et commissions en France, ce qu'il a exécuté du mieux qu'il a pu; et, quand l'expédition de notre susdit très cher fils eut malheureusement échoué, il s'embarqua sur un des navires qui furent envoyés en Écosse pour rechercher le Prince et le ramener en France, ce que, par la grâce de Dieu, il a heureusement exécuté. Pour ce, service *particulièrement* signalé et pour en

perpétuer la mémoire à la postérité, nous avons jugé à propos, comme marque de notre royale faveur, de lui conférer le titre et les préséances à la suite mentionnés : En conséquence, notre volonté et notre bon plaisir est que vous prépariez un bill prêt à recevoir notre royale signature et à passer le sceau de notre royaume d'Irlande, contenant une clause faisant et créant le dit colonel Richard Warren, Chevalier et Baronnet de notre dit royaume, pour jouir de ce titre et l'attacher à lui et à ses héritiers mâles légitimes, avec tous privilèges, préséances, prééminences et autres avantages y attachés (1)..... »

J. R.

Seulement, comme la mission de Warren avait été secrète, et que les ambassadeurs étrangers en résidence à Paris auraient pu se demander pour quel motif Warren avait été fait baron, juste à l'époque où Charles-Édouard revenait en France, on convint que Warren ne porterait pas son titre publiquement.

A Sir James Edgar (2), à Albano.

« Paris, 28 novembre 1746.

« J'ai reçu jeudi des mains du Prince le brevet de Sa Majesté, me faisant Chevalier Baronnet. Mais son Altesse Royale m'ayant ordonné, au nom du Roi, de garder la chose secrète pour quelque temps, j'ai obéi, et suis encore pour les yeux du public, M. Warren (3). »

Puisqu'il était si facile de tourner les difficultés, pourquoi refuser

(1) Traduction.

(2) James Edgar était secrétaire de Jacques III.

(3) Ce ne fut que quelque temps après la signature du traité d'Aix-la-Chapelle que Jacques III autorisa Warren à porter publiquement le titre de baron.

au frère Janneaux le titre d'aumônier? Pour ménager les susceptibilités des Anglicans, ne pouvait-on pas lui conférer seulement l'honorariat, comme on accordait à Warren le brevet de Chevalier Baronnet sans la faculté d'en porter le titre.

Si, comme on l'a vu plus haut, Warren avait eu ses admirateurs, par contre, l'envie, cet envers du succès, n'avait pas tardé, hélas! suivant, l'ordre des choses humaines, à lui susciter des détracteurs qui, revendiquant dans les gazettes pour eux ou leurs amis une large part dans l'évasion du Prince, essayaient ainsi d'amoindrir le rôle de Warren dans l'heureuse issue de l'entreprise qu'il avait dirigée.

C'est ce qu'établit et réfute la lettre suivante écrite par Warren à James Edgar, le 14 novembre 1746.

« Je croyais qu'après l'heureux débarquement du Prince, que j'avais préparé en dépit de l'opposition des ennemis du Roi, je n'avais, au moins, rien à craindre de ses amis. Mais je vois que je me suis trompé. Encore malade et ne pouvant quitter la chambre, j'ai reçu la visite d'un ami qui m'a prévenu que la Gazette d'Amsterdam avait inséré un article tendant à diminuer, le mérite que je pouvais avoir acquis dans la dernière expédition, et cela en faveur de deux autres personnes.

» Je vous envoie une copie de ce bon morceau de patriotisme, et je désire que vous le mettiez en face du rapport vrai et impartial que j'ai pris la liberté d'envoyer à Sa Majesté, en même temps que je vous adressais mon journal. Par la comparaison des deux pièces, vous reconnaîtrez, d'un côté, combien on peut déployer d'art en quelques lignes et dans quel but on a abusé du nom respectable de Son Altesse Royale ; et de l'autre, vous verrez avec quel plaisir j'ai, rendu justice à ces Messieurs et combien j'ai été exact à mentionner leurs noms dans toutes les circonstances se rapportant à chacun d'eux. J'ai agi avec la même candeur lorsque l'occasion s'est

présentée de les signaler au Roi de France et à ses ministres. Quant à ce qui a été mis dans différents autres journaux, au sujet de l'expédition, je n'y ai pris aucune part, mais je suis charmé de constater que toutes les convenances ont toujours été observées. Je désirerais, pour les auteurs de l'article en question, qu'ils eussent écrit dans le même style, car je ne puis croire que ni l'un ni l'autre des deux Messieurs dont le nom est mentionné nient avoir mis la main à l'œuvre et ne reconnaissent qu'ils ont cherché plus que moi la renommée que procurent les gazetiers.

» Mais, sans que je m'en sois mêlé, il était très naturel pour la Cour de France et tous les Français en général de faire tout rouler sur moi, sachant que j'avais été envoyé par le Prince pour demander des secours; qu'après la bataille de Culloden, prié par son A. R. le duc d'York, de solliciter l'envoi de frégates pour ramener son royal frère, j'avais à cet effet suivi la Cour pendant trois mois; sachant de plus que j'étais colonel au service de la France, tandis que ces autres Messieurs ne l'étaient pas, sachant enfin qu'à notre débarquement son A. R. m'avait encore chargé d'apporter au Roi la nouvelle de son heureuse arrivée.

» Le souvenir de toutes ces circonstances réunies fit que mon nom vint naturellement à la pensée de tout le monde et que l'on se dit : « Voilà l'homme », d'autant plus qu'on est généralement persuadé que c'est la Cour de France qui, voulant éviter la mention de certains détails de cette affaire dans la Gazette de Paris, a fait insérer dans des journaux étrangers les rapports qui ont fait naître l'envie contre moi.

» Quoiqu'il en soit, si Sa Majesté et Son Altesse Royale sont satisfaites de ma conduite, je serai toujours prêt à exciter de nouvelles jalousies, s'il n'y a pas moyen d'avoir sans cela du succès ou des applaudissements.

» Je ne vous aurais pas-entretenu de cette affaire, Monsieur,

étant au-dessus de toutes les petites jalousies et cabales, et me serais contenté de fermer les yeux, si je ne craignais que les mêmes personnes qui ont cherché à ameuter les gens contre moi à Amsterdam ne formassent aussi des projets pour me desservir à Rome.

» Si cela arrive, j'espère que le Roi voudra bien me protéger contre mes ennemis cachés et qu'il m'emploiera toujours contre ses ennemis déclarés.

» Comme ma santé ne me permet pas d'insister davantage sur un sujet si désagréable et si vulgaire, je termine étant sincèrement votre, etc..... »

» *P. S.* J'espère que quand vous voudrez bien communiquer, cette lettre au Roi, vous lui ferez ma cour. Je vous demande aussi la faveur de présenter mes respects à Milord Dumbar (1). »

L'acte de basse jalousie de ses ennemis fut pour Warren l'occasion d'obtenir un nouveau témoignage de sympathie de la part des Stuarts, qui tinrent à le rassurer en lui rappelant, par l'entremise de James Edgar, qu'en dépit de ce que pouvaient dire les envieux, Jacques III avait la plus grande estime pour lui, et la meilleure preuve en était qu'il venait de le créer Chevalier Baronnet.

Enfin, les affaires d'Écosse avaient excité au plus haut degré l'attention publique. Chacun s'intéressait aux malheurs du Prince, et, en France comme en Écosse, ses dramatiques aventures devaient trouver place dans le roman comme dans l'histoire. L'aimable M. de Moncrif entre autres, « l'académicien à la mode, gentilhomme très estimé, secrétaire des commandements de la reine, grand favori du comte d'Argenson et homme très zélé pour la cause de Charles-Édouard (2) », composait à l'intention du

¹ Traduction.

² Lettre de Warren à Kelly, 2 novembre 1746.

Prince « *La chanson des Écossais* » qu'il ne manquait pas de lui faire parvenir.

Warren lui en accusait ainsi réception :

« Paris, 12 novembre 1746.

» *A M. de Moncrif.*

» Je n'ai pas manqué, Monsieur, d'envoyer à Clichy le même jour que je l'ai reçue la chanson sur l'air des Ecossais. Le Prince, a paru extrêmement content de cette marque d'attention de la part d'une personne dont le suffrage sera toujours précieux pour les personnes de goût. Les Écossais de la Cour en sont enchantés. Pour moi, j'ai été extrêmement flatté de ce que vous m'avez mis à portée de faire ma cour à S. À. R. »

Le 15 M. de Moncrif répondait à Warren :

« Je suis charmé, Monsieur, de ce que votre illustre Prince a bien voulu compter pour quelque chose le zèle que j'ai cherché à lui témoigner dans le petit ouvrage dont je vous ai fait part : on l'avait lu et chanté ici avec empressement et je n'attribue assurément ce succès qu'à l'effet que produit dans les esprits tout ce qui rappelle les grandes actions dont j'ai parlé. Je vous rends bien des grâces d'avoir communiqué à son Altesse, Royale ce même écrit.

» J'ai l'honneur d'être avec le plus sincère attachement, etc.

» DE MONCRIF. »

Un M. Patin rimait aussi en l'honneur du Prince.

« Paris, 9 décembre 1746.

» J'ai passé, Monsieur, plusieurs fois chez vous pour avoir l'honneur de vous voir et vous faire mes remerciements des peines que je vous ai données pour me procurer une audience du Prince ; mais vous étiez absent. Nous nous étions flattés que vous viendriez

boire avec nous ; c'est ce que vous n'avez point encore fait : souffrez que je vous en fasse des reproches. Au reste, je vous avouerai *naturellement* que le silence du Prince sur mes vers, m'a paru de sa part une approbation tacite (!) que sa modestie n'a pas voulu déclarer hautement pour l'impression. Cette idée, jointe aux empressements de mes amis, m'ont enfin déterminé à me mettre sous la presse ; et j'espère m'en tirer par le sentiment général de la nation pour votre Prince, et, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire, l'excellence du sujet fera passer les défauts de l'ouvrage.....

» Je vous prie cependant de laisser courir les vers sans en nommer l'auteur, je ne me soucie pas d'être affiché comme poète et je serais bien aise de voir réussir mon ouvrage, s'il le mérite, sans que j'y paraisse en rien. »

Enfin M. d'Egly, de l'Académie des belles-lettres et rédacteur du *Journal de Verdun*, s'adressait à Warren pour avoir une relation des incidents de la vie du Prince depuis la bataille de Culloden. Mais après l'incident de la Gazette d'Amsterdam, Warren ne se souciait pas de donner des renseignements, ainsi que le laisse penser la lettre suivante de M. d'Egly :

« Paris, le 8 janvier 1747.

» MONSIEUR,

» M. l'abbé Butler m'avait fait espérer que vous voudriez bien me faire part de la relation de ce qui est arrivé au Prince Édouard depuis la bataille de Culloden, pour la communiquer au public par la voie de mon journal. Comme je n'ai point depuis six semaines de nouvelles de M. l'abbé Butler et que je ne sais point sa demeure, j'ai cru que vous me permettriez, Monsieur, de m'adresser directement à vous pour vous supplier de me faire avoir cette relation. Je serais bien charmé, en la publiant, d'avoir occasion d'apprendre à mes lecteurs la gloire que vous vous êtes acquise dans la guerre d'Écosse et les services importants que vous avez rendus à la maison de

Stuart.

» J'ai l'honneur, etc.

» D'EGLY, *de l'académie des belles-lettres.* »

Charles-Édouard était à peine remis de ses fatigues, qu'aux nouvelles des représailles exercées en Angleterre contre les Jacobites, lui et ses compagnons furent pris d'un ardent désir de venger leurs amis. Encouragé par ses nombreux partisans réfugiés en France et désirant profiter de leurs dispositions belliqueuses, le Prince caressa de nouveau l'idée d'une descente en Angleterre, comptant toujours sur le concours de la France. Trompé encore une fois dans ses espérances, l'absence de ressources suffisantes et la crainte de compromettre davantage les Jacobites d'Angleterre le firent bientôt renoncer à ce projet.

Toutefois, Charles-Édouard ne perdait pas de vue les anciens compagnons d'infortune qui l'avaient suivi en France. Grâce à d'actives démarches, il put obtenir pour eux des secours de Louis XV, et, on doit même reconnaître que, malgré les vicissitudes de sa vie, Charles-Édouard conserva toujours un fidèle et reconnaissant souvenir à ses amis., notamment à Warren. Parmi les papiers de ce dernier, il existe, en effet, une lettre entièrement écrite de la main du Prince, bien longtemps après les affaires d'Écosse, et qui est ainsi conçue :

« Rome, le 8 février 1769.

» J'accepte avec plaisir vos bons souhaits à l'occasion de la nouvelle année, étant persuadé qu'ils sont sincères, et vous pouvez être assuré que *j'éprouverai toute ma vie une juste reconnaissance pour le dévouement que vous m'avez témoigné dans certaines occasions.*

» Votre sincère ami (1).

» CHARLES R. »

¹ Traduction.

On ne saurait donc faire à Charles-Édouard le reproche . qu'on adresse souvent aux grands, d'oublier, avec trop de facilité, les services rendus.

VI.

On a pu se rendre compte, par la lecture des différentes correspondances contenues dans le chapitre précédent, de la satisfaction généralement éprouvée en France, à la nouvelle de l'heureuse évasion du Prince. Étant donné le caractère généreux de la nation française, il n'est pas étonnant que l'aventureuse et chevaleresque équipée de Charles-Édouard ait singulièrement frappé les esprits. D'ailleurs, beaucoup de Stuartistes, ceux, notamment, qui étaient peu au courant des dessous de la politique, n'avaient aperçu dans toute cette affaire qu'une tentative *personnelle* de Charles-Édouard dans le but de reconquérir un trône. L'entreprise avait malheureusement échoué, mais le Prétendant était jeune, d'autres occasions pourraient se présenter; il n'y avait donc pas lieu de désespérer. Toutefois, les Jacobites plus éclairés ou ceux qui avaient été mis au courant des événements éprouvaient maintenant, bien que le Prince leur eût été rendu, une haine profonde pour le cabinet de Versailles et même pour la France, disant ouvertement que depuis le début jusqu'à la fin des négociations on n'avait fait que se jouer de Charles-Édouard. Voici quel était leur raisonnement : — Nous avions pensé que quand à la fin de 1744 le cabinet de Versailles se décida à faire des ouvertures au Prince, pour l'engager à entrer en scène et descendre en Angleterre, il n'avait pas seulement en vue l'intérêt de la France qui était alors menacée par l'Europe presque entière, mais qu'il voulait surtout rendre à l'Angleterre son souverain légitime. Nous pensions, en un mot, qu'on ne faisait pas appel au Prétendant

uniquement pour opérer une diversion profitable à la France, mais aussi pour arriver à la restauration des Stuarts. Quand l'Angleterre était écrasée à Fontenoy, n'était-ce pas le moment de tendre une main secourable à Charles-Édouard, de lui confier des forces suffisantes pour *soutenir la bonne cause* ? Au lieu de cela, toute victorieuse qu'elle était, la France ne lui a jamais prêté qu'un concours dérisoire, sans oser même avouer l'intérêt qu'elle portait au Prince, et, enfin, c'est encore secrètement qu'elle l'a envoyé chercher en Ecosse. La cour de France ne veut donc pas la restauration des Stuarts ; alors, pourquoi avoir fait venir de Rome le fils de Jacques III ?

Il faut reconnaître que ces reproches adressés au Cabinet de Versailles par les Jacobites avaient quelque fondement, mais jusqu'où ne va pas l'esprit de parti ? Pour se rendre compte des sentiments de colère éprouvés alors par les Stuartistes de l'intimité du Prince, il suffira de jeter les yeux sur les lettres suivantes qu'écrivait, de Madrid, sir Charles Wogan. On y verra avec quelle amertume le correspondant de Warren traite la France et les ministres de Louis XV.

« Madrid, janvier 1747.

» C'est avec un réel plaisir et un sentiment de sincère gratitude que j'ai reçu votre obligeante lettre du 29 novembre, qui a éprouvé, en route, un retard inexplicable. J'avoue qu'elle m'a agréablement surpris, car votre long silence me donnait la conviction que vous aviez oublié que nous étions amis et enfants de voisins et, de plus, que j'avais à cœur, comme devait vous le dire ma conduite pendant le cours de ma vie, tout ce qui peut intéresser notre noble Prince et, par conséquent, son heureuse évasion dans laquelle vous avez été pour quelque chose. Mais maintenant que vous me faites connaître la longue et dangereuse maladie dont vous avez été frappé et accablé dès votre retour de Fontainebleau je n'ai plus le moindre

mot de reproche à vous adresser, mon cher Boy (1). Vous m'avez donné satisfaction, dès que vous avez été en état d'écrire ; aussi mon amical mécontentement est passé ; je vous rends justice et vous reconnais pour un vrai fils de la vieille roche de Corduff, qui tenez toujours à vos principes d'honneur et de loyauté, en dépit du destin et de la fortune.. Le coup a été vaillamment exécuté, et j'aurais donné volontiers la moitié des jours qui me restent à vivre pour faire partie de l'expédition. Soyez sûr que si j'avais su, ou même simplement prévu, qu'une telle décision allait être prise par ce coquin de ministère français, au moment où je quittais Paris, ni les ordres de mes maîtres dans cette cour, qu'on m'avait déjà plusieurs fois prié de rapporter, ni nulle autre considération terrestre ne m'aurait empêché de rester pour me joindre à vous. Mais, l'honnête Lord Clancarty et moi nous fûmes tellement abasourdis de l'insipidité et de l'indolence qui semblaient régner dans ce ministère, au sujet de cette affaire, que tous deux nous primes, avec une égale rage, la résolution de quitter Paris et de couvrir les routes respectives que nous allions suivre, à travers la France, de malédictions, cette vengeance ordinaire des saints Irlandais envers ceux qu'ils ne peuvent pas convertir. J'ai une crainte mortelle que le terme de nos malédictions ne soit pas encore arrivé. En effet, j'avais eu, ces dernières années, d'étranges pressentiments que j'exposai au Roi quand notre Prince eut quitté Rome. (C'était à l'occasion d'un plan général que j'avais tracé pour le libre échange avec les Indes occidentales espagnoles. Un traité de cette nature eût mis l'Angleterre dans une fureur bien plus grande, contre la maison de Hanovre, que ne le firent les fameuses contributions, si ces ministres, qui se montraient favorables à mon projet, avaient eu le courage de le mettre à exécution.)

(1) C'est le nom d'amitié que Charles Wogan donne à Warren dans quelques-unes de ses lettres.

» Mon opinion était alors et est encore, à mon grand chagrin, que le ministère français n'a été et ne sera jamais sérieux et hardi au point de tenter une invasion en Angleterre qui, cependant, si souvent, et avec tant de succès, a envahi la France. Une terreur panique court dans le sang des Français à l'égard de nos peuples, depuis qu'ils ont été si souvent et si rudement traités par les braves Plantagenet, les Talbot, les Nevil, etc., qui ont été à même, pendant deux ou trois siècles, de voir leurs dos et de ravager leur pays (1). Ils les auraient probablement mis sous un joug qu'ils n'auraient jamais pu secouer, si Louis XI n'avait, avec son long nez, ses courbettes et les prostituées de Paris, enjolé ce vaillant Prince Edouard IV pour le faire quitter la France, sans coup férir, et ramener en Angleterre, sans lauriers, son armée florissante. Cette ancienne terreur pèse toujours sur l'esprit des Français, quelque vaillants qu'ils soient en face des autres nations, et le testament politique du Cardinal de Richelieu (la bible du ministère français) a complété l'œuvre. Cette Éminence, quia mis l'Angleterre en feu par la guerre civile, a, au nom du diable et dans l'effroi de son cœur, laissé comme un précepte de sa politique de tenir toujours l'Angleterre divisée en elle-même. C'est ce qui arrive et arrivera toujours tant que la famille de Hanovre sera sur le trône. Les membres du ministère français seront toujours des écoliers trop dignes d'un si grand maître, pour s'aventurer jamais à mettre un prince aussi brave que le nôtre sur le trône de son ancêtre Édouard IV ou Édouard III qui donna à leurs pères une si belle frayeur à Crécy, comme plus tard son fils à Poitiers. Mais tout est dans la main de Dieu, cher Warren; j'ai confiance que la Providence

(1) Comme on l'a déjà dit, nous laissons aux auteurs des lettres, la responsabilité de leurs appréciations. — Ici, M. Wogan semble avoir oublié de quelle façon ses compatriotes furent battus par les Français à Fontenoy !

réserve notre Prince pour le mettre un jour sur le trône ; je n'en doute même pas, quoique je n'aie la prétention de prophétiser ni quand, ni comment. Ce sera par ce que nous autres Espagnols nous appelons un « Milagro patente » si cette restauration est due à la France. Je ne la considérerais plus comme un miracle, si elle était faite par l'Angleterre, car le chien qui est battu par un étranger court naturellement chercher un refuge près de son maître.

» J'ai eu l'honneur d'adresser deux lettres à son A. R., j'espère qu'elles lui sont sûrement arrivées. Vous lui présenterez mes hommages avec l'expression des sentiments qui, à votre connaissance, m'appartiennent et m'appartiendront toujours, vivant ou mort. Adieu, mon cher Boy, je suis toujours très sincèrement votre (1)

» C. W. »

La réponse de Warren est intéressante.

» Paris, 7 février 1747.

» CHER M. CHARLES,

» Quand j'ai reçu votre lettre, notre héros était parti. Où est-il allé? — c'est son secret. Les uns pensent qu'il est allé à Avignon, mais les autres disent qu'il est parti d'ici peu content, résolu désormais d'agir de concert avec ses amis d'Angleterre, et de ne plus servir dorénavant d'épouvantail (2)..... »

Ces derniers mots semblent résumer très fidèlement la situation. En somme, le Cabinet de Versailles s'était simplement servi du Prince pour attirer ailleurs l'attention et les forces de l'Angleterre.

Du reste, Charles-Édouard ne comptant plus, à cette époque, sur l'appui de la France pour soutenir ses vues de restauration, avait

(1) Traduction.

(2) Traduction.

dû se décider à aller plaider sa cause devant une autre Cour. En effet, après un séjour de quelques mois à Paris, il s'était rendu à Madrid.

« San Clemente (Espagne), 13 avril 1747.

» MON CHER WARREN,

» Je reçois, avec un très sensible plaisir, votre bonne lettre sans date ; toutefois, d'après le contenu, je juge qu'il n'y a pas bien longtemps que vous l'avez écrite. Ici, notre Héros nous a honorés de sa présence ; mais, il n'est resté que deux jours dans notre bonne ville de Madrid. Notre cour craintive d'Espagne désirait son prompt départ de peur que les dispositions de nos ennemis ne vinssent à se refroidir aux conférences de Bréda, pouvant se formaliser de ce que nous semblions prendre le Prince sous notre protection (c'était justement le contraire qui arrivait) et qu'ils n'ajoutassent plus créance à notre amour de la paix, dont ils ont, pourtant, plus grand besoin que nous.

» J'ai eu l'honneur et le bonheur de rejoindre Son Altesse Royale à Guadalaxara, et là, pendant deux jours, de lui faire ma cour avec mon fils. M'étant échappé de Madrid sans permission, je suis revenu en toute hâte auprès de mon gouvernement avec la crainte d'être révoqué. Mais « Valga la pietad » ; on fit comprendre au ministre que ce qui pourrait être un crime pour un autre devait être considéré pour moi, à raison des circonstances, comme quelque chose de moins qu'un péché véniel. C'est ainsi qu'on l'a calmé et que je m'en suis tiré même sans la réprimande que j'attendais et à laquelle j'étais préparé. Mais, telle est la puissance de la musique qui peut attendrir les rochers et courber le chêne noueux, Farinelli (1) qui, par ses romances, a un ascendant

(1) Farinelli, dont le véritable nom était Charles Broschi, naquit à Naples, et obtint de très grands succès, comme chanteur, à Rome et à

prodigieux à cette cour s'est montré mon ami et a si bien fasciné le ministre par son chant que son indignation à mon égard a été calmée. Sa romance a été d'une conséquence plus heureuse pour moi que tous les refrains que votre père et moi, pendant toute une nuit, la main dans la main, nous avons chantés à Londres, il y a plus de vingt ans, en vidant nos bouteilles ; chansons où n'étaient oubliés ni le vieux Corduff, dont, je le souhaite, votre père jouit encore, ni le vieux Racoffy que les farces de ma jeunesse m'ont fait perdre.

» Par la manière dont vous caractérisez votre nouveau ministre (1), vous me donnez quelques lueurs d'espoir, quoique je sois un vieux pécheur endurci et que j'en sache trop long au sujet des ministres et de la machination française pour avoir un peu de confiance. Quelle que soit la main qui mette la machine en mouvement, elle ne marchera que d'une manière louche et craintive. Si vous apercevez quelque tendance contraire à ce système, par curiosité, faites-le moi savoir et je m'écrierai avec l'accent nazillard espagnol : « Milagro patente. »

» Ce ramassis d'hommes d'État a seulement besoin d'une qualité que la bonne Providence n'a refusée qu'à quelques-uns de notre espèce et que, pour cette raison, on appelle *bon sens*. Avec leurs maudits raffinements, agissant toujours au contraire de ce que leur dicte le bon sens, ce qu'ils font tourne à leur confusion et à leur perte. Sans suivre plus loin leur politique niaise et poltronne, je prétends que depuis la mort de l'Empereur Charles VI, ils se seraient rendus infailliblement maîtres ou, au moins, arbitres de

Londres. Appelé à Madrid, le roi Philippe V l'attacha à sa personne, et le charme de son talent sembla apporter un adoucissement aux souffrances du Monarque. Après l'avènement au trône de Ferdinand VI, en 1740, et tant que dura le règne, Farinelli eut à la cour une influence énorme.

(1) M. de Puisieux venait de remplacer le marquis d'Argenson.

l'Europe en trois occasions différentes, s'ils avaient daigné penser à la manière ordinaire : D'abord en jetant toutes leurs forces en Allemagne, dans l'année 1740, lorsque personne, excepté leur ami Frédéric de Prusse, n'était armé ou en mesure de leur tenir tête ; 2° lorsque Maillebois était avec une bonne armée en Westphalie, sur les frontières du Hanovre, dans des conditions à pouvoir fouetter le roi Georges et vider ses poches ; 3° lorsque notre Héros, s'avancait vers le cœur de l'Angleterre, avec un autre courage que le leur. Enfin, mon cher Warren, on verra ce qu'ils feront de leur grande armée de Flandre. C'est avec une telle armée qu'ils auraient dû commencer.....

» Puisque vous êtes au milieu de la gaieté et de la bonne humeur de Paris, faites-moi savoir quelque chose de vos aventures, non pas celles de la galanterie, car, je me souviens que vous avez une âme à sauver, et que vous pensez qu'elle en vaut la peine, mais, informez-moi de ce que vous savez, surtout s'il y a quelque espoir d'amendement de la part du ministère français que, pour bien des raisons, j'ai abandonné depuis longtemps à son malheureux sort, et croyez-moi votre ami sincère et serviteur (1),

» RACOFFY » (2).

Dans quel but eut lieu ce voyage de Charles-Édouard à Madrid dont il est question au début de cette lettre ? Sans doute pour y chercher un concours qu'il ne trouva pas. Ce qui est certain, c'est que Warren, qui était resté à Paris dans l'attente de nouveaux événements, se décida précisément, à l'époque où le Prince revenait de Madrid, à reprendre du service à l'armée de Flandre où il fut attaché à l'état-major du maréchal de Saxe en qualité d'aide-de-camp.

(1) Traduction.

(2) Charles Wogan.

» Paris, 8 avril 1747.

» *Au Marquis de l'Hospital.*

» MONSIEUR ,

» J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance la lettre si obligeante que V. Ex. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 14 décembre. Notre Héros doit être actuellement sur son retour de Madrid. Je ne doute pas qu'il n'ait trouvé la même sensibilité dans S. M. C. que le roi des Deux-Siciles en a ressenti à la lecture de ses malheurs. *Mais on ne peut pas toujours ce que l'on voudrait.* En attendant une nouvelle occasion de signaler mon zèle pour le service d'un Prince si méritant, je me suis attaché à M. le Maréchal de Saxe qui a bien voulu que je fisse la campagne comme un de ses aides-de-camp. Je tâcherai, sous les ordres du Héros de la France, de me rendre capable de servir efficacement le héros de l'Angleterre.

» M^{me} la Duchesse de Salas m'a ordonné de marquer à Votre Ex. combien elle est flattée des sentiments qu'elle veut bien conserver pour elle, et combien elle compte, Monsieur, sur un Chevalier tel que vous.

WARREN.

Il écrivait encore à sa cousine, Madame de Bruslé :

» Paris, 7 avril 1747.

» J'ai été, Madame, d'autant plus aise d'apprendre de vos nouvelles par M. d'Héguerty, que j'étais fort inquiet de votre santé ; une ligne de votre main m'aurait tiré d'inquiétude.

» Pardonnez, ma chère cousine, ce petit reproche à un parent qui s'intéresse si vivement à vous. Je pars pour Bruxelles, où je dois joindre, le 15, M. le maréchal de Saxe qui a voulu que je fisse la

campagne comme un de ses aides-de-camp. Le métier est fatigant, mais, pour l'apprendre sous un héros, que ne fait-on pas ?

» Ces fatigues seront bien adoucies, si. vous jugez à propos de me donner quelquefois de vos nouvelles. J'ai des prétentions à cette grâce, comme parent, comme ami, comme citoyen qui travaille pour la Patrie, et comme l'homme du monde, qui est avec le plus respectueux attachement, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur, »

Il adressait également à sa sœur, le 8 avril 1747, la lettre suivante :

« ... Je ne puis assez vous dire combien je suis sensible à vos inquiétudes sur ma fortune, mais je vous prie d'être persuadée que je ne suis pas si indolent sur cet article que vous le croyez.....

» Je vais faire campagne en qualité d'un des aides-de-camp de M. le maréchal de Saxe. Priez pour moi, et pensez à votre santé...

» Veuillez assurer Madame l'abbesse (1) de mon respect. Vous ne direz jamais trop de choses affectueuses de ma part à M. le chanoine, et si c'était la mode de faire des compliments en plein Chapitre, je vous prierais de porter la parole pour moi à toutes les dames qui le composent. »

La décision prise par Warren de s'éloigner de Paris était fort sage. Bientôt, en effet, un nouveau sujet de mécontentement vint diviser les Jacobites. Nous avons vu que le duc d'York, second fils du chevalier de Saint-Georges (Jacques III), frère, par conséquent, de Charles-Édouard, était aussi venu en France au moment de l'expédition du Prince, afin d'appuyer de son crédit les amis des Stuarts ainsi que leurs prétentions. Mais sa présence en France, ou à Versailles, n'avait été d'aucune utilité pour son frère. Y avait-il de sa faute ? Certains Jacobites, en tous cas, semblaient peu l'estimer.

Voyant que la cause des Stuarts était perdue aussi bien à Madrid

(1) La sœur de Warren était dans un couvent à Montreuil.

qu'à Versailles, le duc d'York avait, presque en même temps que Warren, quitté Paris pour retourner à Rome.

« Paris, 27 mai 1747.

» Notre cher Prince occupe la maison de M. de Saint-Mal, à Passy. C'est aujourd'hui que le duc d'York arrive 'à Rome. *Il aurait aussi bien fait de n'en être pas sorti* » (1).

» Bien plus, à peine arrivé, le Pape l'avait fait cardinal. Quelle triste chose que la politique ! Les Stuarts avaient perdu le trône à cause de leur attachement à la religion catholique, au *papisme*, comme on disait en Angleterre, et maintenant, pour arriver à une restauration, les Jacobites de 1747 croyaient devoir ménager les Anglicans. Au sujet de la requête mal accueillie du malheureux cordelier Janneaux, nous avons déjà vu Warren esquisser la politique de Charles- Édouard. « *Il faut ménager les protestants, un Prétendant ne peut pas faire toujours ce que son bon cœur lui dicte.* » Aussi, quand les Jacobites virent un des Stuarts devenir Cardinal, ils regardèrent cette dignité de l'Église romaine accordée au duc d'York comme devant nuire au Prétendant et à ses projets de restauration.

Le 24 juin 1747, le marquis de l'Hospital écrivait de Portici à Warren.

« J'ai reçu, Monsieur, la lettre dont vous m'avez honoré le 8 d'avril. Elle m'est arrivée très tard, et vous en jugerez par le temps de ma réponse. Je suis charmé de lier et d'entretenir un commerce de lettres avec un homme de mérite comme vous, et quand je n'aurais de raisons pour vous rechercher que celles de voir les choix que vous faites, elles me suffiraient. Vous ne pouvez être utile au P. Édouard, et vous voilà avec M. le M^{al} de Saxe. Ce sont les deux grands hommes du siècle et sans parler du respect que j'ai pour

¹ Lettre de d'Héguerty à Warren.

leurs vertus et de l'admiration dont je me suis pénétré pour leurs grandes actions, je suis attaché à l'un et à l'autre depuis longtemps. J'ai bien connu M. le Maréchal en 1734 à l'attaque des lignes d'Alsien (?) et j'ose me flatter qu'il m'honore de quelques bontés. Je vous prie même de l'assurer de mes respects et de lui dire que la reine des Deux-Sicules, sa nièce, et le jeune prince, son petit-neveu, se portent à merveille. Vous me faites plaisir, Monsieur, de me donner, à vos moments de loisir, quelques détails de vos opérations. Nous attendons avec impatience que le lion étende sa griffe et fasse entendre ses rugissements. Faites rentrer les grenouilles croassantes dans les marais bourbeux, battez cet anglais altier, humiliez-le et chassez l'Autrichien. Finissez ensuite votre campagne par la prise du Luxembourg et puis le roy donnera la paix à l'Europe. *Je sais bien ce que votre cœur et le mien nous dicteraient pour notre Prince Édouard. Mais hélas ! — Vous savez que le duc d'York est cardinal ? Avez-vous lu, dans La Fontaine, l'Histoire de l'Éducation des deux chiens. L'un César et l'autre Laridon ?* (1)

¹ Voici un extrait de cette fable de la Fontaine.

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bienfaits et hardis.
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom ;
 Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature ,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
 Nomma celui-ci Laridon.
Son frère ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu »

.....

« L'HOSPITAL. »

Le 2 août 1747, Warren recevait encore de Dromgold l'avis suivant :

« J'ai reçu l'autre jour une lettre de Kelly de la part du Prince, qui me marque que *S. A. R. n'a rien de plus à cœur que le pas honteux et détestable qu'a fait son frère avec lequel il est résolu de n'avoir jamais aucun commerce.* » Je vous recommande à ses indulgences !.....

» DROMGOLD. »

En arrivant à l'armée de Flandre, Warren dut trouver de la différence entre les troupes qui opéraient sous les ordres de Maurice de Saxe et la horde de partisans qu'il avait vu guerroyer en Écosse. Depuis Fontenoy l'armée française avait conquis de nouveaux lauriers. Successivement, Tournai, Mons, Bruxelles, Charleroi, et d'autres places moins importantes étaient tombées en son pouvoir. Enfin la victoire de Raucoux (1746) avait terminé heureusement l'année (1).

« On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère
Faute de cultiver la nature et ses dons.
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons »

LA FONTAINE.

¹ Au cours de l'année 1746, les Anglais, en réponse à la tentative avortée de Dunkerque, débarquèrent au Poul-du, et essayèrent de surprendre Lorient.

Dans les registres des paroisses du Morbihan se trouvent plusieurs récits de cet événement. Nous empruntons les détails suivants à la relation du recteur de Saint-Gérand, du Palais (Belle-Isle-en-Mer) :

« Le dernier jour de septembre 1746, les Anglais parurent à la hauteur de Belle-Isle, au nombre de cinquante quatre voiles. Ils firent descente à

Au commencement de 1747, pour décider enfin la Hollande à la paix, il fut convenu qu'on envahirait son territoire. A l'approche du danger, les Hollandais rétablirent le Statouderat et ce fut un prince de la maison d'Orange qui fut désigné pour cette charge (1).

Jusqu'à la signature du traité de paix d'Aix-la-Chapelle, Warren

la côte du Pouldu, près Lorient, le premier octobre, et s'enfuirent le dix, sans avoir rien fait. Le douzième octobre, quatre vaisseaux anglais, échappés de leur flotte, poursuivirent un navire du Roi français de 70 canons, qui fut obligé de faire côte au Port-Maria de Quiberon, et après avoir refusé l'abri de la citadelle... Le treizième octobre, la flotte anglaise passa devant Belle-Isle sans faire aucune hostilité, partie du côté de la grande côte et l'autre passa devant la citadelle de Belle-Isle, ce qui donna l'alarme à tout le pays... Elle entra le même jour dans la baie de Quiberon où elle n'a fait que côtoyer pendant tout le temps jusqu'au 15 qu'elle prit Quiberon par la falaise. *Cette flotte était* entrée par les Cardinaux et sortit par le même lieu le 28 octobre vers les quatre ou cinq heures du soir. » — (*M. A. Macé a déjà publié cette relation.*)

Ces nouvelles furent ainsi données à Warren par M. Lemesle, négociant à Rouen :

» Le 8 novembre 1746.

» Les Anglais sont sortis de Quiberon, des rades de Houat, Hédic, et des Cardinaux. On les fait tous rentrer dans leurs ports d'Angleterre. Ils ont fait là une plaisante cacade. S'il y avait eu à Lorient un homme de terre pour commander, il ne serait pas retourné un Anglais à bord. Le tout a été des plus mal mené...

¹ Voici sous quelle forme Warren enregistre la nouvelle, dans une note écrite au crayon, sur une lettre datée de Bruxelles :

« Les Hollandais, cet hiver,	» Ils ont prié, ce dit-on,
» Pour s'amuser comme en France	» Notre Maréchal Saxon *
» Ont pris à tort à travers	» De les mettre en cadence
» Un pantin pour statouder.	» Et de leur donner le ton. »

* Maréchal de Saxe.

accompagna le maréchal de Saxe dans toutes les actions qui eurent lieu en Flandre. Il assista notamment, le 2 juillet 1747, à la bataille de Laufeld (1) où les alliés furent, une fois de plus, écrasés.

Quelques jours après, Warren était chargé d'une mission assez désagréable. Il recevait, en effet, l'ordre suivant :

« Monsieur de Warren, colonel de piquet, est averti qu'il y aura aujourd'hui, à cinq heures après midi, exécution d'un déserteur à la tête de la brigade du Roi. »

Au camp de la Commanderie, le 8 juillet 1747.

Le Chev^r DE CHÂMPIGNELLE.

Le 20 juillet, sur les ordres du maréchal de Saxe, le corps d'armée commandé par Lowendhal, s'approcha de Berg-op-Zoom ; la ville fut investie et enfin prise d'assaut après un siège de plus de deux mois (2).

Comme la situation d'un aide-de-camp est nécessairement assez obscure, surtout auprès d'un maréchal aussi illustre que Maurice de Saxe, et comme, en outre, nous avons surtout en vue, dans ce premier livre, les relations de Warren avec Charles-Édouard et les Jacobites, nous ne nous étendrons pas sur sa carrière militaire pendant la campagne de Flandre. Avouons, du reste, que le métier des armes ne l'absorbait pas au point de lui faire interrompre ses visites, et de l'empêcher de prendre des distractions.

« *A M. de Warren, colonel d'infanterie, aide-de-camp de M.
le Maréchal, à Tongres.*

« Au camp d'Heur-le-Romain, 16 septembre 1747.

(1) Il existe dans les *Papiers de Warren* une relation très intéressante de la bataille de Laufeld.

(2) Dans les *Papiers de Warren* se trouve un journal complet des opérations du siège de Berg-op-Zoom.

» Je vous vis hier, mon cher Warren, occupé à faire votre cour à Madame la duchesse de Chartres ; je restai avec Niel qui m'expliqua, très doctement, toutes les règles de votre jeu de hurling (*jeu de balles*). En repartant, je trouvai chez vous, le bulletin. Je vous dois tant de remerciements que je ne vous en ferai point de nouveaux. On disait à Tongres que l'assaut (1) devait se donner hier, et que le Roi partait mercredi. Que pensez-vous de ces nouvelles ? Je les tiens pourtant de bon lieu. Je vous embrasse de tout mon cœur.

» Marquis DE LOSTANGES. ».

On arrivait à l'automne, les froids ne pouvaient tarder à venir, aussi les opérations militaires de Flandre furent-elles arrêtées et l'armée prit ses quartiers d'hiver.

A cette époque, Charles-Édouard avait fixé sa demeure à Saint-Ouen, aux environs de Paris. A défaut de réussite, à la Cour de Versailles, pour ses propres affaires, il continuait à rendre au moins service à ses compatriotes qui sollicitaient son appui. Voici, entre autres, une lettre que Kelly, le secrétaire du Prince, écrivait à Warren alors à Bruxelles :

« Saint-Ouen, 19 novembre 1747.

» Le placet de Madame O'Reily a été recommandé par le Prince au ministre, il y a plus de six semaines. Alors, le ministre donna une réponse favorable. S. A. R. a ordonné de solliciter de nouveau et il a la cause de la pauvre dame tant à cœur, que je suis persuadé que ce ne sera pas sa faute si ce qu'elle désire ne lui est pas accordé. Elle en sera dûment informée. J'ai fait votre cour à son A. R. et

¹ L'assaut de Berg-op-Zoom. Il eut lieu le 16 septembre 1747.

montré ce que vous avez écrit au sujet de notre grand homme, (1) dont l'amitié ne peut manquer de lui être très utile » (2).

George KELLY.

De son côté, Warren, profitant des moments de loisirs que donne la vie de garnison, continuait ses correspondances. Elles devinrent même plus fréquentes à l'occasion du renouvellement de l'année.

Voici une réponse fort spirituelle qu'il recevait, le 2 janvier 1748, de miss Magenis d'Iveagh qui lui donne d'intéressants détails sur la manière dont on avait fêté l'anniversaire de la naissance du Prince :

« Je ne doute point de votre bon cœur, la manière dont vous vous exprimez me persuade que vous me voulez du bien, et je ne demande pas mieux que de me flatter aussi. J'ai toujours quelques espérances du côté de la Cour d'Espagne, on me mande qu'il y a même une promesse de place, mais on me dit aussi que, comme les princes sont sujets à ne pas tenir leurs paroles, il me faudrait de fortes recommandations ; celle de la duchesse de Berwick, entre autres, ferait des merveilles, mais M. le duc de Huescar, je crois, n'a pas envie que j'y aille, disant que l'on aime à cette cour de très jeunes personnes, parce qu'elles trouvent plus tôt à se marier. Ce n'est point à moi qu'il a dit ceci, il est trop poli pour faire un barbarisme pareil, mais à une aimable dame qui est très fort de vos amies (il est inutile de vous dire qui elle est), aussi, Monsieur, je suis depuis à postuler de ce côté, afin qu'au moyen de bonne protection je puisse passer pour être bonne à marier. Badinerie à part, je tâche de trouver, par le moyen de Madame de Turenne, qui a sa sœur à cette cour, des recommandations. Vous pensez bien que je me suis adressée à son Altesse Royale qui veut

¹ Le maréchal de Saxe.

² Traduction.

bien s'intéresser à moi. Le jour anniversaire de sa naissance (1), la petite cour, à Saint-Ouen, a été brillante, et Lui paraissait un dieu. J'en suis devenue idolâtre depuis que je suis à portée de le voir! Mais, pour en revenir à ses sujets, les moins brillants étaient en velours noir, on aurait cru être à Versailles, si on avait pu suspendre son esprit et l'empêcher de voyager en Angleterre, en Écosse et en Irlande, dont on voyait seulement des parcelles. Adieu, je n'ai, que du verbiage à vous envoyer pour vos étrennes, mais je crois que, si vous étiez ici, j'aurais fait l'effort de vous donner une petite femme de pain d'épice. Je suis enfin, Monsieur, avec toute l'estime et quelque chose de plus même, votre très humble et très obéissante servante.

» MAGENIS D'IVEAGH. »

Si facile que fut la vie à Bruxelles, le séjour de Paris semblait néanmoins préférable à Warren. Le maréchal de Saxe avait quitté l'armée pour aller passer une partie de l'hiver à Paris et à Chambord, et Warren n'avait pas eu le bonheur d'être du nombre des aides-de-camp qui l'avaient accompagné. Partagé entre le désir de revoir Paris et la crainte d'un retour inopiné du Maréchal en Flandre, il prit le parti de consulter un de ses collègues, pour tâcher de connaître à ce sujet les intentions de Maurice de Saxe, leur chef.

Son ami lui répondit de Paris, le 27 janvier 1748.

« Mon cher Warren, j'ai reçu votre lettre hier, et, pour y répondre, il faut que je vous dise que le Maréchal est parti dimanche dernier pour Chambord et doit en revenir le 29 ou 30 du mois. Pour ce qui regarde son départ pour la Flandre, on n'en sait encore rien de positif, mais je crois pourtant que vous ne ferez pas mal de venir ici au commencement du mois prochain, au lieu de ne venir que vers la fin, comme vous le marquez dans votre lettre.

(1) Le prince Charles-Edouard était né le 31 décembre 1720.

Pour la commission dont vous m'avez chargé pour Sourdis (1), vous pouvez compter que je m'en acquitterai aussitôt qu'il sera de retour de Chambord avec le Maréchal.

» LE C^{te} LOWENHAUPT. (2)

» Mes compliments à M. Fitz-Gérald, je vous prie, D

Warren profita de l'avis et ne tarda pas à arriver à Paris, faisant toujours des rêves d'avenir, pour lui et ses amis et, quand ils ne semblaient pas devoir se réaliser, se plaignant à Perville-Salles de la corruption du jour.

« J'avoue, lui répondait son ami, le 16 mars 1748, que l'argent est le grand mobile de toutes choses dans ce monde. Cette maxime que j'ai cru établie seulement parmi les âmes mercenaires et méprisables, devient celle de tous les hommes; même les plus gens de bien, selon le vulgaire, s'y livrent comme les autres, au reste elle n'est pas nouvelle. Je la sais pratiquée par des personnes en place qui se piquent des plus grands sentiments : encore doit-on leur savoir bon gré de ce qu'ils veulent bien obliger pour de l'argent !.....

» Quant à moi, me voilà oisif comme les chiens de bouchers en carême..... »

Si, sur certains points, le sort semblait rigoureux, à Warren, d'un autre côté, il épouvait des compensations.

Le jeudi, 7 mars 1748, il recevait, en effet, de M^{me} O'Brien, comtesse de Lismore, femme de l'ambassadeur de Jacques III, l'aimable invitation suivante :

« A M. Warren, colonel d'infanterie, à l'hôtel d'Antragues, rue de Tournon.

» Je vous rends bien des grâces, Monsieur, de votre carrosse. Son

¹ Aide-de-camp du Maréchal.

² Aide-de-camp du Maréchal.

Ém. le Cardinal de Tencin sort de chez moi ; ainsi je ne sortirai pas de la journée.

» Je compte que vous me ferez l'honneur et le plaisir de venir ce soir souper chez moi.

» DE LISMORE. »

Le 18 mars 1748, Maurice de Saxe partait de Paris pour Bruxelles. A cette nouvelle, ses aides-de-camp s'empressèrent, naturellement, de rejoindre leur poste. L'objectif du Maréchal était de s'emparer de Maëstrick afin de pouvoir imposer la paix. Les opérations militaires commencèrent immédiatement.

Grâce à des lettres de M^{me} la comtesse de Lismore, adressées à Warren, on va pouvoir suivre les différentes phases du siège de Maëstrick, apprendre, en même temps, ce qui se passe à Paris et avoir en outre des nouvelles du Prince Charles-Édouard ainsi que de la cour de Rome. Mais, cette fois, Warren est en défaut. En effet, on ne retrouve pas dans ses papiers les brouillons des lettres qu'il adressait à Mme O'Brien. Y avait-il indiscretion à les conserver, ou Warren n'avait-il pas alors le temps d'écrire en double ? Peu importe. En tout cas, il tenait exactement sa correspondante au courant des principaux faits de la guerre, et on sera grandement dédommagé de cette lacune par la lecture des lettres qui vont être reproduites.

Le 3 avril, Warren fait évidemment part à M^{me} de Lismore du projet du maréchal de Saxe d'investir Maëstrick, et, le 7, elle lui écrit :

« J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 3 de ce mois ; je vous avoue que j'étais surprise et même un peu piquée, que vous différiez tant à me donner de vos nouvelles, quoique j'eusse appris, par gens qui avaient vu vos lettres à Mademoiselle Flanigan, que vous étiez arrivé à Bruxelles en parfaite santé. Je croyais que vous deviez me le mander vous-même, connaissant l'intérêt sincère que j'y prends ;

réparez cette injure et cette offense que vous venez de commettre contre l'amitié, en m'écrivant souvent et régulièrement à l'avenir.

» Le projet de M. de Saxe est bien digne de lui, jamais général n'en a fourni d'aussi beau, ni d'aussi grand. Que j'attends avec empressement d'apprendre que les ennemis n'ont pu empêcher l'investissement de Mastrick !

» Tout le monde se porte bien à Rome où j'aurai soin d'envoyer toutes les nouvelles que vous me manderez. Je compte à la fin de ce mois, ou au plus tard le premier de mai, m'en aller à la campagne prendre du lait de chèvre, y rester six semaines, mais venir coucher tous les dimanches à Paris, pour m'en retourner le lundi au soir. Je voudrais fort que vous puissiez me venir voir dans ma retraite, où je compte être fort seule, et je le suis même déjà, tout le monde est parti ou part cette semaine pour la Flandre.

» On a tiré, hier chez moi, la loterie de la montre. Aucun de notre société ne l'a gagnée. C'est l'écuyer de M^{gr} de Cambrai qui, avec un seul billet, a eu le bonheur de l'avoir.

» Mon ambassadeur est toujours incommodé (1).

» M. le Cardinal de Tencin souffre beaucoup d'une sciatique.

» Mon frère est parti et aura l'honneur de faire la campagne avec vous. Mon fils et ma fille vous embrassent et vous aiment de tout leur cœur.

» Soyez aussi bien persuadé, Monsieur, de ma sincère amitié. »

Le 9, Warren annonce à la comtesse de Lismore que Maëstrick est investi (2).

Deux jours après, réponse portant l'adresse suivante :

(1) M. O'Brien son mari.

(2) Il existe dans les *Papiers de Warren* une note fort curieuse sur les préliminaires de l'investissement ainsi qu'un journal des opérations militaires du 25 avril au 2 mai 1748.

» *A M. de Warren, colonel d'infanterie et aide-de-camp de M. le Maréchal de Saxe, chez M. le Maréchal de Saxe, à l'armée de Flandre.* »

« Paris, ce 11^e avril 1748.

» Vous êtes bien aimable, Monsieur. J'ai reçu hier, le soir, votre lettre du 9, par un courrier ; vous ne pouvez croire à quel point cette attention de votre part m'a touchée.

» Vous avez bien raison, le projet de M. le Maréchal est le plus grand, et le plus beau qu'aucun général ait jamais formé, et il faut être plus qu'un homme pour l'avoir exécuté, comme il l'a fait, en aussi peu de temps. Avoir pu investir Mastrick, un grand mois avant que les ennemis pussent être rassemblés ! c'est l'événement le plus heureux et le plus grand que l'histoire nous fournira jamais. J'imagine que la tranchée sera ouverte devant cette place vers le 25, et qu'elle ne soutiendra pas plus de 15 jours de tranchée ouverte. Ainsi, avant le 20 de mai, on sera maître de cette importante place.

» Avouez que Cumberland doit filer un bien mauvais coton en Angleterre, c'est un plat général, mais aucun ne paraîtra en être un, vis-à-vis le M. de Saxe, et sa supériorité fait que les généraux ennemis doivent avoir moins de honte d'être vaincus par lui que par tout autre.

» J'ai envoyé votre lettre à Rome et l'ai aussi envoyée au moment que je l'ai reçue, à mon Excellence, lequel, je crois, vous verra bientôt, car on dit que sa Majesté partira à la fin de ce mois, ou les premiers jours de l'autre.

» Le chev^r Greeme est ici depuis quinze jours, je l'ai vu assez souvent, mais *j'ignore quel motif ou quelle affaire le ramène dans ce pays-ci.*

» Ce serait vous insulter que de vous réitérer ma demande de me donner souvent de vos nouvelles....

Le 15 avril, Warren se plaint de ne pas recevoir de lettres de son

aimable correspondante. Et madame de Lismore lui répond :

« Paris, 20 avril 1748.

» J'ai reçu hier, Monsieur, votre lettre du 15, vos reproches sur mon silence sont bien injustes ; voici la troisième lettre que je vous écris depuis quinze jours. Je les adresse chez M. le maréchal de Saxe. Ainsi, je ne m'imagine pas comment il est possible que vous ne les receviez pas. Mandez-moi donc de nouveau où et comment je dois vous les faire parvenir, car je ne veux point avoir de reproches que je ne mérite pas.

» Je me flatte que vous m'écrirez régulièrement pendant toute cette campagne ; on espère ici qu'elle ne sera pas longue et que les ennemis sentiront enfin que, ne sachant pas faire la guerre, ils n'ont de ressource que d'accepter la paix que Sa Majesté, quoique assurée que la victoire est pour jamais fixée à son char, veut bien leur offrir.

» Nous croyons ici que Mastrick ne tiendra pas douze jours, mais vous savez que l'imagination fait bien du chemin !

» On ne parle pas encore du jour du départ du Roy.

» *Le Prince, à ce que j'entends dire, se porte très bien, et tous les gens à qui nous nous intéressons à Rome jouissent aussi, grâce au ciel, d'une très bonne santé.*

» Je vous quitte pour aller à Saint-Sulpice, j'y prierai pour le succès des armes du Roi et la conservation de mes amis. Ainsi, je vous rends des prières pour vos nouvelles et amitiés pour amitiés, soyez-en, Monsieur, bien persuadé.

» LISMORE. »

Le 18, Warren annonce que la tranchée est ouverte devant Maëstrick depuis le 15. Madame de Lismore lui répond le 23 :

» J'ai reçu hier, Monsieur, votre lettre du 18 et serais fort aise d'en recevoir aujourd'hui une du 19, par laquelle vous

m'apprendriez que vous êtes sorti de la tranchée. Par réflexion autant que par état, je vous avoue que j'ai beaucoup d'aversion pour les coups de canon, c'est un animal brutal et de nature fort impoli.

» Quant au temps affreux que vous avez, je ne puis vous dire autre chose sinon que c'est tout comme chez nous où, à la fin d'avril, nous gelons auprès d'un grand feu : aussi tout Paris est malade et je n'en suis pas exempt. On me fait prendre demain les eaux de Vichy que je continuerai quelques jours, après quoi je commence mon lait et compte aller le prendre à la campagne. On m'y apportera tous les jours mes lettres, et j'espère, Monsieur, en avoir très régulièrement des vôtres. C'est une charité, car j'y serai absolument seule, livrée à mon imagination et mes réflexions, lesquelles, depuis longtemps, ne sont pas couleur de rose.

» Comtesse DE LISMORE. »

Le 29 avril, Warren écrit qu'on continue la tranchée, qu'elle approche de Maëstrick, qu'un engagement a eu lieu dans la nuit du 28 au 29 (1), et il reçoit la lettre suivante :

(1) Voici, d'après le Journal des opérations militaires (*Papiers de Warren*), ce qui s'était passé :

» Du 28 au 29. L'attaque de la flèche ayant été résolue le 28 au soir, les deux premières compagnies de grenadiers de *La Tour du Pin* furent chargées d'attaquer la flèche par sa droite, et de chasser l'ennemi du chemin couvert dans cette partie pour favoriser le travail. La première compagnie de grenadiers de *la Couronne* était chargée de tourner ladite flèche par sa gauche. Les deux dernières compagnies de *la Couronne* étaient chargées de soutenir celles de *La Tour du Pin*, et celles de *Rohan* et *d'Alsace* la première de *la Couronne*. Le signal ayant été donné par huit bombes, à neuf heures et demie du soir, les trois compagnies de grenadiers ci-dessus nommées débouchèrent; suivies des tirailleurs. A l'approche des compagnies de grenadiers, les ennemis abandonnèrent la partie que les grenadiers étaient chargés de balayer. L'instant d'après ils

» Paris, ce 1^{er} May au soir 1748.

» Que vous gagnez à être connu, Monsieur, et que peu de gens peuvent en dire autant et sont capables d'une amitié sincère pour leurs amis et d'une constance comme la vôtre à leur en donner des preuves. Mais aussi j'ose dire que vous n'en donnez pas à une ingrate et que je sens très vivement toutes vos attentions pour moi. Comptez, pour toujours, sur une amitié sincère de ma part et sur le désir le plus vif de vous en convaincre.

» Vous devinez aisément, par ma sensibilité, que j'ai reçu ce

sont revenus et ont fait un grand feu sur nos grenadiers qui étaient sur le ventre et qui ont beaucoup souffert. Les quatre compagnies de grenadiers qui devaient soutenir les trois premières, sont toujours restées à chaque débouché. On s'est logé sur la capitale du saillant du chemin couvert et laissé la flèche derrière, que l'on a entouré par un boyau de communication de droite et de gauche. A quatre heures et demie du matin, l'ennemi est venu pour nous chasser de l'ouvrage que nous avions fait. Ils ont été repoussés avec perte très considérable de leur part et fort médiocre de la nôtre. Le feu a été très vif de tous leurs ouvrages. — On a prolongé de neuf zigzags les débouchés qui avaient été commencés à la droite de la troisième parallèle. On a conduit, cette nuit, quatre obuziers dans la nouvelle batterie. Nous avons eu, du régiment de *La Tour du Pin*, M^{rs} de Carneillan, capitaine de grenadiers, blessé à mort ; de Roetzotte, capitaine de grenadiers ; de Vendel, capitaine ; de Tersie, Lamarre, Legrand, lieutenants de grenadiers, blessés ; La Durantie, lieutenant, blessé à mort ; Lecoudre et d'Articles, volontaires ; de Gelain, lieutenant de grenadiers de *la Couronne*, blessé ; Alfon, lieutenant de grenadiers de *Rohan* ; M. de Trémilly, lieutenant de grenadiers d'Alsace, blessé ; M. de Fiennes, ingénieur. Soldats tués : 57 ; blessés : 109. — Attaque de la gauche. Toutes nos batteries ont été réparées et tirent avec le plus grand succès. Les ennemis ont démasqué deux pièces de canon dirigées sur la droite de notre tranchée. Le feu de mousqueterie a été plus vif qu'à l'ordinaire. Soldats blessés : 2. »

matin votre lettre du 29 avril par le courrier du M^{al} de Saxe. La nouvelle que vous m’y apprenez avance sûrement la prise de Mastrick ; mais je crains bien que les ennemis ne la défendent jusqu’à la dernière extrémité, espérant donner, par là, le temps à leurs armées de venir attaquer la nôtre, ce qui à la vérité serait une sottise de leur part, mais, même en les battant, nous y perdriions bien du monde. Je suis fort aise que M. le C^{te} de Maillebois ait justement été de tranchée la nuit du 28 au 29, puisque c’est la première où il soit arrivé quelque chose de remarquable, depuis le commencement du siège; mais je suis encore beaucoup plus aise d’apprendre qu’il s’en soit tiré sain et sauf, je n’aime point à savoir mes amis à la tranchée. Mon cœur pensera, si vous voulez, d’une façon peu relevée, mais je vous avoue qu’il est plus sensible à l’amitié qu’à la gloire.

» Vous aurez su, avant de recevoir celle-ci, la mort de la petite Madame. Le jour du départ de S. M. pour son armée est encore ignoré.

» Adieu, Monsieur, je suis si faible que la tête me tourne et n’ai plus que la force de vous réitérer les assurances de ma sincère, inviolable et éternelle amitié. »

La ville de Maëstrick se rend le 3 mai. Warren l’annonce par deux lettres du même jour à Madame de Lismore, qui en accuse ainsi réception :

» Paris ce 5 mai 1748.

» J’ai reçu, Monsieur, toutes vos lettres. Voilà donc Mastrick rendu, une suspension d’armes et vraisemblablement la paix (1). Vous allez vous reposer sur vos lauriers. *Mais que va devenir le Prince ? C’est là le sujet et l’objet de mes inquiétudes....* »

¹ Les préliminaires de paix avaient été ouverts le 30 avril 1748.

De sa campagne de Maison-Blanche, près Paris, où elle s'était rendue pour se soigner, Madame de Lismore écrivait, le 11 mai 1748, à Warren :

» J'ai reçu, mon pauvre calotin (1), vos deux lettres du 3, par la poste et par le comte de Guerchy. *Je les ai envoyées à Rome où l'on y verra votre attachement pour votre maître, et que dans tous les cas, vous n'y voyez que lui et ses intérêts* : cette façon de

(1) Calotin. — Ce mot servait à désigner les membres d'une société d'officiers, appelée *Régiment de la calotte*.

Cette société prit naissance, dit-on, vers la fin du règne de Louis XIV, dans une joyeuse réunion d'officiers où il fut proposé une calotte de plomb à l'un d'eux, jeune homme assez léger, qui se plaignait du mal de tête. On rit beaucoup de la plaisanterie et, une fois mis en train, chacun voulut émettre une idée originale, soit en critiquant les mœurs du temps, ou le style des auteurs à la mode, soit en médissant ou en se moquant un peu de tout le monde. Séance tenante, il fut décidé qu'on créerait une sorte de régiment composé de tous les gens d'esprit qui avaient dit, écrit ou fait quelque chose d'excentrique ou, au moins, d'original.

Le régiment eut son étendard, ses armoiries, son sceau, ses médailles : pour emblème une calotte de plomb et pour devise : *C'est régner que de savoir rire*. Le régiment fit promptement de nombreuses recrues parmi les personnes de distinction de la cour et de la ville.

Toutefois, l'existence de cette société ne fut pas de très longue durée. De spirituelle seulement, qu'elle était au début, elle dégénéra bientôt et attaqua sans mesure la plupart des personnages les plus haut placés. On jugea alors à propos de la supprimer.

Néanmoins, de nos jours encore, dans certains régiments, on nomme chef de calotte, au mess des lieutenants et sous-lieutenants, le plus ancien des sous-lieutenants. Le chef de calotte a même une certaine autorité sur ses camarades du même grade. On pardonnera cette digression un peu longue quand on saura qu'elle est l'œuvre d'un ancien chef de calotte du 316* de réserve.

penser de votre part y est à présent bien connue. J'imagine que nous vous reverrons bientôt. Je désire fort que vous veniez passer quelques jours dans cette solitude, avec moi, où j'ai pour toute compagnie M^{me} de Mérolles qui vous fait un million de compliments. J'ai été hier à Paris voir M. d'Huescar qui est toujours incommode.

» *Je ne sais rien de nouveau du Prince. Il va tous les jours au spectacle, et il a raison de chercher à s'amuser.*

» Pour la guerre, comptez qu'elle est finie, et en vérité elle avait duré bien du temps.

» Adieu, mon cher calotin, mandez-moi tout ce que vous apprendrez et surtout de vos nouvelles : vous connaissez mon amitié et je rends justice à la vôtre. »

Nouvelle lettre de Madame de Lismore.

« Maison-Blanche, ce 30 mai 1748.

« Que je me reprocherais, Monsieur, d'avoir été si longtemps sans vous écrire, si je n'avais, pour juste excuse, celle de ma santé qui a été pendant trois semaines dans un état pitoyable..... J'étais redevenue d'une maigreur effrayante. Je suis mieux depuis huit jours, et comme je suis apparemment de nature d'ortolans qu'une seule nuit engraisse, dès que j'en ai trois de bonnes de suite, il n'y paraît plus. Ainsi, à peu de choses près, je suis actuellement, comme vous m'avez toujours vue.

« *L'agitation de mon âme, non par des chagrins personnels, mais par ceux et les inquiétudes que j'ai pour gens à qui vous et moi sommes et doivent être respectueusement attachés, ont contribué à l'état cruel où j'ai été. J'ignore encore quel parti va prendre une certaine personne. Hélas, tel qu'il puisse être, il n'est pas moins cruel de le voir forcé d'en prendre un.*

« J'aurais bien des choses à vous dire, si j'étais à portée de

pouvoir causer avec vous. Je me flatte d'avoir bientôt ce plaisir, car il ne reste plus rien à faire où vous êtes. Tous les officiers généraux non employés vont revenir; les commis des vivres sont congédiés, et vraisemblablement vous allez tous l'être dans peu de temps.

« Je suis ici à demeure depuis trois semaines, et l'air m'a fait grand bien. J'y ai de compagnie stable Madame de Mérolles. J'y ai eu huit jours le petit Ministre qui n'en est reparti que ce matin ; dix jours le père Rothe et un compagnon. M^{mes} de Berwick, d'Ardore, sa fille et le Prince d'Ardore y sont aussi venus passer quelque temps avec moi. Je leur y ai donné une fête champêtre, pour leur réception, qui a été aussi folle que singulière et qui vous aurait fort amusé. Elle m'immortalise dans ces cantons et, à quatre lieues à la ronde, on y chante une chanson, faite pour cette réception, où M^{me} de Berwick et moi sommes nommées. A votre arrivée je vous en donnerai une copie et vous la trouverez jolie.

« Je compte être encore ici jusqu'au 10 ou 12 du mois prochain, retourner alors à Paris, jusqu'au voyage de Compiègne qui sera le 6 juillet, et m'en revenir ici alors pour un mois. Si vous êtes pour ce temps de retour, je vous exhorte d'en venir passer une partie avec moi.

« M^{me} de Mérolles et mon fils me chargent de tendres compliments pour vous. Recevez les assurances de ma sincère et invariable amitié. »

Warren sollicite la protection de Madame de Lismore qu'il appelle « la fée » pour obtenir de l'avancement et, le 10 juin 1748, elle lui répond de Paris :

« Soyez bien assuré, Monsieur, que rien ne me flatterait autant, ni ne me ferait plus de plaisir que de pouvoir contribuer aux choses que vous désirez. Ne prenez pas ceci pour compliment, ce n'en est point un, et mon amitié seule me suggérera toutes les démarches que je croirai les plus efficaces pour la réussite de la chose que vous

souhaitez. J'en ai déjà parlé à un oncle que vous me connaissez ; il m'a promis d'y faire de son mieux ; mais il craint de trouver de grandes difficultés par la quantité de colonels que vous avez avant vous auxquels on ne voudra pas donner ce sujet de plainte. Cette réflexion ne m'arrêtera cependant pas et j'en ferai parler à l'homme de qui cette affaire dépend, par un de mes amis qui a toute sa confiance et son amitié, et le lui ferai demander comme une grâce ; mais je sens qu'en se flattant même qu'il voulut bien se prêter à l'accorder, ce ne pourra être en vous comprenant dans la grande nomination, parce qu'alors tous vos anciens seraient en droit de se plaindre ; ce serait quelque temps après, et même alors, il faudrait qu'un grand personnage en fit la demande, pour qu'on pût faire taire tous les plaignants, en leur disant que c'est à lui seul qu'on a accordé cette préférence. *La fée* (1) ne négligera rien, pour porter la chose à ce point et faire réussir l'affaire, soyez-en bien persuadé, et qu'elle sera plus touchée que vous, si elle n'y parvient pas. Laissez agir mon amitié, elle n'omettra nul moyen de réussir. Adieu, Monsieur, donnez-moi de vos nouvelles et soyez bien assuré de toute mon amitié. »

En réponse à une lettre du 30 juillet, Madame de Lismore écrivait à Warren :

« Maison-Blanche, ce 5 août 1748.

« Après plus d'un mois de silence de votre part, j'ai enfin reçu, Monsieur, votre lettre du 30 du passé. Vous ne doutez pas, connaissant comme je pense pour mes amis et mon amitié pour vous personnellement, combien je désire la réussite de l'affaire que

(1) Allusion au nom de « la fée » donné à Justine Duronceray, dont Maurice de Saxe était très épris. Elle était la femme de Favart que le Maréchal avait fait venir, en 1746, pour organiser un théâtre à son quartier-général.

vous désirez, et à quel point je serais flattée d’imaginer que je n’y ai pas nui.....

» Adieu, mon cher calotin, je suis encore ici pour 8 jours avec mes deux enfants. Le Nonce, le petit Ministre et le comte de Maillebois viennent après-demain en passer six avec moi. Ensuite, je retourne à Paris pour y rester à demeure. Je désirerais fort vous y voir et vous y réitérer de vive voix les assurances de toute mon amitié. M^{me} de Mérolles vous assure de la sienne, ainsi que le petit milord Tallow et la petite milady Charlotte (1). »

Depuis le 30 avril, la France se disposait à négocier un traité de paix avec les puissances alliées contre elle, et l’on venait d’acquérir la certitude que l’une des conditions, impérieusement exigées par l’Angleterre, l’Autriche et la Hollande, était la reconnaissance du fait accompli par la maison de Hanovre et l’interdiction de séjour en France des Stuarts, notamment de Charles-Édouard et de sa postérité.

On comprend l’irritation de Jacques III et de ses partisans en apprenant cette nouvelle ; aussi résolurent-ils d’employer tous les moyens possibles pour que cette clause ne figurât pas au traité. Louis XV semblait tout disposé à céder. Dans l’état avancé des négociations, il ne restait donc que la ressource d’en imposer aux plénipotentiaires réunis à Aix-la-Chapelle par une protestation énergique, et on va voir le moyen qu’on employa pour lui donner de la publicité.

La comtesse de Lismore, intéressée à la chose, écrivit à Warren :

« Paris, ce 14 septembre 1748.

» Je connais trop votre capacité, mon pauvre calotin, ainsi que votre zèle pour le Roi votre maître (2), dont vous avez donné tant

(1) M^{me} de Lismore désigne de cette façon son fils et sa fille.

(2) Jacques III.

de preuves, et votre amitié pour moi, pour ne pas vous charger d'une commission par l'exécution de laquelle vous allez lui donner une nouvelle marque d'attachement. Aussi, lui ai-je mandé que j'allais vous en charger et que je ne connaissais que vous capable de l'exécuter, tant par votre capacité que par votre zèle si connu pour sa personne et pour son service.

» Voici de quoi il est question.

» Je joins ici huit exemplaires d'une déclaration que le Roi doit donner et veut rendre publique. Il s'agit donc, mon calotin, que, aussitôt que vous recevrez cette lettre, vous vous rendiez à Aix-la-Chapelle, sous le simple prétexte de vous y promener et que, pendant la nuit, vous trouviez le moyen d'en afficher un exemplaire ou deux à la principale porte de l'endroit où s'assemblent les Ministres étrangers, et tous les autres exemplaires aux principales portes, places ou carrefours de la dite ville d'Aix-la-Chapelle.

» Mais vous sentez bien qu'il faut que cette opération se fasse pendant la nuit. Grosset (1), si vous l'avez encore, serait à ce que je crois, très propre à vous aider à coller toutes ces protestations. Si vous l'employez ou quelques autres, donnez-lui en gratification cent livres ou même cinquante écus et nommez-moi à qui vous voulez que je remette cette somme pour vous la rembourser. Vous jugez bien qu'il faut garder sur tout ceci le plus grand secret et que le Roi sache seul que vous en êtes chargé. Il faut aussi, mon cher calotin, que vous seul sachiez que je suis dans ce secret, ni que j'aie eu aucune part à l'exécution de ceci. Le Prince en tirerait peut-être un motif de m'en savoir mauvais gré, et la Cour d'Espagne, jalouse avec raison de l'attachement que je lui dois, pourrait me faire un crime de m'être mêlée de cette affaire, mais je ne courrai aucun de ces risques, dès que je suis entre les mains d'un ami dont je suis aussi assurée que de mon calotin.

(1) Domestique de Warren.

» Ne perdez pas un moment à remplir et exécuter cette commission, vous en sentirez aisément la conséquence, et combien elle doit être prompte et secrète. N'ayez cependant nulle inquiétude, conduisez ceci avec toute la prudence dont vous êtes capable, mais, soyez en même temps certain que, si ceci pouvait vous faire courir le moindre risque pour votre avancement, j'ai trop d'amitié pour vous pour n'avoir pas évité de vous en charger. Ménagez ceci avec prudence, mais soyez certain que je vous répons de tout événement.

» Au moment que vous aurez exécuté cette commission, écrivez-moi un mot d'Aix-la-Chapelle pour m'en donner avis. Vous devinez bien que j'attends votre réponse, pour exécuter les ordres du Roi notre maître, conséquemment à ceci. Ainsi, écrivez-moi sur le champ un billet ostensible pour que je puisse l'envoyer à Rome, et ne perdez pas un moment, tant à exécuter qu'à m'en faire part et, sur toute chose, mon calotin, que personne ne sache jamais que je me suis mêlée en rien de cette affaire.

» Je fais adresser ce paquet à un homme sûr à Bruxelles, pour qu'il vous le remette ou vous l'envoie par un expres partout où vous serez.

» Recevez les assurances de ma sincère amitié et de l'inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être pour la vie, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

O'BRYEN COMTESSE DE LISMORE. »

M^{me} de Lismore ne pouvait choisir un confident plus dévoué et plus actif que Warren, mais, pour faire parvenir ces instructions, sans compromettre personne, il fallait prendre de grandes précautions et ne s'adresser qu'à des gens sûrs, aussi ce fut par l'entremise de l'Archevêque de Cambrai que la lettre ci-dessus et les placards à afficher parvinrent à Warren, ainsi qu'on va le voir.

» Bruxelles, 18 septembre 1748.

» MONSIEUR ,

» Vous ayant manqué à Bruxelles, je vous envoie par cet exprès le paquet que M^{gr} l'archevêque de Cambrai m'a fait tenir pour vous le remettre en main sûre ; j'aurais pu avoir l'honneur et le plaisir de vous le remettre moi-même, mais votre départ m'en prive. S'il y a lieu de vous être utile ici, vous pouvez disposer de moi et me croire avec bien de la considération, etc.

» BRICOURT, *prévôt de la Chapelle.* »

Comme on l'a dit, la mission était en bonnes mains, aussi fut-elle bien exécutée.

» Paris, ce samedi matin, 5 octobre 1748.

» J'ai reçu dans son temps, mon pauvre calotin, votre lettre de Louvain du 26 du passé, et hier, celle d'Aix-la-Chapelle du 29. J'avais bien imaginé que vous trouveriez quelques obstacles à l'exécution de ma commission, mais aussi, j'étais certaine que vous sauriez les vaincre; votre capacité, votre zèle et votre amitié pour moi m'en étaient garants. J'enverrai dans les pays lointains votre lettre du 29, et j'enverrai aussi celle que j'attends de vous de Bruxelles. Faites-y mention de votre juste prétention, et priez-moi d'engager le mari de « *la fée* » (1), de demander à son maître de vouloir bien vous accorder sa puissante protection, et faire demander ici en son nom, à la personne de qui cela dépend, ce que vous désirez et croyez avoir justement mérité.

» Je suis certaine que le maître se prêtera à faire écrire en son nom le mari de *la fée*, et alors cette dernière espérera tout du succès, car elle sait, combien on aura d'égards dans ce moment aux demandes du maître. *Plus son sort est cruel, par des chagrins de toutes espèces et plus on désire ici par des petits riens en adoucir*

¹ M. O'Brien.

la cruauté : enfin, cette démarche une fois faite, *la fée* espérera beaucoup de voir le calotin content dans le cours de cet hiver, et, sans cette démarche, *la fée* n'oserait l'espérer, quoique très certainement elle n'oublie et n'oubliera rien pour cela. Son amitié pour le calotin doit en être garant.

» *La personne que vous savez est toujours ici. Que de craintes, d'alarmes et de larmes ne fait-il pas répandre aux gens qui lui sont réellement attachés. Ah! calotin, quel moment pour eux ! Il n'en sera aucun dans tout le cours de ma vie où vous ne deviez, mon cher calotin, être bien assuré de toute mon amitié sincère et invariable.* »

M^{me} de Lismore était impatiente d'avoir des nouvelles, et Warren ne donnait pas signe de vie ; aussi ne tarda-t-elle pas à lui écrire :

« Maison-Blanche, ce 15 octobre 1748.

» *Que vous est-il arrivé,, mon pauvre calotin? Par quelle raison n'ai-je pas de vos nouvelles de Bruxelles ? Je souhaite l'avoir deviné. Votre maréchal de retour ici que feriez-vous là-bas ? Et pourquoi ne reviendriez-vous pas dans ce pays-ci, surtout la paix étant à la veille d'être signée (1). Aussi, je ne donne d'autres raisons à votre silence que votre prochaine arrivée. Je désire bien sincèrement avoir rencontré juste et avoir dans peu de jours le plaisir de vous réitérer de vive voix, mon pauvre calotin, les assurances de ma sincère et invariable amitié.* »

(1) La pacification définitive fut signée le 18 octobre 1748, au congrès d'Aix-la-Chapelle.

La réponse de "Warren, contenant des détails sur ses démarches à Aix-la-Chapelle, ne se fit pas attendre :

MADAME,

« Vous aurez vu par ma lettre du 29 que j'avais rempli votre commission au gré de vos désirs. Pavais eu la précaution de faire imprimer en cachette, à Liège, une centaine d'exemplaires, prévoyant bien que le nombre que vous m'aviez envoyé ne suffirait pas pour que la chose eût l'effe que vous souhaitiez. J'ai tâché à mon retour de faire insérer la pièce dans la Gazette de Liège, mais on n'a pas osé le faire à cause de l'envoyé d'Angleterre qui y réside. Je trouvai la même crainte enracinée dans l'esprit de plusieurs à qui je m'étais adressé pour les exemplaires, mais, enfin, un, plus hardi que les autres, se laissant aller à l'appas de quelques ducats, me fit mon affaire dans six heures ; tant est qu'avec de l'argent on vient à bout de tout.

» Cette expérience m'avait flatté que je réussirais également à Aix pour les faire coller, mais cela ne fut pas si facile, l'appréhension du cachot était plus forte que l'envie de gagner ; cependant je trouvai un de ces mercures utiles au public qui voulut bien risquer le paquet à condition que je l'accompagnerais. Je le lui promis, et il est heureux que je l'aie fait, autrement l'affaire aurait manqué, car nous n'en avions pas attaché deux qu'une patrouille survint et criant « Qui va là ? » mon homme eut telle peur qu'il laissa le pot à l'empoie à terre et prit aux jambes : je n'eus d'autre expédient, dans le moment, que de contrefaire l'homme ivre, de demander aux soldats le chemin d'une auberge où je ne logeais pas, de leur offrir à boire et de rire avec eux. Ainsi, et par le moyen d'une petite pièce, je me tirai de leurs mains et, après avoir rôdé quelques rues, je retrouvai mon homme encore tout effrayé et j'eus de la peine à le faire continuer son travail, à cause des lampes qui

brûlaient encore, n'étant que deux heures du matin. Le détail de tout serait trop ennuyeux à présent; je me réserve de vous en faire bien rire quand j'aurai l'honneur de vous voir à Paris. Je fis appliquer deux exemplaires, par préférence, à la maison de l'envoyé de Hanovre, M. Bush, et après que tout fut fait, je fis encore le tour pour examiner s'il n'en manquait pas. Tout se trouvait effectivement en état, hormis chez l'Ambassadeur de Hollande qui, apparemment, s'était retiré fort tard et, l'ayant aperçu, l'avait ôté tout entier, mais j'eus assez d'attention pour lui, pour en remettre moi-même un autre tout de suite et qui y était encore le matin, à mon départ.

» Je n'aurais pas voulu pour toutes choses au monde avoir été pris sur le fait, d'autant que j'étais parti d'ici sans la permission de M. le Maréchal, le Roi lui ayant écrit à la signature des préliminaires de n'y laisser aller aucun officier. Mais que ne fait-on pas quand on est mené par le devoir et un zèle digne d'un maître tel que le nôtre. Ainsi, on affronte volontiers la prison, la mort même et tout ce que ce monde a de plus rebutant. Du moins ce sont là mes sentiments qui dureront autant que moi.

» On ne sait pas encore quand la paix sera signée, ou quand se fera l'évacuation, mais on croit que ce sera dans le cours de cette année » (1).

Les protestations contre le projet d'insérer, dans le traité d'Aix-

(1) A la date du 20 octobre 1748, un prisonnier de guerre nommé Geoghégan qui réclamait la protection de Warren pour pouvoir retourner immédiatement en Angleterre, terminait sa lettre par ces mots :

» Dites mille jolies choses pour moi aux demoiselles Dalwin, surtout à l'adorable MARRY. Je vous prierais de lui dire quelque chose de tendre, si je pouvais imaginer que, dans les délicieux moments que vous avez le bonheur de passer auprès d'elle, vous pouviez songer à lui parler pour les autres, plutôt que pour vous-même. Adieu..... »

la-Chapelle, la clause reconnaissant l'ordre de succession au trône d'Angleterre au profit de la maison de Hanovre, et interdisant aux Stuarts de résider dans les domaines du Roi de France, n'étaient parvenues ni à toucher le cabinet de Versailles ni à faire fléchir les Ministres étrangers.

Les Jacobites avaient voulu tenter un effort pour peser sur l'esprit des plénipotentiaires et les faire renoncer à introduire dans la convention la clause qui ruinait toutes leurs espérances. L'effet qu'ils avaient pensé obtenir, au moyen de la proclamation dont il est parlé plus haut, ne s'était pas produit, malgré toute l'habileté qu'avait déployée Warren, et le traité, en soti entier, avait été approuvé et signé le 18 octobre 1748.

On comprend la douleur que dut éprouver Warren en ces conjonctures. Se rendant compte du sort désormais réservé au Prince qu'il affectionnait au point de n'avoir pas hésité, en diverses circonstances, à risquer sa vie pour lui, il craignait de ne s'être pas montré à la hauteur de la mission que lui avaient confiée les personnes à l'estime desquelles il tenait essentiellement, et il allait jusqu'à regretter de n'avoir pas tenté quelque coup audacieux pour éviter au Prince ce dernier échec. Voici comment Perville-Salles, qui était sceptique, essayait de consoler Warren et de calmer ses alarmes.

« 21 Octobre 1748.

» Vous avez parfaitement rempli l'objet de la mission dont vous aviez été chargé. Il n'en faut pas davantage, mais n'y retournez plus, dès que vous en avez connu les risques. Tous les rois du monde ne sont que des hommes comme nous. Ils n'ont pas le don de rendre la vie à quiconque en fait le sacrifice pour eux. Je trouve dans l'attachement qu'on leur porte un enthousiasme qui tient de la chimère, et si l'amour de la patrie ne marchait pas d'un pas égal avec ce zèle, j'en ferais fort peu de cas..... »

Comme on a pu le voir par les nombreuses correspondances qui viennent d'être présentées, Warren fut un serviteur zélé et dévoué de Charles-Édouard, dont il partagea souvent les dangers. Mêlé aux principaux événements de la vie du Prince, et honoré de son amitié, nul mieux que lui ne pouvait connaître certains faits auxquels tout le monde s'intéressait à cette époque. C'était ce que reconnaissaient ses contemporains, ainsi que le prouve la lettre suivante que Warren reçut de Dromgold, qui avait une entière confiance en ses récits, et ce témoignage est une des causes qui nous ont déterminé à publier tous ces documents.

» Paris, 30 septembre 1748.

» Je n'ai pas oublié, mon cher Warren, que vous m'avez montré à Bruxelles, la campagne passée, des choses très intéressantes sur le retour du Prince d'Écosse et sur la part que vous avez eue à cet heureux événement. Mais vous avez parfaitement oublié la promesse que vous m'avez faite alors de m'en donner des copies. Je crois même que vous avez oublié tout à fait que je fusse au monde. Vous auriez grand tort, M. Warreniowisitiski (1), car je me souviens toujours de vous avec grand plaisir. Je vous somme donc de tenir votre parole, et pour les intérêts et dédommagements du temps que vous m'avez fait attendre, voici ce que je demande de plus, vous y serez plus intéressé que moi-même. Je vous prie, mon beau polonais, de mettre par écrit, sans égard pour le style qui se retrouvera toujours après, tout ce qui est parvenu à votre connaissance des projets et événements de cette singulière et mémorable entreprise. Il y a peu de personnes qui puissent être mieux au fait que vous du commencement, du progrès et de

¹ Maurice de Saxe était fils naturel du roi de Pologne Auguste II, et c'est parce que Warren était un de ses aides-de-camp que Dromgold ajoutait à son nom une terminaison polonaise.

l'exécution. Mettez donc bout à bout tout ce que vous vous rappellerez tant des événements qui se sont passés en Écosse et dont vous avez été le témoin, que de ceux que vous aurez pu apprendre par la suite. Tout cela se rédigera après avec méthode et vous aurez la satisfaction personnelle d'avoir conservé pour votre propre utilité la mémoire d'un événement de votre vie qui n'en sera pas le moins intéressant. Si la nature des choses qui seraient traitées dans une pareille histoire le permettait, sans doute que nous en aurions une déjà. Mais pourquoi aussi faut-il que de pareils mémoires soient condamnés à l'oubli ? Parce que les événements dont il y est question sont trop intéressants ! Songez donc, mon cher Warren, quand ce ne serait que pour moi à qui vous devez un peu d'amitié, à me tenir parole premièrement et à m'envoyer incessamment là-dessus quelque chose de bien tourné.

» J'ai entendu dire autrefois qu'il se faisait quelque chose de semblable sous la direction de Kelly, mais je n'en entends plus parler. Et d'ailleurs cela ne diminuerait en rien la curiosité que j'aurais d'avoir de vous ce que je vous demande. Répondez-moi au plus tôt là-dessus, parce que je suis toujours pressé quand je veux quelque chose.

» On ne sait encore ce que deviendra notre Prince. Il a repris une nouvelle maison à Paris, le terme de celle qu'il habite étant sur le point d'expirer.

» Adieu mon cher Warreniowizitiriski. Je vous embrasse de tout mon cœur et suis, plus que je ne peux le dire, votre très humble et très obéissant serviteur.

» DUOMGOLD.

» Mes compliments s'il vous plaît à MM. vos frères. »

Malgré la clause du traité d'Aix-la-Chapelle qui le concernait, le Prince était resté à Paris. Se sentant soutenu par l'opinion, il résistait aux instances du Roi qui le priait de quitter volontairement

la France. Mais, tout à coup, le bruit se répandit qu'il avait été arrêté.

Warren apprit cette nouvelle par le billet suivant, sans signature, mais qui semble être de l'écriture de Ch. Wogan.

« Paris, 10 décembre 1748.

« Ce soir, cher ami, le Prince fut arrêté en entrant à l'Opéra par M. de Vaudreuil : il y avait des officiers et sergents des gardes postés dans le cul-de-sac, qui l'ont saisi. Ils l'ont mené dans la cour des cuisines du Palais-Royal où M. de Biron l'attendait avec un carrosse. Il a conduit le Prince dans sa propre, maison où il est encore sans que l'on sache quand il partira ni où on le mènera. Puisque la chose devait se faire, elle s'est passée heureusement et sans catastrophe. Se sentant d'abord saisi, il a fait un effort, mais n'a jamais perdu son sang-froid ni la politesse convenables. Fais part de ceci avec mille compliments à Jemmy. Adieu mon cher Boy, en lisant celle-ci vous penserez tous deux comme moi. »

La dernière lueur de l'étoile des Stuarts venait donc de disparaître. L'enfance de Charles-Édouard s'était passée dans l'exil, et cependant, tout jeune encore, il avait pu rêver un moment qu'il porterait la triple couronne de ses ancêtres; mais au lieu du bonheur qu'il avait entrevu, sa vie continuait à n'être qu'une suite de déceptions. Tout semblait conspirer contre lui. Au début, il espérait que le destin lui deviendrait propice, et surtout que Louis XV, son parent, se déciderait un jour à lui venir en aide. Ces pensées avaient pendant longtemps soutenu son courage. Mais maintenant, hélas! tout espoir était perdu. Au centre de Paris, en exécution du traité d'Aix-la-Chapelle, sur les ordres du Roi de France, on venait de l'arrêter, et il était désormais condamné à reprendre ce chemin de l'exil qu'il avait connu jadis. Pourtant le Prince voulut encore tenter quelques efforts pour réaliser son rêve,

mais toutes ses démarches demeurèrent infructueuses. Alors, le découragement le prit et malheureusement sembla étouffer en lui, non seulement son ancienne valeur, mais jusqu'aux sentiments moraux qui constituent la dignité de l'homme et doivent toujours lui servir de guide.

